
3 1761 04296 6572

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE

SON HISTOIRE

SON INFLUENCE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

GEORGES WEILL

Docteur ès lettres.

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1896

L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE

DU MÊME AUTEUR

Les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion. Hachette, 1892, in-8.

De Gulielmi Postelli vita et indole. Hachette, 1892, in-8.

Un précurseur du socialisme. Saint-Simon et son œuvre. Perrin, 1894, in-18.

Pages choisies de Mignet. Perrin et Armand Colin, 1896, in-18.

L'ÉCOLE

SAINT-SIMONIENNE

SON HISTOIRE

SON INFLUENCE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

GEORGES WEILL

Docteur ès lettres

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]

FELIX ALCAN, EDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1896

AVANT-PROPOS

Dans un précédent travail j'ai résumé la vie et l'œuvre de Saint-Simon (1) ; celui-ci est consacré aux disciples de ce philosophe. Leurs doctrines sont bien connues, mais l'histoire de l'école n'a pas encore été racontée d'une façon complète. On la fait ordinairement finir au procès de 1832 ; c'est trop tôt s'arrêter : jusqu'à la mort d'Enfantin en 1864, et même plus tard, il y a eu non plus une secte, mais un groupe et surtout un état d'esprit saint-simonien. Jusqu'en 1832 l'école a fait de la propagande pour ses idées ; en-

(1) *Un Précurseur du socialisme. Saint-Simon et son œuvre.* Perrin, 1894.

suite, elle a passé aux actes : il faut la suivre jusqu'à la disparition de ses derniers adhérents pour comprendre l'influence qu'elle a exercée. Le présent essai n'est pas un livre de philosophie ni de sociologie, c'est une étude historique.

L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE

CHAPITRE I

LA FORMATION DE L'ÉCOLE

I

Saint-Simon était mort le 19 mai 1825. Ce penseur puissant, qui a deviné le positivisme et le socialisme, ne fut jamais capable de composer un livre ni de construire un système. Ses nombreuses brochures pouvaient donner lieu à des interprétations différentes : disciple d'Adam Smith et de Jean-Baptiste Say, il arrivait à des conclusions diamétralement opposées aux leurs ; dans la société il réservait la première place aux banquiers, aux industriels, mais d'autre part le but assigné au gouvernement était l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse ; et, pour atteindre ce but, Saint-Simon affirmait qu'on pourrait donner à la propriété une constitution nouvelle, sans en indiquer les caractères. De plus, il avait parlé tan-

tôt comme un philosophe qui présente une doctrine scientifique, tantôt comme un inspiré qui annonce une religion ; son dernier livre, *le Nouveau Christianisme*, promettait d'exposer la morale, le dogme, le culte de cette religion, mais la mort était venue l'interrompre. Précurseur plutôt que chef d'école, Saint-Simon avait jeté les idées à pleines mains, laissant à ses continuateurs le soin de les coordonner et d'en tirer les conséquences.

Ils se mirent à l'œuvre le jour même de ses funérailles. Parmi les rares amis qui suivirent le cercueil jusqu'au Père-Lachaise, il y avait, outre les dissidents comme Augustin Thierry et Auguste Comte, quelques élèves fidèles, Léon Halévy, le docteur Bailly, surtout Olinde Rodrigues ; celui-ci fut le *disciple* par excellence. En revenant du cimetière, il emmena chez lui les autres élèves du défunt, et la résolution fut prise de créer aussitôt un journal. Enfantin, qui avait été présenté par Rodrigues à Saint-Simon, se joignit à lui pour diriger la société par actions qui en octobre 1825 fonda *le Producteur* (1). Négligeant les discussions du jour sur la Charte, les rédacteurs de cette revue pré-

(1) Ce recueil hebdomadaire, puis mensuel, forme quatre volumes 8° (et le commencement d'un cinquième). Outre les rédacteurs dont il est question plus loin, Cerclet (plus tard conseiller d'État) fut quelque temps à la tête de cette Revue.

tendaient pouvoir, grâce à une philosophie nouvelle, développer la production à la fois matérielle, intellectuelle et morale.

Une doctrine générale, disent-ils, voilà le premier besoin de l'humanité. Quand elle en est privée, les bonnes volontés individuelles deviennent impuissantes; la science, l'art, toutes les nobles choses qui ne vivent que d'idées générales sont atteintes de stérilité; l'homme, n'ayant plus un but élevé devant les yeux, s'abandonne à l'égoïsme, qui engendre la corruption. Cette doctrine, la possédons-nous actuellement ? Demandons-le aux deux partis qui se disputent le pouvoir dans toute l'Europe, les catholiques et les libéraux. Les catholiques ont une doctrine générale; c'est elle qui donna au moyen âge une organisation bien supérieure à celle de l'antiquité, quoi qu'en disent les voltairiens; mais elle a perdu toute valeur. Le catholicisme n'est plus qu'une force rétrograde; le clergé, oublieux de sa mission éducatrice, ne songe qu'à maintenir ce qui existe et à flatter les grands; aussi les masses n'ont-elles plus confiance en lui. Les libéraux ont des idées plus modernes; mais de doctrine générale, point. Leur seule passion est la haine de l'ancien régime; mais qui, à moins d'être fou, songe à le rétablir dans son intégralité ? Le seul objet de leur culte, c'est la Révolution; mais elle aussi a fini sa tâche. Les uns rêvent Napo-

léon II, les autres la République, tous poursuivent des utopies au lieu de s'appliquer à une œuvre positive. Ils n'ont à la bouche que le mot vague de liberté, sans voir l'importance que prennent les questions économiques. Sur ces questions, les libéraux ne savent dire que « laissez faire, laissez passer » ; devise commode pour favoriser la paresse et pour multiplier les misères en laissant le champ libre à la concurrence.

Tout cela étant insuffisant, *le Producteur* vient apporter une nouvelle doctrine qui repose sur une base solide, sur l'histoire. Bien comprise, l'histoire est une science certaine dont les lois, une fois connues dans le passé, jettent un jour éclatant sur le présent et l'avenir. Elle montre la succession des trois états : théologique, métaphysique et positif ; elle nous enseigne que les peuples ont marché de l'isolement à l'union, de la guerre à la paix, de l'antagonisme à l'association. Celle-ci doit être réalisée par les trois grands produits de l'activité humaine, les beaux-arts, l'industrie, la science. Tous les travailleurs sont des industriels, des savants ou des artistes ; tous ceux qui ne rentrent pas dans une de ces catégories sont des oisifs, et l'oisiveté disparaîtra. Le but à atteindre, c'est une organisation sociale qui favorise le développement simultané de ces trois ordres de travaux ; pour cela rétablissons la distinction faite au moyen âge entre

le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Le pouvoir spirituel, malgré l'esprit rétrograde qui anima le clergé catholique pendant les trois derniers siècles, demeure nécessaire pour unir les hommes entre eux, pour maintenir les idées générales et combattre les effets désastreux de la division du travail qui, en cantonnant chacun dans un étroit domaine, risque d'abrutir l'humanité. Ce pouvoir n'appartiendra plus aux prêtres, mais aux savants ; leur fonction ne sera pas seulement de perfectionner la science, mais d'en surveiller l'enseignement, de diriger l'éducation publique. Le pouvoir temporel sera confié aux plus remarquables parmi les industriels, les savants et les artistes ; ils détermineront la place de chacun d'après sa capacité. Car c'est une folie de prétendre à l'égalité absolue telle que la rêvent certains démocrates ; l'inégalité, la hiérarchie fondée sur la dissemblance des mérites, sur des sentiments respectifs de déférence et de protection, est nécessaire à la vie sociale.

Cette organisation permettra le progrès dans tous les domaines. D'abord le progrès de la science. Aujourd'hui chaque savant est isolé, de même que chaque science ; les choses changeront quand un corps dirigeant indiquera les résultats déjà obtenus, ceux qui restent à découvrir, et fixera la tâche de chacun, en joignant toujours à l'étude des théo-

ries celle des améliorations pratiques. L'industrie sera renouvelée au moyen d'un merveilleux instrument, le crédit : grâce à lui, l'argent de l'oisif va par l'intermédiaire du banquier s'offrir au travailleur ; le crédit moralise les affaires en y introduisant la confiance ; d'ailleurs l'industrie, animée d'un nouvel esprit, substituera l'association du patron et de l'ouvrier à l'exploitation du second par le premier. Les beaux-arts se traînent aujourd'hui dans l'impuissance, témoin l'intérêt qu'on prend aux vaines disputes des classiques et des romantiques ; les grands sujets et les grandes inspirations font défaut, parce que l'art s'est retiré dans un isolement orgueilleux et refuse de se mêler à la vie contemporaine. L'art n'a de valeur qu'à la condition d'exprimer les idées et les sentiments du siècle, d'exciter les passions généreuses. Les artistes de l'avenir comprendront leur mission : le poète saura chanter les conquêtes de la science, la fin des guerres, l'association universelle ; le peintre et le sculpteur se plairont à inventer des fêtes publiques vraiment belles, à la place des honteuses parades que l'on offre au peuple.

Tous ces progrès ne peuvent s'accomplir que sous l'impulsion d'un pouvoir fort et actif. Le libéralisme a excité la défiance contre l'État ; les économistes appellent le gouvernement un ulcère et veulent lui faire la part la plus petite possible.

C'est le contraire qui est vrai : le pouvoir, synthèse des forces nationales, doit inspirer toutes les grandes idées, toutes les innovations. Le jour où les gouvernants auront compris leur rôle, on s'inclinera devant la puissance temporelle ; le jour où une doctrine générale, fondée sur des démonstrations scientifiques, sera enseignée par le nouveau pouvoir spirituel, on verra disparaître le prétendu dogme de la liberté de conscience. Bien des signes montrent que la société marche vers le but qui lui est assigné : le crédit se développe, au grand profit du travailleur ; l'intérêt de la rente diminue, au grand détriment de l'oisif ; le goût de la paix devient général. Il faut profiter de ces heureux symptômes et hâter le triomphe du régime futur, non par une révolution brusque, mais par des changements progressifs

Telles sont les grandes lignes du système exposé dans *le Producteur*. La partie philosophique est l'œuvre d'Auguste Comte, que tous ses collaborateurs désignent, sans la moindre protestation de sa part, comme l'élève de Saint-Simon ; c'est le positivisme pur, dégagé de toute idée religieuse (1). La partie économique frappa davantage les contemporains ; on parlait couramment du « système industriel », comme si *le Producteur* voulait sur-

(1) Les articles de Comte sont dans les t. I, pp. 289 et 596 ; II, pp. 314 et 348 ; III, p. 450.

tout réhabiliter l'industrie, longtemps méprisée par les écrivains, et pousser la France dans la voie où l'Angleterre avait trouvé la richesse ; des publicistes connus, comme Blanqui aîné, félicitèrent ce recueil des encouragements donnés aux travaux publics ou privés, par exemple aux voies de communication. Mais des théories audacieuses apparaissaient déjà sous la plume d'un des principaux rédacteurs, qui n'était autre qu'Enfantin (1).

Le futur pape du saint-simonisme ne parle pas encore en moraliste ou en théologien, mais seulement en économiste. L'école d'Adam Smith est pour lui l'ennemie ; on peut la louer d'avoir détruit le préjugé de la balance du commerce, mais elle s'attarde à répéter le « laissez faire, laissez passer », et pour elle les produits ont plus d'importance que les hommes. Quelques-uns de ses membres, comme Malthus, vont ainsi jusqu'à la férocité. L'économie politique ancienne doit faire place à la science de l'organisation sociale. L'histoire nous montre que l'association est la loi de l'avenir. Le crédit rend possible l'association industrielle et ruine l'importance de l'oisif en réduisant le taux de l'intérêt ; l'industrie ne peut s'accommoder ni des anciennes corporations ni de l'anarchie actuelle, mais d'un régime

(1) V. les articles d'Enfantin, I, pp. 145 et 168 ; II, pp. 18, 109, 205, 247, 401, 420, 470, 552 ; III, pp. 5, 67, 170, 215, 385 ; IV, pp. 37, 212, 244, 373 ; V, p. 17.

nouveau où les banquiers tiendront la tête. Grâce au crédit, le papier remplacera peu à peu la monnaie, comme l'emprunt doit succéder à l'impôt. Que l'État prenne l'initiative de cette tâche ; on s'en rapporte toujours au « temps », à « l'opinion publique », comme si c'étaient des forces créatrices : ce sont les hommes qui doivent agir. Enfantin hasarde, chemin faisant, quelques réflexions sur la propriété : l'héritage développe des pensées immorales chez le fils de l'oisif en lui faisant souhaiter la mort de son père ; si l'organisation future a pour conséquence une sorte de communauté des biens, tout le monde devra s'y soumettre.— Ce qu'il faut remarquer, c'est que, pour justifier ses hardiesses, Enfantin se sert de Ricardo : bien avant Karl Marx, il a compris que ce logicien terrible, en poussant la théorie classique des économistes jusqu'à ses dernières conséquences, permettait d'en saisir les défauts. Tandis que Jean-Baptiste Say attribuait les variations des prix à la loi de l'offre et de la demande, Ricardo croit que la valeur d'un produit dépend uniquement de la quantité de travail nécessaire pour le faire ; il conclut que les profits du propriétaire foncier, ne rentrant pas dans les frais de production, doivent être le résultat d'un monopole. « Cela revient à dire, s'écrie Enfantin, que les travailleurs paient certaines gens pour qu'ils se reposent. » Cet article du *Produc-*

teur contient en germe le livre du *Capital*. Mais ce n'est pas un esprit de violence et de haine qui anime le publiciste de 1825 : tout en reconnaissant que l'emploi de la force pour détruire l'héritage ne serait peut-être pas illégitime, il s'empresse d'ajouter qu'elle est inutile et dangereuse, puisque le crédit permet d'arriver pacifiquement au même résultat.

Le socialisme était encore trop étranger aux pensées des contemporains pour que les audaces d'Enfantin pussent attirer l'attention. Les deux choses qui frappèrent le plus les lecteurs du recueil étaient l'attaque contre le libéralisme et la glorification de l'industrie ; deux adversaires illustres se présentèrent, Benjamin Constant et Stendhal. Le premier fulmina contre ces « prêtres de Thèbes et de Memphis » qui supprimaient la liberté de conscience, « comme si chacun ne regardait pas son opinion comme la vérité, et ne se trouvait pas autorisé, par cette doctrine nouvelle, à étouffer la liberté de ses adversaires en les accusant d'erreur ». Le porte-parole du libéralisme devinait combien les théories positivistes allaient mettre en péril ses idées favorites (1).

Stendhal publia une brochure intitulée *d'un Nou-*

(1) C'était surtout Bazard qui avait attaqué la liberté de conscience (I, p. 399 ; III, pp. 110 et 526). Sur Benjamin Constant, V. I, p. 536 ; II, pp. 529 et 561.

veau Complot contre les industriels, qui s'ouvre par le dialogue suivant : « *L'industriel.* Mon cher ami, j'ai fait un excellent dîner. — *Le voisin.* Tant mieux pour vous, mon cher ami.—*L'industriel.* Non pas seulement tant mieux pour moi. Je prétends que l'opinion publique me décerne une haute récompense pour m'être donné le plaisir de faire un bon dîner. — *Le voisin.* Diable ! c'est un peu fort. — *L'industriel.* Seriez-vous un aristocrate, par hasard ? » Et là-dessus l'auteur de montrer que les industriels connaissent uniquement leur intérêt ; or la gloire n'appartient qu'aux hommes qui sacrifient l'intérêt à quelque grande cause. En 1825, Byron et Santa-Rosa ont donné leur vie pour la Grèce. Que peuvent opposer à cela les industriels ? « Un honorable citoyen a fait venir des chèvres du Thibet ». La satire de Stendhal fut réfutée dans *le Producteur* par Armand Carrel, qui célébra le travail comme le principe de toutes les vertus et « le dernier réformateur de la vieille Europe (1) ».

Le Producteur, malgré les vues originales de ceux qui le dirigeaient, n'arriva point à se faire connaître. La guerre entre l'ancien régime et le libéralisme, que Bazard et Enfantin regardaient de si haut, passionnait alors tout le monde. Le style souvent pénible et médiocre des nouveaux philo-

(1) I, pp. 437 et suivantes. Armand Carrel s'y déclare disciple de Saint-Simon, sans approuver toutes ses idées.

sophes, l'obscurité de leurs formules, contribuaient à l'insuccès : « Vous placez vos affiches trop haut pour qu'on les lise », disait Laffitte à Enfantin. Le recueil disparut à la fin de 1826.

II

Le Producteur était mort, mais les idées saint-simoniennes subsistaient ; bientôt les disciples formèrent un groupe qui eut pour centre un bureau de banque. Olinde Rodrigues était devenu directeur d'une maison de crédit, la *Caisse hypothécaire*, et il fit nommer Enfantin caissier ; le président du conseil d'administration avait un fils, Charles Duveyrier, qui se convertit bientôt à la doctrine. Les anciens auraient trouvé là un présage : la *Caisse hypothécaire* n'était-elle pas le berceau convenable d'une école qui devait tant préconiser l'industrie, le crédit, en un mot les affaires ? Mais ce qui est plus curieux, c'est que ces financiers aient entrepris de fonder une Église. Tous les adhérents de la doctrine se retrouvaient dans des réunions régulières, où l'on étudiait les questions soulevées par Saint-Simon, de manière à compléter et coordonner les idées du maître ; c'est là que s'accomplit, après de longs débats, le passage de la philosophie à la religion.

Ce changement fut facilité, presque imposé par les tendances de l'époque. Le romantisme en 1827 commençait à conquérir la France ; les écrivains peignaient à l'envi les angoisses de l'homme privé de croyances ; les jeunes gens se passionnaient pour Adolphe, pour René, pour Werther. Et cependant la plus grande partie de la jeunesse parisienne avait en même temps le culte du général Foy et la haine des jésuites. De là résultait chez beaucoup un singulier mélange d'anticléricalisme et de religion, ou plutôt de religiosité ; de là une curiosité ardente pour toutes les sectes nouvelles qui aspiraient à remplacer le christianisme. Hippolyte Carnot a raconté plus tard combien lui et ses amis s'intéressaient à ces tentatives : ils s'informaient de l'ordre des Templiers, ressuscité sous le pouvoir d'un grand maître ; ils lisaient les *Neuf Livres* de Coessin, ce polytechnicien qui alla proposer au pape une sorte de socialisme catholique ; ils suivaient les efforts de Ballanche pour concilier la tradition et les idées modernes au moyen d'une « palingénésie » sociale (1). Voilà dans quel milieu naquit l'Église saint-simonienne.

Les deux écrivains qui exercèrent le plus d'influence sur les disciples de Saint-Simon furent Joseph de Maistre et Mme de Staël. Le premier

(1) H. Carnot, *sur le Saint-Simonisme*, 1887.

devint leur bréviaire ; c'est dans ses livres qu'ils apprirent l'histoire : seulement, tandis que Maistre voulait restaurer le système catholique, ils cherchèrent une organisation nouvelle qui rappellerait celle du moyen âge sans reposer sur la même théologie. L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* leur enseigna la nécessité d'un pouvoir fort, les dangers de l'individualisme, les bienfaits de la solidarité. Ce défenseur intransigeant du passé avait écrit cette phrase que les derniers saint-simoniens citaient encore après 1870 comme une parole prophétique : « Il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire. »

Quant à Mme de Staël, son livre fameux fit connaître l'Allemagne aux philosophes saint-simoniens comme aux poètes romantiques. Eux qui repoussaient le rationalisme sec et froid du dix-huitième siècle, ils trouvèrent exposée dans cet ouvrage la doctrine du sentiment ; les théories panthéistes venues d'outre-Rhin les éblouirent. Mme de Staël analysait, entre autres ouvrages, l'opuscule de Lessing sur *l'Éducation du genre humain*. La révélation, dit Lessing, est à l'humanité ce que l'éducation est à l'individu : l'humanité a lu d'abord la Bible, le livre élémentaire qui

convenait à son enfance ; puis elle s'est délectée de l'Évangile, le livre de l'adolescence ; parvenu aujourd'hui à l'âge mûr, le genre humain est capable de lire le livre de la virilité, l'Évangile éternel, que nous n'avons pas encore. Mme de Staël, applaudissant à ces espérances, ajoutait, presque dans les mêmes termes que Joseph de Maistre : « Peut-être sommes-nous à la veille d'un développement du christianisme, qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars. » Ainsi de tous côtés on attendait, on appelait une religion nouvelle ; les saint-simoniens voulurent la créer. Quelques-uns d'entre eux s'effarouchaient de cette tendance, et, relisant Saint-Simon, ne voyaient en lui qu'un philosophe ; mais Olinde Rodrigues montra que le maître avait progressé jusqu'à la fin de sa vie, et rappela ce que Saint-Simon avait dit en lui remettant *le Nouveau Christianisme*, son dernier livre : « Toute la doctrine est là. »

L'âme de cette transformation fut le frère d'Olinde, Eugène Rodrigues. C'est une gracieuse et touchante apparition, à l'origine du saint-simonisme, que celle de ce jeune homme au corps malade, à l'âme ardente, plein d'une foi invincible dans l'avenir, qui s'imposa une chasteté absolue, et qui mourut à vingt-trois ans avec la joie d'avoir jeté les bases de l'Église future. De bonne heure il s'était nourri des grands livres religieux, la Bible,

l'Évangile, le Coran ; issu d'une famille juive, il avait admiré la tentative faite par Salvador pour concilier le judaïsme et le christianisme dans une doctrine de progrès. C'est lui qui traduisit *l'Éducation du genre humain*, avec un avant-propos où étaient citées les paroles de Maistre, de Mme de Staël, de Ballanche, de Lamennais sur la possibilité de rajeunir le christianisme. Il entreprit de propager ses convictions dans des lettres adressées, les unes à Burns, un millénaire écossais, les autres à Rességuier, un Français du Midi ; ces lettres, publiées après sa mort, furent la première œuvre doctrinale de l'école. Eugène Rodrigues y proclame la supériorité de la religion sur la philosophie et la science. La philosophie n'a jamais pu expliquer le phénomène de la vie ; tout au plus en a-t-elle donné une définition négative, celle de Bichat. La science n'intéresse l'homme que par les pratiques utiles qu'elle lui enseigne ; il n'a pas foi dans les théories scientifiques. Les religions existantes sont en décadence, car aucune d'elles ne peut s'appeler la religion de l'humanité ; le christianisme lui-même, qui a séparé l'esprit et la chair, le royaume de Dieu et celui de César, fut la religion des affligés, des humbles, mais non celle de tous les hommes. La religion nouvelle saura sanctifier la matière aussi bien que l'esprit, car tout est en Dieu, tout est par lui, tout est lui.

Ainsi Eugène Rodrigues conduisait déjà l'école au panthéisme (1).

En même temps le jeune apôtre essayait d'introduire la hiérarchie dans le groupe saint-simonien, d'en faire une communauté religieuse. Grâce à lui, des distinctions s'établirent ; il y eut au sommet un « collège » formé des chefs de la secte ; au-dessous d'eux on établit bientôt un « second degré », en attendant un troisième et un quatrième degrés ; les membres du collège furent les *pères*, les autres furent les *fils*. Entre fidèles du même degré, on se traitait de frères, comme les adeptes de la primitive Église chrétienne. Le 7 décembre 1828, il y eut une véritable séance religieuse pour l'installation du second degré ; Eugène y prit la parole. Extirpons, s'écria-t-il, le type voltairien ; enfants du siècle, devenons les enfants de l'éternité ; Socrate fut le précurseur du christianisme ; nous, plus heureux que les élèves de Platon et d'Aristote, « nous voyons nettement, d'une part, la doctrine de Saint-Simon qui correspond à la philosophie de Socrate, et, d'une autre part, nous apercevons, confusément à la vérité, la religion correspondante à celle du Christ, dans laquelle la doctrine se résoudra (2) ».

(1) *Lettres sur la religion et la politique*. 1829. *suivies de « L'éducation du genre humain ». traduite de l'allemand. de Lessing*, 1831.

(2) *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*. II, p. 24. Nous désignerons dorénavant cette édition par le mot *Œuvres*.

— Ce nouvel esprit mécontenta presque tous les élèves directs de Saint-Simon, qui n'avaient cherché auprès de lui qu'une philosophie du progrès. Auguste Comte se sépara définitivement de l'école ; le poète Léon Halévy s'éloigna aussi des nouveaux sectaires, contre lesquels il devait écrire plus tard une ode remarquable ; le docteur Bailly, parti pour Constantinople, envoyait de là des avertissements à Enfantin (1). Le premier rôle, surtout quand Eugène Rodrigues fut mort, en janvier 1830, demeura donc à son frère et à deux disciples plus récents, Enfantin et Bazard ; ce dernier avait près de quarante ans, les deux autres un peu plus de trente.

Olinde Rodrigues appartenait à une famille de financiers israélites. Mathématicien de valeur, qui a fait des découvertes scientifiques, il voulut entrer à l'École normale ; sa religion l'en empêcha ; se résignant alors à devenir courtier à la Bourse, il acquit une grande fortune. Après avoir assuré le sort de Saint-Simon dans ses derniers jours, Rodrigues fonda l'école saint-simonienne et lui attira d'importantes recrues, tout d'abord son frère Eugène, puis ses cousins Émile et Isaac Péreire, son ami Gustave d'Eichthal. Dans l'élaboration des théories nouvelles, son rôle fut double :

(1) V. les lettres d'Enfantin à Bailly (*Œuvres*, I, p. 198 ; XXVII, p. 76).

d'une part, il poussa la jeune école dans la voie religieuse où elle hésitait à s'engager ; d'autre part, il lui montra l'importance des questions économiques et l'utilité de la Bourse, qui devait fournir les moyens d'améliorer le sort des humbles (1). Toutefois, malgré le prestige qui revenait au confident de Saint-Simon, son influence diminua bientôt ; l'autorité lui manquait ; sa parole brusque, ses emportements dans la discussion blessaient les interlocuteurs. Sentant cette infériorité, il en souffrait beaucoup. Ce qui rachetait ces défauts de forme, c'était un amour profond pour les classes laborieuses ; lui qui parlait si mal dans les controverses de doctrine, il se faisait écouter et applaudir par les prolétaires, auxquels fut consacrée toute l'activité de ses dernières années.

Bazard avait été très malheureux dans sa jeunesse par suite d'une naissance irrégulière ; il lui en resta toujours quelque chose de triste et de sombre. Homme de courage et d'action, décoré en 1814 pour sa belle conduite à la bataille de Paris, Bazard désirait ardemment remplir une grande mission. Il se dévoua d'abord au libéralisme et fut un des fondateurs de la Charbonnerie française avec son ami Dugied ; il y exposa sa vie, et cependant quelques-uns de ses compagnons l'accu-

(1) V. une note d'Enfantin sur Rodrigues (*Œuvres*, II, p. 114).

sèrent d'être un espion, ce qui augmenta sa misanthropie. Après le désastre de cette association, il revint à la théorie et traduisit le livre de Bentham sur l'usure ; mais les conséquences extrêmes que Bentham tirait d'Adam Smith dégoûtèrent Bazard du libéralisme. C'est alors que Rodrigues et Enfantin lui firent connaître la doctrine de Saint-Simon ; il s'enthousiasma pour elle et retrouva une raison de vivre. Supérieur à Olindes Rodrigues par sa parole, à Enfantin par sa critique, il fonda l'enseignement saint-simonien. Non pas qu'il fût éloquent : on nous le décrit parlant froidement, lentement, cherchant ses mots, roulant toujours une tabatière entre ses doigts ; mais tout dans ses leçons était clair, bien enchaîné, fortement prouvé ; incapable de toucher, il savait convaincre. Après la suspension du *Producteur*, à un moment où Rodrigues et Enfantin étaient absorbés par leurs affaires personnelles, ce fut lui qui sauva la petite école par son activité. Malheureusement sa rudesse était peu propre à gagner des adhérents ; son passage dans les sociétés secrètes lui avait laissé le goût des ordres brefs et sans réplique ; plus d'une fois il offensa un disciple par un mot dur ou un sarcasme (1). Sa femme joua comme

(1) V. une lettre de Bazard sur sa vie (*Œuvres*, VII, pp. 52 et suiv.) ; Pierre Leroux, *la Grève de Samarez*, l. I, part. IV, ch. IV.

lui un grand rôle dans la secte ; elle était fille de Joubert, ancien curé qui, élu député du clergé aux états généraux de 1789, devint évêque assermenté, puis préfet de l'Empire. Les lettres d'elle qui sont conservées aux archives saint-simoniennes dénotent beaucoup de finesse et de tact ; nature délicate et sensible, l'humeur sombre de Bazard la rebutait souvent, et les discussions qui éclatèrent bientôt dans l'école lui causèrent de cruels chagrins (1).

Mais celui qui au dehors personnifia vraiment le saint-simonisme, ce fut Prosper Enfantin. Il était fils d'un banquier dauphinois établi à Paris, qui fit faillite ; c'est ce qui l'empêcha d'être admis aux gardes du corps et d'obtenir la main d'une jeune fille qu'il avait demandée en mariage. Lui-même a dit que ces humiliations contribuèrent à lui faire désirer une société nouvelle où de pareilles douleurs ne seraient plus à craindre. Remarquons-le en passant, Rodrigues écarté de l'École normale par sa religion, Bazard maltraité dans sa famille à cause de son origine, Enfantin repoussé comme fils de failli, avaient tous eu à souffrir des préjugés de la naissance ; n'était-il pas naturel pour eux d'aspirer au jour où la naissance ne compte-

(1) Vers la fin de sa vie, retirée à Sainte-Périne, Mme Bazard entretint depuis 1863 une intéressante correspondance avec Gustave d'Eichthal.

rait plus, où le mérite seul serait considéré ? Enfantin, qui était entré à l'École polytechnique en 1813, fit partie en 1814 du bataillon d'élèves qui se battit à Vincennes contre les alliés, souvenir glorieux qu'il rappela souvent. Après le refus des gardes du corps, il voulut acquérir l'indépendance avec la richesse, fit le commerce des vins en Allemagne, puis à Saint-Pétersbourg (1), et enfin il revint à Paris. Présenté par Rodrigues à Saint-Simon, Enfantin mena jusqu'en 1828 ses occupations financières de front avec ses travaux philosophiques. Il n'avait pas l'esprit d'invention d'un Saint-Simon ni même d'un Bazard ; mais c'était un remarquable logicien qui, après s'être assimilé les idées d'autrui, en tirait toutes les conséquences ; personne ne sut mieux construire un système. Toutefois sa grande force lui vint d'ailleurs d'un incomparable don de séduction. Il était beau, d'une beauté mâle et sereine ; sa voix douce, aux inflexions caressantes, charmait l'auditeur ; sa nature joyeuse reposait les saint-simoniens des violences de Rodrigues ou de l'humeur atrabilaire de Bazard, et une bonté sincère lui inspirait les attentions les plus délicates envers son entourage. A ces qualités si précieuses pour attirer

(1) C'est là qu'avec ses camarades Clapeyron et Lamé, les futurs ingénieurs, il commença des études économiques et philosophiques.

des prosélytes, Enfantin joignait une confiance en lui-même qui devint ensuite une foi absolue dans sa mission providentielle. Persuadé que sa place était parmi les fondateurs de religions, à côté de Moïse, de Zoroastre, de Mahomet ; hanté même quelquefois par l'idée qu'il était peut-être une nouvelle incarnation de Jésus-Christ, il se trouva ainsi en état de supporter sans faiblir les railleries, les outrages, les persécutions. Les échecs les plus pénibles ne tardaient pas à devenir pour lui des signes du triomphe prochain : sa captivité à Sainte-Pélagie, ses vains essais en Égypte et en Algérie, autant de stations de la croix qui avaient en haut leur raison d'être. De même il considéra les révolutions de 1830 et de 1848, puis le 2 décembre, comme ordonnés par Dieu pour hâter l'avènement de la religion définitive. Il eut des instants de découragement, mais c'était court ; précipité de son trône pontifical, réduit quelque temps à une demi-mendicité, Enfantin ne cessa jamais de se regarder comme le Père, et nombre d'hommes éminents, qui occupaient dans le monde une position plus élevée que la sienne, reconnurent toujours en lui leur chef religieux.

Mais il y avait aussi chez ce prophète bien des faiblesses : jamais il ne put se défaire d'une certaine vulgarité, qui se révélait dans sa personne même le manque de tenue ; dans ses lettres, les plai-

santeries ont quelque chose qui rappelle trop souvent l'ancien commis-voyageur. Ajoutons que ce chef d'Église n'avait rien d'un ascète ; lui-même avouait sa peine à lutter contre les séductions d'une table bien garnie. Quant aux femmes, son amour pour elles semble avoir été un composé de goûts voluptueux et de vanité ; car sa foi en lui-même, sentiment nécessaire pour accomplir de grandes choses, était accompagnée d'un amour-propre puéril ; au dire d'une de ses cousines, « la plus petite flagornerie d'une femme, si humble qu'elle fût, suffisait à lui faire perdre la tête (1). » Ayant eu un fils, il refusa toujours d'épouser la mère, parce que le mariage lui semblait destiné à disparaître et que, comme il le déclarait dans son naïf orgueil, Prosper Enfantin devait s'occuper surtout de ce qu'on penserait après cinq siècles ; constatons du moins qu'en dépit de ses théories sur la famille future, il reconnut son fils et l'éleva en excellent père. Enfantin a possédé plusieurs qualités de l'apôtre, surtout la persévérance et le don de convaincre en charmant ; toutefois le véritable apôtre s'inquiète peu des plaisirs d'ici-bas, tandis qu'Enfantin eut le goût du succès, du

(1) Note inédite de G. d'Eichthal. Ces cousines, qui demeuraient à Curson, Mlles Nugues, eurent toujours une grande affection pour lui ; dans de nombreuses lettres adressées à l'une d'elles, Thérèse, Enfantin essaya de la convertir au saint-simonisme.

bien-être, du confort. Voilà pourquoi il ne nous laisse qu'une impression confuse; autant Rodrigues et Bazard étaient des natures simples, rectilignes, tout d'une pièce, autant il est difficile de porter un jugement définitif sur le pape du saint-simonisme.

III

Les trois chefs organisèrent peu à peu le groupe de ceux qu'on appela d'abord les Producteurs, puis les Saint-Simonistes ou les Saint-Simoniens. Au début, on se réunissait chez l'un ou l'autre des adeptes les mieux logés ; plus tard, la petite Église devint plus nombreuse et surtout plus riche par la conversion de prosélytes fortunés, dont le plus généreux était Gustave d'Eichthal. Alors on loua dans la rue Monsigny l'ancien hôtel de Gesvres ; les principaux membres de l'école vinrent y demeurer et, dans des réunions privées, ils exposèrent leurs vues devant ceux qui s'étaient laissés attirer par les instances d'un ami ou simplement par la curiosité. Vers la fin de 1828, à l'époque où Eugène Rodrigues préparait cette première cérémonie religieuse dont nous avons parlé, on résolut d'instituer une exposition publique régulière qui fut confiée à Bazard.

La première séance eut lieu le 10 décembre 1828

à la *Caisse hypothécaire*, dans une des deux pièces d'un appartement de garçon, celui d'Enfantin. Quatre hommes étaient assis au bureau : Bazard, Enfantin, Rodrigues, Buchez. Dans la salle, quelques hommes âgés et beaucoup de jeunes gens. Bazard prit la parole, et au bout de quelques minutes l'auditoire devint houleux ; à ces jeunes libéraux, qui avaient tant de fois conspué Villèle, on faisait l'éloge de la féodalité, du moyen âge : étaient-ce donc des agents de la Congrégation qui ouvraient cette tribune ? Mais l'orateur continua, et bientôt les impressions changèrent ; annonçant la chute du catholicisme, il développait d'une manière frappante cette idée que les sciences morales allaient devenir positives. Finalement un des auditeurs, plus tard conseiller de cour d'appel, Rey d'Angers, l'interrompt et demande aux nouveaux prédicateurs de dire nettement ce qu'ils veulent et qui ils sont. « Nous sommes, répondit Bazard, tout à la fois les héritiers du catholicisme et les continuateurs de la Révolution ; nous voulons achever de détruire ce qui reste du trône et de l'autel et, sur ces débris, reconstruire la société et l'autorité (1). »

Commencées en 1828, ces premières conférences durèrent jusqu'au début de 1830 ; elles comprirent

(1) *La Revue*, 1855, I, p. 270.

deux séries de leçons, publiées ensuite en deux volumes sous ce titre : *Exposition de la doctrine saint-simonienne* (1). La plupart furent composées par le conférencier lui-même, puis rédigées pour l'impression par quelques-uns de ses disciples, surtout Hippolyte Carnot. Comme c'est la principale œuvre philosophique du saint-simonisme, nous allons en indiquer les idées essentielles.

Le genre humain est un être collectif qui se développe dans la suite des générations ; ce développement est soumis à une loi, celle du progrès, qu'on peut appeler la loi physiologique de l'espèce humaine. Saint-Simon l'a découverte, comme on découvre toutes les lois, par une inspiration de génie, puis il l'a vérifiée par la méthode des sciences physiques. Refaisons cette vérification historique ; prenons dans les différentes périodes celle que nous connaissons le mieux et qui possède la civilisation la plus élevée, c'est-à-dire la période qui s'étend depuis les Grecs jusqu'à nos jours. Il faut répartir en séries homogènes les faits sociaux qu'elle comprend, et chercher si chacune de ces séries présente un phénomène de croissance et de décroissance conforme à la loi en question. On découvre ainsi trois séries, correspondant à l'activité sentimentale, intellectuelle et matérielle ; ce

(1) 1830 et 1831 ; ce fut réimprimé en 1854.

sont les beaux-arts, la science et l'industrie. Leur progrès ne va point toujours du même pas, car il y a deux sortes d'époques dans l'histoire ; tantôt l'humanité se conçoit une destination, et toutes les forces qu'elle possède s'harmonisent pour y arriver : ce sont les époques organiques ; tantôt elle n'a plus conscience de son but, et les efforts individuels se dispersent au hasard : ce sont les époques critiques. Il y eut en Grèce une époque organique avant Socrate, lorsque tout le monde croyait au polythéisme ; puis vint une longue époque critique depuis Socrate jusqu'aux invasions des Barbares, pendant laquelle la religion antique se décomposa peu à peu. Une nouvelle époque organique fut celle du moyen âge, où la société européenne, constituée par Charlemagne et Grégoire VII, forma un ensemble homogène ; l'époque critique moderne, commencée avec Luther, a continué avec Galilée, Bacon, Descartes, et la Révolution de 1789 en fut un des principaux moments. Aujourd'hui le temps est venu de préparer l'époque organique nouvelle. Le fait le plus saillant que nous montre l'histoire, c'est le progrès continuel du principe d'association ; des associations de plus en plus larges se sont formées : la famille, la cité, la nation, la chrétienté ; donc nous marchons vers une association plus vaste encore, celle de l'humanité entière. Comme l'association jusqu'ici demeu-

rait très incomplète, le but dominant des sociétés fut la guerre, d'où vint l'exploitation du faible par le fort. Celle-ci est allée toujours en s'adoucissant : après l'anthropophagie vint l'esclavage, puis le servage, enfin l'exploitation actuelle de l'ouvrier par le capitaliste. Cette dernière vient du droit de propriété, qui lui-même remonte au droit de conquête ; la constitution de la propriété, modifiée à plusieurs reprises, peut l'être de nouveau. Il faut que le droit de succession passe de la famille à l'État, que le travail soit le seul titre de propriété ; ainsi l'exploitation de l'homme par l'homme fera place à l'exploitation du globe par l'humanité. Ces idées nouvelles doivent être répandues par deux moyens : l'éducation et la législation. La première comprend deux parties : l'éducation générale ou morale, accompagnée par la prédication et la confession, fait aimer à l'homme son travail et lui assure ainsi la véritable liberté ; l'éducation spéciale ou professionnelle détermine les vocations et prépare chacun à développer sa capacité, à occuper le poste que lui assigneront ses supérieurs. La législation, perdant de plus en plus le caractère pénal, servira seulement à hâter le progrès.

Quelle sera la sanction supérieure du nouvel établissement social ? La religion. Ce mot est en défaveur aujourd'hui : on s'imagine haïr *la* religion, tandis qu'on déteste seulement *une* religion : le

christianisme. La religion, elle aussi, est allée se perfectionnant dans le cours des siècles : le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme, ont apparu successivement. L'humanité a devant elle un avenir religieux ; la foi nouvelle sera la synthèse de toutes les idées humaines ; l'organisation politique sera en même temps religieuse. Le christianisme ne peut servir de base au régime futur ; il a jeté l'anathème sur la matière, sacrifié le corps à l'esprit, l'industrie à la théologie. Le système chrétien repose sur le dualisme ; le système nouveau doit revenir à l'unité. Voici l'énoncé du dogme : « Dieu est un. Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui, tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'Amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et comme matière, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. » Cette trinité nouvelle se traduit dans l'ordre social par la trinité de la science, de l'industrie et de la religion. Celle-ci unit l'industrie et la science, comme l'amour unit l'esprit et la matière.

La religion sera dirigée par l'homme à la nature la plus artistique, la plus sentimentale, la plus aimante : ce sera le prêtre suprême. La science aura également son chef, et l'industrie le sien ;

tous deux seront les auxiliaires et les subordonnés du prêtre suprême. Celui-ci assigne à chacun son rang et son œuvre ; tous les hommes sont fonctionnaires de la société, la fonction de chacun est sainte. Actuellement, on fait de la loi une idole mystérieuse, une abstraction représentée par un morceau de papier. Le prêtre sera la loi vivante, aimée de tous. « L'amour sous son double aspect concentrique et excentrique, l'amour de soi et l'amour des autres, voilà la base de la hiérarchie, la raison de l'autorité et de l'obéissance que nous désirons et que nous annonçons. »

Tel est, en résumé, le système saint-simonien ; il repose tout entier sur la philosophie de l'histoire. Cette nouvelle étude était alors en faveur ; on traduisait les livres de Herder et de Vico, et les philosophes de toutes les écoles, Ballanche comme Victor Cousin, d'Eckstein comme Auguste Comte, croyaient que des lois historiques certaines permettaient des prévisions pour l'avenir : c'était une foi aussi vive que celle des chrétiens dans la Providence. Elle se trouve dans l'*Exposition* de 1829 comme dans *le Producteur ;* à part cela, grande est la différence entre les deux ouvrages. La philosophie du *Producteur* était le positivisme affranchi de toute conception religieuse, tandis que l'*Exposition* contient déjà une théologie ; ses auteurs reprochent à Auguste Comte (comme l'avait fait

Saint-Simon) d'oublier l'élément sentimental dans l'humanité. Le dualisme vanté par le recueil de 1825, la séparation entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, fait place à l'unité ; les saint-simoniens construisent la plus formidable des théocraties, avec un grand prêtre qui est lui-même un Dieu.

IV

Les leçons publiques de Bazard commencèrent de nombreuses conversions ; la plupart furent achevées dans des causeries particulières. Chaque adhérent tâchait d'amener un ou deux amis aux réunions du soir ; on discutait avec eux, on réfutait leurs objections, et souvent quelques entretiens de ce genre suffisaient pour faire une nouvelle conquête. D'autres furent plus lentes, surtout chez les polytechniciens. Un avocat dès 1826 avait amené aux réunions privées un de ses amis, jeune ingénieur des mines, qui s'appelait Michel Chevalier ; celui-ci logeait à Paris avec deux de ses camarades, sortis comme lui de l'École en 1825, Euryale Cazeaux et Abel Transon. Tous trois, intéressés par ce qu'on leur racontait du nouveau groupe, se décidèrent plus tard à suivre les enseignements de Bazard ; la doctrine leur plut par la régularité géométrique qu'elle

imprimait à l'histoire, par l'essor qu'elle faisait espérer pour la science et l'industrie ; mais leur surprise fut grande lorsque, à la leçon du 1er juillet 1829, l'orateur s'écria : « Nous venons proclamer que l'humanité a un avenir religieux. » Cette déclaration les écarta pour quelque temps ; mais il était trop tard, la grâce avait opéré : tous les trois, suivis par leur camarade Jean Reynaud, donnèrent bientôt à la secte une adhésion définitive. Ce fut le noyau de ce bataillon de polytechniciens qui allait être une des principales forces du saint-simonisme (1).

A côté de ces jeunes gens à l'esprit net, à l'éducation scientifique, d'autres venaient se convertir ; c'étaient les sentimentaux, les mystiques, agités par l'inquiétude religieuse, et qui trouvaient enfin là un asile. L'exposition publique avait dû, par suite de l'affluence des auditeurs, être transportée rue Taranne, dans l'ancienne maison de Diderot, qui avait abrité les causeries des encyclopédistes. Dans cette maison demeuraient deux jeunes gens ardemment idéalistes, qui s'étaient liés d'une étroite amitié : l'un, Édouard Charton, arrivait de Sens ; l'autre, Dory, de Marseille. Charton, venu à Paris plein d'illusions généreuses, avait été

(1) Lettre inédite de Transon à G. d'Eichthal, 1864. Sur le rôle des polytechniciens, V. Pinet, *l'École polytechnique et les saint-simoniens*, dans *Revue de Paris*, 15 mai 1894.

désespéré de ne trouver partout qu'égoïsme et indifférence ; il songeait au suicide. Un jour, dans un de ses accès d'humeur noire, il monte à la réunion de ceux qu'on nommait les Producteurs. Bazard parlait devant un auditoire formé surtout de jeunes gens ; un ancien carbonaro s'y trouvait assis à côté d'un abbé. Charton écouta et crut entendre l'écho de ses propres pensées, entrevoir la solution de ses doutes. Dès lors, il suivit régulièrement les leçons ; la mélancolie disparut, la joie revint ; enfin un jour, dans les discussions qui s'engageaient entre les auditeurs après que Bazard avait fini, Charton, entendant une critique portée contre la doctrine, s'écria : « Mais *nous* ne disons pas cela ! » Le saint-simonisme avait acquis une précieuse recrue. Dory, qui voyait depuis quelque temps son ami ressusciter, pour ainsi dire, lui en demanda la cause ; pour toute réponse, Charton l'emmena chez Bazard. Le nouvel auditeur se montra d'abord récalcitrant ; son éducation chrétienne lui faisait trouver ces leçons obscures et même ridicules ; il prenait des notes pour les réfuter. — D'où vient votre autorité ? demandait-il. Peut-on croire que tous les sages qui ont précédé Saint-Simon pendant six mille ans se soient trouvés incapables de comprendre la prétendue loi de l'humanité ? — Mais Charton avait réponse à toutes les objections et lui reprochait de trop rai-

sonner, de ne pas se laisser aller à la foi, au sentiment ; ce qui le toucha plus encore, c'était de voir l'affection qui unissait les nouveaux croyants, leurs serrements de mains, les regards attendris qu'ils échangeaient. Lorsque la révolution de juillet le fit rappeler par sa famille, ce fut un prédicateur saint-simonien qui revint à Marseille (1).

Tandis qu'on faisait des prosélytes à Paris, un autre groupe se constituait dans le Midi. Il y avait là, surtout à Sorèze, quelques hommes intelligents, aimant à réfléchir, qui avaient lu avec un intérêt passionné *le Producteur* et en particulier les articles de Comte sur le pouvoir spirituel. Quand ce recueil cessa de paraître, l'un d'eux, Rességuier, s'empressa d'écrire à Paris pour demander si la publication ne reprendrait pas. Bientôt une correspondance régulière s'engagea entre lui et les chefs parisiens ; après avoir hésité, comme tant d'autres, devant le passage de la philosophie à la religion, il se donna entièrement à la doctrine. Les lettres mystiques d'Eugène Rodrigues, les démonstrations d'Enfantin, les aperçus de Péreire sur l'avenir financier de la France étaient répandus par lui au milieu de ses amis ;

(1) Édouard Charton, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien* (*Revue encyclopédique*, 1831, pp. 655 et suiv.). — Dory, *Retour au christianisme de la part d'un saint-simonien* ; Marseille, 1834.

bientôt Enfantin fit un voyage dans le Midi et visita Sorèze, Castelnaudary, Carcassonne, partout causant, dissertant et gagnant des disciples autant par son charme personnel que par sa dialectique. Enfin, après quelques tentatives inutiles, un journal saint-simonien reparut à Paris : ce fut *l'Organisateur*, qui ne s'adressait pas encore au grand public, mais seulement aux initiés et aux hommes désignés par eux comme capables de comprendre les théories nouvelles.

En même temps que cette propagande extérieure, l'élaboration du dogme se poursuivait dans l'intérieur du collège dirigeant ; deux parties du système, la théologie et la morale, n'étaient pas encore constituées. C'est à propos de la morale que fut soulevée la question du mariage. Saint-Simon dans ses livres ne parle jamais des femmes ; mais Olinde Rodrigues avait rapporté ce mot du maître : « L'individu social, c'est l'homme et la femme. » Enfantin médita et voulut appliquer cette parole, en ne s'occupant d'abord que du clergé de l'avenir. Selon lui, ce clergé devait se composer de couples, comprenant un prêtre et une prêtresse, mais sans qu'il y eût entre eux de relations sexuelles. Ainsi le futur défenseur de l'amour libre débutait par une conception presque catholique ; le couple lui semblait nécessaire comme témoignage de l'égalité des sexes, mais le

prêtre et la prêtresse devaient rester séparés par « un nuage d'encens ». L'occasion s'offrit de développer cette théorie. Eugène Rodrigues, peu de temps avant sa mort, était devenu amoureux d'une jeune fille, et son ami Charles Duveyrier l'engageait à la demander en mariage. Enfantin, prévenu, s'y opposa. Le mariage, écrivit-il, devra être modifié ; il ne convient donc pas qu'un des fondateurs de la religion nouvelle adopte cette forme sociale vieillie : « Le prêtre et la prêtresse sont célibataires par nécessité et par choix ; par nécessité, pour éviter le rappel à la famille ; par choix, parce que leur famille, c'est l'humanité. » Cette réponse rigoureuse indigna Duveyrier, qui songeait au bonheur de son ami ; mais le jeune Rodrigues avait la foi d'un martyr : il obéit et se sacrifia. Dans la lettre écrite à Duveyrier pour annoncer sa résolution, il s'adressa aux prêtres et aux prêtresses de l'avenir : « Vous êtes purs comme les anges, s'écriait le jeune apôtre, et les amours des anges vous sont seules connues (1). »

Mais tout le monde ne se montrait pas aussi docile ; les chefs saint-simoniens avaient surtout à lutter contre l'opposition constante de Buchez. Celui-ci, comme Bazard, était venu de la charbonnerie au saint-simonisme ; quelques-uns des plus

(1) *Œuvres*, XVI, pp. 1 et suiv.

remarquables articles du *Producteur* portent sa signature. Il ne tarda pas à entrer en lutte avec Bazard et Enfantin et présenta des objections à leur dogme aussi bien qu'à leur méthode. L'idée d'unité, qui dominait chez eux, les avait conduits au panthéisme. L'idée de dualité, répondait Buchez, est nécessaire à l'homme, qui opposera toujours son *moi* au monde extérieur ; le panthéisme supprime la création, détruit la différence entre la cause et l'effet ; cessons de confondre Dieu et la matière. La méthode empruntée à Comte laisse beaucoup à désirer. L'école admet un progrès continu, ininterrompu, se faisant par cercles de plus en plus larges, grâce à des synthèses qui comprennent tout ce qui existait auparavant, plus des éléments nouveaux. Mais l'histoire prouve que les problèmes humains sont toujours identiques au fond et qu'il y a progrès seulement quant à la netteté des solutions ; elle montre aussi que tout progrès est marqué par l'abandon, par la négation de certaines des choses anciennes : c'est donc une erreur de vouloir fondre dans une synthèse religieuse le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme. Enfin, dans le clergé futur, Buchez admettait indifféremment les prêtres ou les prêtresses, mais en niant la nécessité du couple (1).

(1) On trouvera les notes de Buchez sur ces questions

Buchez avait quelques partisans : Roux-Lavergne, Alisse, Boulland. Leurs objections continuelles jetaient le trouble dans l'école, les débats s'envenimaient souvent ; aussi Enfantin résolut-il d'en finir par un coup d'autorité. Lui et Bazard, l'un par sa correspondance, l'autre par ses enseignements, avaient pris la tête du saint-simonisme : pourquoi n'en deviendraient-ils pas les chefs reconnus? Après s'être assuré l'approbation de Bazard, l'insinuant apôtre obtint celle d'Olinde Rodrigues, qui avait gardé jusque-là une prééminence honorifique à titre d'ami de Saint-Simon. L'installation définitive des deux pontifes suprêmes se fit le 31 décembre 1829. Rodrigues y prononça le principal discours. — Je suis resté, dit-il, le seul fidèle parmi les disciples directs de Saint-Simon ; « les autres ont fui, ont renié le maître ». J'ai pu, non sans peine, ramener l'école de la tendance purement scientifique à la voie religieuse ouverte par *le Nouveau Christianisme*. Dans ce chemin, ce sont Bazard et Enfantin qui ont pris l'initiative de tous les progrès ; je leur remets le pouvoir et me place sous leurs ordres. — Cette abnégation très simplement exprimée toucha les assistants ; Gustave d'Eichthal proposa d'échanger le baiser de

à la suite de la *Lettre d'un disciple de la science nouvelle aux religionnaires prétendus saint-simoniens, par P.C.R...x* (Roux), 1831.

paix, comme les chrétiens primitifs, et tous s'embrassèrent. Puis Bazard prit la parole (Enfantin était absent) : nous acceptons, dit-il, cette dignité nouvelle, car, si le christianisme prescrit à l'homme de s'humilier, notre foi nous ordonne de prendre la place dont nous sommes jugés dignes. Et il souhaita l'arrivée d'autres fidèles, plus grands qu'Enfantin et que lui-même, devant lesquels les deux chefs s'effaceraient à leur tour (1).

Cette cérémonie exalta la foi des saint-simoniens. Elle provoqua, il est vrai, la retraite définitive de Buchez avec ses partisans ; mais qu'importait aux nouveaux croyants ? Tous avaient confiance dans l'avenir. Dans les salons de la rue Monsigny, ce n'étaient que causeries animées sur les conquêtes déjà faites, sur les conversions prochaines ; ce n'était qu'échange de rêves et de projets sur la société future. Entre tous ces jeunes gens régnait une fraternité véritable ; les effusions, mises à la mode par le romantisme, devenaient d'autant plus chaleureuses qu'ils se considéraient comme formant l'Église primitive du nouveau christianisme. Certes les points noirs ne manquaient pas : entre les deux chefs il y avait des différences de caractère et déjà quelques divergences de doctrine ; Enfantin commençait à concevoir d'audacieuses théo-

(1) *Œuvres*, II, pp. 114 et suiv.

ries sur la morale ; chez quelques républicains convertis persistait une révolte secrète contre le despotisme de deux grands prêtres. D'autre part le groupe était encore peu nombreux et peu connu ; la bourgeoisie, tout entière à la bataille engagée entre Charles X et les 221, ne prêtait guère l'oreille ; la classe ouvrière n'avait aucun rapport avec ces jeunes néophytes, sortis presque tous de familles instruites et riches. Néanmoins on allait de l'avant ; ce fait singulier : la transformation d'une école philosophique en secte religieuse, s'était accompli avec rapidité ; on espérait qu'un événement encore inconnu attirerait les « gentils » vers les nouveaux apôtres. Cet événement se produisit ; ce fut la révolution de juillet.

CHAPITRE II

LE SUCCÈS ET LA PROPAGANDE

I

C'est une erreur de dire que la question sociale fut introduite dans la politique française par la révolution de 1848 : on eut alors l'espérance chimérique de la résoudre d'un seul coup, mais c'est en 1830 qu'elle fut posée. La bourgeoisie libérale avait chassé Charles X avec l'aide du peuple, et celui-ci venait de se montrer brave, honnête, généreux : ne devait-il pas obtenir sa part du triomphe ? Les ouvriers en furent convaincus. Grisés par les promesses, par les éloges de ceux qui les avaient dirigés, ils crurent que l'âge d'or allait commencer pour les travailleurs. Dans la bourgeoisie, si les hommes mûrs haussaient les épaules, beaucoup de jeunes gens déclaraient une réforme sociale juste et nécessaire. Le gouvernement nouveau souffla sur tant de belles illusions ; alors on se plaignit, on s'irrita, et les

hommes qui avaient compté sur la monarchie de Juillet tournèrent les yeux vers ceux qui prétendaient réaliser le bonheur de tous par une transformation de la société. Pendant quinze ans, la bourgeoisie seule avait été en scène ; 1830 fit rentrer le peuple dans la politique. L'école saint-simonienne, qui seule avait prévu cette nouveauté, devint aussitôt puissante.

La secte, pendant les trois jours de combat, eut une attitude à part. Les deux Pères firent le 28 juillet une circulaire pour recommander la neutralité aux disciples. Saint-Simon, disaient-ils, absorbé par ses recherches sur l'avenir, a traversé la Révolution « avec ce calme divin qui eût été lâcheté, crime, pour tout autre que lui, et qui fut la condition providentielle de notre initiation à une vie nouvelle » ; de même, aujourd'hui, au lieu de nous joindre aux libéraux qui *cherchent* un régime nouveau, réservons-nous pour leur enseigner celui que nous avons *trouvé*. — Mais que pouvaient de telles paroles sur les jeunes gens témoins de la bataille ? Carnot, Jean Reynaud, bien d'autres se battirent contre les soldats de Charles X ; Carnot et Laurent, tous deux républicains, allèrent pousser partout le cri de *Plus de Bourbons !* Le 29, un espoir subit s'empara d'Enfantin : l'occasion ne s'offrait-elle pas de prendre le pouvoir, d'appliquer immédiatement à la France le système nou-

veau ? Déjà, en voyant flotter le drapeau tricolore sur le palais du roi, il s'était écrié avec un sourire qui essayait de paraître sceptique : « Eh bien ! est-ce le moment d'aller aux Tuileries ? » Sur ses instances, Bazard se rendit la nuit suivante à l'hôtel de ville pour s'entretenir avec son ancien complice de la charbonnerie, La Fayette, devenu le maître de toutes choses ; il l'engagea vivement à prendre la dictature provisoire, à faire nommer par les assemblées primaires une Constituante qui choisirait le gouvernement définitif. Jusqu'aux élections, les chefs saints-simoniens espéraient faire une propagande active qui leur assurerait de nombreux partisans, peut-être une majorité, dans la future assemblée. Bazard et Enfantin, pour entamer cette propagande, avaient rédigé une adresse aux Français, qui fut affichée à Paris le 30 juillet. Le passé a été vaincu par les armes, disaient-ils, détruisons-le d'une manière définitive : la féodalité sera morte « lorsque tous les privilèges de la naissance, sans exception, seront détruits, et que chacun sera placé suivant sa capacité et récompensé suivant ses œuvres » ; l'Église catholique aura vécu lorsqu'une religion nouvelle « réalisera sur la terre le règne de Dieu, le règne de la paix et de la liberté, que les chrétiens avaient placé seulement dans le ciel ».

La Fayette, en refusant la dictature, fit éva-

nouir le rêve des deux Pères ; alors ils conçurent un moment le projet de faire eux-mêmes une nouvelle révolution. L'uniforme de l'École polytechnique était partout populaire ; les polytechniciens affiliés à la secte allèrent le 30 et le 31 juillet causer avec leurs camarades et se mêler à la foule, pour savoir si le peuple voulait joindre au changement politique un changement plus complet, « si, parmi ces braves, Dieu n'aurait pas voulu faire naître un de ces hommes capables d'agiter un peuple armé, de lui commander la résistance à toute restauration d'un ordre social qui vient d'être renversé. » On s'aperçut qu'il n'en était rien, que le peuple demeurait immobile ; « les bourgeois pouvaient encore dormir en paix. » — Ce fut cette audacieuse tentative qu'Enfantin annonça le 1er août, dans une lettre publique, aux saint-simoniens éloignés de Paris. Il leur recommanda, puisqu'on allait rentrer dans le régime constitutionnel, d'en user du moins pour préparer le régime futur : on devait réclamer la liberté des cultes, afin d'établir plus tard un seul culte ; la liberté de la presse, afin d'organiser une nouvelle direction de la pensée ; la liberté de l'enseignement, pour exposer et faire triompher la doctrine ; celle du commerce, pour constituer ensuite l'association des industriels et des commerçants ; l'abolition de l'article 291 du code pénal, pour rendre licites les réu-

nions saint-simoniennes ; enfin la suppression de la pairie héréditaire, qui mènerait à celle de l'héritage lui-même. — Bazard, dans une brochure intitulée *Jugement de la doctrine de Saint-Simon sur les derniers événements*, opposa aux vues fécondes et précises des saint-simoniens sur l'avenir l'impuissance qu'allait montrer le libéralisme vainqueur. Un des principaux disciples, alors en Allemagne, Gustave d'Eichthal, écrivait de son côté à sa famille : « Je me casse la tête à comprendre comment les journées des 28 et 29 juillet ont émancipé le peuple sans Saint-Simon. Je ne vois pas que tout cela lui ait donné une pomme de terre de plus, comme disait O'Connell » (1).

Revenue de sa folle ambition d'un jour, la secte se mit à l'œuvre et profita du succès que lui procurait la révolution. Celle-ci la révéla au public ; les affiches posées le 29 et le 30 juillet furent la première manifestation de l'école dans la rue. Ces affiches, qui portaient comme en-tête *Religion saint-simonienne*, excitaient d'abord le rire ou la colère ; il fallait du courage pour parler de religion à une foule dont les passions anticléricales se trouvaient surexcitées jusqu'à la fureur ; beaucoup voyaient là une tentative du parti vaincu pour se relever. Mais plus d'un, après avoir lu ces

(1) Lettre inédite. Sur les trois journées, V. *Œuvres*, II, pp. 190-244.

manifestes, venait aux prédications par curiosité, puis y retournait avec intérêt ; peu à peu les discours des nouveaux apôtres produisaient leur effet : l'auditeur ne manquait plus une seule séance ; quelques saint-simoniens l'observaient, puis un jour, à la fin d'une prédication, le prenaient à part, discutaient ses derniers doutes et achevaient de le convertir (1). Bien des néophytes cherchèrent dans l'école une consolation, les uns à la vague mélancolie où les jetait le romantisme, les autres à des chagrins de famille ou à l'épuisement causé par une jeunesse déréglée (2). Enfin plusieurs parmi les républicains, jusque-là préoccupés de la liberté ou de l'égalité, découvraient que le peuple avait besoin de bienfaits plus pratiques et se ralliaient au saint-simonisme.

Il y eut bientôt à Paris neuf « enseignements » de la doctrine, les uns publics, les autres consacrés aux membres de certaines professions particulières, par exemple aux artistes, qui venaient en grand nombre ; c'est là par exemple que se noua l'amitié entre Liszt et Henri Heine, le premier qui demeura un enthousiaste de la foi nouvelle,

(1) V. le récit de Massol dans *le Monde maçonnique*, t. VII, p. 211.

(2) « Il n'y a peut-être pas eu dans le saint-simonisme une personne qui n'y ait été poussée par des chagrins de famille. » Note inédite de G. d'Eichthal en 1866.

le second qui dédia plus tard un de ses livres à Enfantin (1). Les principales conférences avaient lieu dans une salle de la rue Taitbout ; les assistants étaient toujours nombreux, les uns venant pour écouter et pour réfléchir, les autres attirés par ce ragoût de scandale qui, à Paris, fait une partie du succès. On voulait voir la « famille » rangée sur l'estrade, portant un costume bleu spécial, se levant à l'entrée des Pères qui s'avançaient avec l'orateur du jour entre eux. Enfin beaucoup étaient séduits par l'éloquence des prédicateurs. Le principal de ceux-ci fut Émile Barrault. Né dans le Midi, ancien professeur au collège de Sorèze, il fut conquis par la secte jusqu'à en partager les croyances les plus singulières. Au début, sa parole avait été pénible, embarrassée; mais, quand la foi lui eut donné tout son essor, il se révéla comme un grand orateur. Il savait faire vibrer son auditoire, lui poser brusquement des questions pressantes. Ainsi le 29 juillet 1831, anniversaire de la révolution, il supplia ceux qui l'écoutaient de secourir les prolétaires.—Le ferez-vous aujourd'hui ou demain ? demanda-t-il. « Aujourd'hui ! car à pareil jour les prolétaires vainquirent pour nous et se montrèrent sages, humains, modérés ! Aujourd'hui ! car, lorsque vous

(1) Karpeles, *Heinrich Heine und seine Zeitgenossen*, p. 111 ; Berlin, 1888.

les appelâtes dans vos rangs, ils ne répondirent pas *demain!* (1) » — Un autre jour, Barrault produisit un effet prodigieux quand, après avoir raconté sa jeunesse, il continua ainsi : « Ah ! je vous ai dit naïvement qui j'étais, qui je suis, qui je veux être... A mon tour, je vous demanderai qui vous êtes. Hélas ! le savez-vous ? Êtes-vous des chrétiens, aveugles adorateurs de la croix solitaire ? Êtes-vous des philosophes dévots d'incrédulité ? Êtes-vous des partisans obstinés de toutes les légitimités surannées ? Êtes-vous des libéraux révoltés à la seule pensée d'une hiérarchie et rêvant les chimériques douceurs de l'individualisme ? Êtes-vous enfin de ces hommes qui s'épouvantent de toute idée nouvelle et ont sans cesse le frisson du progrès ?... Non. Si vous professiez sincèrement l'une de ces diverses opinions, ne serait-ce pas folie à vous de venir avec une religieuse attention nous écouter ? Qui êtes-vous donc ? Des gens qui ne croyez plus fermement à rien de ce que l'on croit encore aujourd'hui, et qui venez ici nous apporter votre scepticisme, vos dégoûts, votre ennui, votre indifférence, votre incertitude... Vous dissertez, vous discutez, vous approfondissez tout, et jamais vous n'agissez. Quoi donc ! pendant que votre raison pèse avec une orgueilleuse lenteur, scrute avec

(1) *Œuvres*, t. XLIV, p. 322.

une minutieuse complaisance les moindres détails de l'ordre social que nous apportons, n'entendez-vous pas les cris de douleur ou de rage, les gémissements, les soupirs étouffés et le râle de tant d'infortunés qui souffrent, se désolent, languissent, expirent ? Écoutez, écoutez enfin ! Chez les Hébreux, lorsque sur le bord de la route était trouvé un cadavre, les habitants de la cité voisine, la main étendue sur le corps inanimé, juraient qu'ils n'avaient point trempé dans cet homicide. Eh bien ! je vous adjure ici de m'entendre. A la vue de ce peuple entier que vous voyez dans la fange de vos rues et de vos places, sur de misérables grabats, au milieu de l'air fétide des caves et des greniers, dans des hôpitaux encombrés, dans des bagnes hideux, se mouvoir pâle de faim et de privations, exténué par un rude travail, à moitié couvert de haillons, livré à des agitations convulsives, dégoûtant d'immoralité, meurtri de chaînes, vivant à peine, je vous adjure, enfants des classes privilégiées, levez-vous, et, la main appuyée sur ces plaies putrides et saignantes, enfants des classes privilégiées, qui vous engraissez de la sueur de cette classe misérable exploitée à votre profit, jurez que vous n'avez aucune part à ses souffrances, à ses douleurs, à son agonie. Jurez ! Vous ne l'oseriez pas ! (1) »

(1) *Œuvres*, III, p. 230. — Enfantin, dans une lettre, racontait l'effet produit : « sanglots, larmes, embrassements,

Après Barrault, Laurent était le principal des prédicateurs. Avocat de profession, adonné depuis longtemps à la philosophie et à l'histoire, il se distinguait au milieu des saint-simoniens par son admiration sans bornes pour l'époque révolutionnaire et impériale ; ce fut un des premiers écrivains qui entreprirent de réhabiliter Robespierre (1). Aux adjurations passionnées de Barrault il substituait une polémique incisive. Thiers, dans son discours sur l'hérédité de la pairie, avait dit que les novateurs n'aboutissent jamais qu'à de petites réformes, que les hommes du dix-huitième siècle n'ont pu supprimer ni les nobles ni les rois. Laurent lui fit une réponse indignée : « Nos philosophes et nos tribuns se sont-ils tellement trompés que votre raillerie puisse les atteindre ? Où sont les nobles et les rois dont ils présagèrent la chute ? Montrez-nous l'aristocratie et la royauté dont ils célébrèrent d'avance les funérailles. Publicistes, orateurs favoris des salons, qui osez rire de ces colosses d'intelligence et de renommée, relisez donc les pages que le génie de l'histoire vous dicta autrefois. Allez méditer dans la solitude de Versailles, aux environs du Jeu de Paume, sur les

tout le monde en émoi ! Et qu'en sort-il souvent ? Jusqu'ici du vent. »

(1) V. sa *Réfutation du livre de M. l'abbé de Montgaillard*, 1828.

ruines de la Bastille, là où s'élevèrent les tentes de Condé, autour du monument de Quiberon, à la place de la Concorde, et riez ensuite, si vous en avez le courage, des folles prédictions du XVIIIe siècle. Et, si ce lugubre tableau du long enterrement des nobles et des rois, impitoyablement condamnés par vos devanciers, ne suffit pas à vous faire prendre au sérieux les prophéties démocratiques de la philosophie et de la tribune, voyez ce que nous-mêmes, hommes du XIXe siècle, nous avons fait de cette royauté et de cette aristocratie... (1) »

Laurent et Barrault avaient reçu l'éducation littéraire ; leur collègue Transon était un polytechnicien. Lui aussi, comme Barrault, fut d'abord incapable de parler, mais la foi lui délia la langue ; son éloquence avait quelque chose de plus grave que celle de ses frères de doctrine, mais l'enthousiasme n'y était pas moins vif, et le charme d'une nature tendre, un peu féminine, ajoutait à l'effet de ses discours. Ces prédicateurs en formèrent d'autres à leur tour ; Édouard Charton fut un des meilleurs ; à côté de lui se trouvait Baud, dont un auditeur peu bienveillant a défini ainsi la manière de parler : « visage de sectaire, regards d'inspiré, pantomime d'énergumène, gestes épileptiques, élo-

(1) *Œuvres*, III, p. 96.

quence creuse et sonore, phrases à effet (1). » Enfin le jeune Retouret devint aussi un orateur ; voici l'extrait d'un de ses discours : « J'ai remarqué que vous applaudissez toutes les fois que nous vous parlons des misères du peuple. Eh bien ! le peuple est misérable, vous le savez. Et après ? que faites-vous ? Non, vous n'aimez pas le peuple, non vous ne souffrez pas de ses maux ; non, non. » Moi non plus, ajoutait-il, je n'ai pu m'arracher à l'égoïsme : « non, je n'aime pas le peuple comme je voudrais l'aimer ; non, je ne souffre pas de ses maux comme je voudrais en souffrir, jusqu'aux larmes, jusqu'au sang ; car alors peut-être, quand je voudrais vous dire ici la plainte et la prière du peuple, peut-être à votre tour en seriez-vous transis jusqu'aux os (2). » Citons encore Jules Lechevalier ; il n'avait pas la vibrante éloquence des autres, mais une facilité intarissable, une science philosophique due à l'étude des doctrines allemandes, et une clarté d'exposition précieuse pour résumer le dogme saint-simonien devant ceux qui ne le connaissaient pas ; aussi était-il employé sans cesse dans les missions provinciales.

Tous ces orateurs s'adressaient le plus souvent à des auditoires bourgeois : persuadée que le pro-

(1) A. de Pontmartin, *Mes Mémoires*, première série, p. 83, 1885.

(2) *Œuvres*, XLV, p. 128.

grès doit venir d'en haut, l'école tenait surtout à convertir les classes élevées, qui amélioreraient ensuite le sort du peuple tout en le dirigeant ; on craignait d'exciter chez les prolétaires des espérances trop hâtives. Mais bientôt les chefs saint-simoniens résolurent aussi de conquérir les ouvriers. Cette propagande se fit peu à peu, sans marche régulière. Ainsi Vinçard, un ouvrier honnête et rangé, très populaire chez ses compagnons comme chansonnier, lut par hasard sur un mur une affiche saint-simonienne qui vantait les bienfaits de la religion ; aussitôt il dit le mot si souvent répété à cette époque : « C'est une manœuvre des jésuites. » En rentrant à l'atelier, Vinçard parla de la chose à ses camarades; quelques-uns allèrent écouter une prédication, la trouvèrent intéressante et le firent venir avec eux une autre fois. Ce jour-là Jules Lechevalier comparait la vie des travailleurs et celle des oisifs ; malgré l'absence de toute déclamation haineuse, Vinçard trouva ce langage dangereux ; toutefois il était ému, et bientôt il entra dans la secte. L'affectueuse bonté d'Enfantin acheva de vaincre ses dernières résistances ; cet ouvrier joyeux et insouciant, adoré de tous, fit à son tour des recrues. Un ouvrier tailleur nommé Delas, peu intelligent mais convaincu, obtint à lui seul plus de trente conversions. Les prolétaires devinrent un groupe

assez nombreux, qui forma le « degré des ouvriers ». Madame Bazard, assistée de l'ingénieur Fournel, en eut la surveillance. Les ouvriers étaient divisés en *fidèles*, qui avaient confessé le dogme, et en *catéchumènes*, qui s'y préparaient. Tous les dimanches une séance particulière avait lieu pour eux ; elle comprenait un court enseignement général sur la doctrine, puis un autre enseignement sur un sujet spécial, enfin une lecture ; un tiers de la séance était consacré aux questions des auditeurs et aux réponses des maîtres. La leçon finie, les ouvriers se formaient en cortège et, chantant des chants saint-simoniens, allaient à la barrière de Belleville finir la journée par une fête (1). Dans chacun des arrondissements de Paris il y eut pour les ouvriers un directeur et une directrice, qui veillaient sur eux et recevaient leurs demandes. On eut aussi l'heureuse pensée d'organiser un service médical gratuit ; douze médecins, adhérents de la doctrine, furent affectés aux douze arrondissements avec mission de soigner les malades et de vacciner les enfants. Plus tard on organisa quelques maisons ouvrières, sortes de phalanstères où les repas étaient pris en commun ; on y prouvait par l'exemple combien l'association diminue les frais et facilite la vie. Plus de deux cents enfants

(1) Vinçard, *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien*, pp. 36-44, 1878.

furent également adoptés par l'Église saint-simonienne, qui se chargeait de les nourrir et de les élever.

Tout cela demandait beaucoup d'argent. La secte en eut pendant quelque temps, grâce à la générosité de ses fidèles. La plupart de ces jeunes gens qui venaient réclamer l'abolition de l'héritage appartenaient à des familles riches ou aisées ; ils en profitèrent pour aider la doctrine. Les chefs eux-mêmes, Enfantin et Rodrigues, donnaient beaucoup. Gustave d'Eichthal obtint de son père des sommes considérables. La mère d'un autre disciple, Mme Petit, fut la principale bienfaitrice de l'école (1). Parmi les agriculteurs, ce fut un propriétaire d'Angers, Ollivier, qui le premier mit tous ses biens à la disposition des Pères ; parmi les industriels, Fournel, devenu directeur du Creusot, donna la plus grande partie de son traitement, avant d'offrir sa fortune tout entière. On put ainsi, non sans peine, faire face aux lourdes dépenses de l'école.

(1) V. une note dans *Œuvres*, V, p. 223. Sur une dépense totale de 861.500 fr., Mme Petit et son fils payèrent 200.000 ; d'Eichthal, 150.000 ; Fournel, 150.000 ; Enfantin, 100.000, etc.

II

En même temps commençait une campagne de missions dans la France entière. Le Midi avait le premier fourni des adhérents à la doctrine ; aussi les deux Pères, une fois installés, s'étaient-ils aussitôt préoccupés d'y fonder une Église ; elle fut constituée dès le mois de février 1830 sous la direction de Rességuier. Après la révolution de juillet, les adeptes devinrent bien plus nombreux ; outre les missionnaires venus de Paris, d'autres envoyés par les groupes de Toulouse et de Carcassonne parcouraient la région et faisaient quantité de recrues ; quelques petites villes, comme Narbonne et surtout Castelnaudary, furent presque entièrement conquises. Dans l'Ouest, Rouen, Rennes, Nantes, reçurent l'enseignement saint-simonien, mais ces villes se montrèrent assez récalcitrantes ; l'Est accueillit bien mieux la prédication, et la Lorraine, la Bourgogne, fournirent de nombreux disciples. Les missionnaires couraient sans relâche d'un point à l'autre au premier signal des deux chefs ; Charton, d'Eichthal, surtout Lechevalier, se montraient infatigables. Ces prédicateurs, qui venaient annoncer la ruine du régime existant et la suppression de la propriété, furent souvent accueillis par des huées et des cris ; ordinairement

ils faisaient des réunions fermées, en envoyant à l'avance des cartes aux personnes notables de la ville où ils se rendaient ; cette précaution ne suffisait pas toujours à prévenir les désordres qui à Rouen, par exemple, firent échouer la mission. Mais la curiosité leur attirait des auditeurs en foule ; on les écoutait avec intérêt, parfois avec émotion ; plus d'un esprit généreux, sans se laisser entièrement convaincre, emportait de ces conférences le germe de réflexions nouvelles ; les femmes s'y intéressaient beaucoup. A Lyon, après quelques harangues de Jean Reynaud et de Pierre Leroux, on ne parla pendant plusieurs semaines que de saint-simonisme ; à Dijon, un frère de Lacordaire avouait l'impression profonde que lui avaient faite les missionnaires (1). Lorsqu'une ville avait un nombre suffisant de fidèles, on y formait un « centre de propagation » ; si le groupe devenait plus considérable encore dans une région, c'était le moment d'y constituer une « église ». Au milieu de 1831, il y avait six églises : à Toulouse, Montpellier, Lyon, Dijon, Limoges, Metz, et neuf centres de propagation.

L'armée compta aussi des prosélytes ; les officiers d'artillerie surtout se laissèrent convertir à

(1) Il écrivait que maintenant l'enthousiasme excité chez les croisés par un saint Bernard ne l'étonnait plus. (*Œuvres*, III, p. 171.)

une doctrine qui avait déjà gagné tant de polytechniciens. Lamoricière, par exemple, qui au collège avait eu Auguste Comte pour répétiteur et d'Eichthal pour ami, adopta au début de 1830 les opinions qui étaient déjà celles de Transon, Jean Reynaud, Michel Chevalier, ses camarades de promotion; envoyé en Algérie, le jeune officier demeura un lecteur passionné du *Globe;* le capitaine Bigot et quelques autres officiers d'Alger formèrent avec lui un groupe saint-simonien (1). Mais le plus étonnant fut de voir des capitaines donner leur démission pour se consacrer tout entiers à la secte; ainsi firent Tourneux, Bruneau et Hoart. Ce dernier attendit que tout danger de guerre générale fût écarté (2); alors, ayant la conscience en repos, il envoya sa démission et vint rejoindre les Pères. Envoyé tour à tour dans le Midi, à Grenoble dans un atelier, puis au barrage de Nil, Hoart joignit à une âme d'apôtre la rectitude et l'obéissance d'un bon soldat.

Le saint-simonisme, conformément à ses idées sur la conciliation des peuples, voulut s'étendre hors de France. Un enseignement fut donné en italien à Paris pour les réfugiés de la Péninsule; nous ne savons pas quel en fut le résultat (3). En

(1) Keller, *le Général de La Moricière*, t. I, p. 26, 1874.

(2) Dory, ch. IX.

(3) Booth (*Saint-Simon and Saint-Simonism*, p. 165) cite un livre italien de Parma: *Del Sansimonismo* (Milan, 1835).

Suisse, plusieurs polytechniciens restés en rapport avec Enfantin portèrent la doctrine à Lausanne. En Angleterre, les journaux parlèrent assez souvent de la secte, surtout quand elle fut persécutée par le gouvernement français; plusieurs penseurs, Burns le millénaire, Carlyle, Southey, s'intéressèrent aux vues sociales des saint-simoniens, mais leurs tentatives religieuses déplurent à ces Anglais respectueux de l'Église établie. D'Eichthal, qui avait autrefois séjourné à Londres, y vint en mission avec Duveyrier (février 1832); ils entrèrent en relation avec les partisans d'Owen (1), reçurent bon accueil chez Grote, chez le journaliste Groves; mais les seuls adhérents qu'ils trouvèrent étaient des étrangers : l'Italien Prati, deux Françaises, MMmes Mouchon; les missionnaires s'aperçurent bientôt que les chances de succès demeuraient médiocres (2). Toutefois la doctrine eut l'honneur d'agir puissamment sur un grand philosophe, Stuart Mill. Celui-ci, lié avec d'Eichthal depuis 1828, avait reçu de lui d'abord le travail de Comte sur la philosophie positive, puis les écrits saint-simoniens; venu à Paris en 1830, il

(1) *Le Producteur* déjà s'était occupé plusieurs fois d'Owen (I, p. 138; II, p. 524; surtout IV, p. 525, et V, p. 129).

(2) Les papiers de G. d'Eichthal renferment les lettres écrites par ces divers personnages aux deux missionnaires.

fut présenté aux Pères comme il l'avait jadis été à Saint-Simon. L'école lui fit comprendre la doctrine du progrès, l'impuissance du libéralisme et de la vieille économie politique, la nécessité d'affranchir le sexe faible (1). Il écrivait à d'Eichthal en novembre 1831 : « Si la société saint-simonienne se maintient sans schisme et sans hérésie, si elle continue à propager sa foi et à multiplier le nombre de ses sectateurs dans la proportion de vos deux dernières années, et cela pendant quelques années encore, alors je verrai comme un rayon de lumière luire à travers les ténèbres. Mais alors même qu'il n'en serait pas ainsi, ce qui s'est fait ne serait pas perdu. Je ne désespérerai pas plus que vous ne devez le faire, mais ce sera une douloureuse chute de nos espérances. » Le schisme de Bazard le refroidit beaucoup, bien qu'il ait reçu amicalement les deux missionnaires en 1832.

L'Allemagne, le pays de la philosophie, devait s'intéresser à la doctrine ; et d'ailleurs, dans la réaction contre le XVIIIe siècle, dans le retour au sentiment religieux, dans le dogme panthéiste, elle retrouvait ses propres idées. Un saint-simonien a raconté que, lassé du voltairianisme, il se mit à étudier Kant, lut avec enthousiasme la *Critique de la raison pratique* et se trouva ainsi pré-

(1) Stuart Mill, *Mes Mémoires*, 2e éd., 1885, pp. 156-160.

paré à la foi nouvelle (1). Toutefois l'école ne subit guère l'influence de l'Allemagne que par l'intermédiaire de M[me] de Staël et du petit livre de Lessing; par contre, elle s'efforça d'y conquérir des adhérents. Quelques adeptes avaient des relations avec les gens d'outre-Rhin, surtout Lechevalier, Carnot qui avait accompagné son père en exil, et un jeune avocat, Lagarmitte, qui avait traduit le livre de Julius sur les prisons. On envoya aux principaux professeurs des Universités allemandes *le Nouveau christianisme* et quelques autres ouvrages dogmatiques, avec une note explicative de Lechevalier : il exposait le but et les progrès de l'école, en ajoutant qu'elle deviendrait bientôt une société religieuse-scientifique-industrielle (2). La secte fut cependant mal accueillie en Allemagne, à cause de ses vues sur la propriété; la *Gazette d'Augsbourg*, qui jouissait d'une grande autorité, la dénonça comme un groupe de brigands et de pillards. Mais bientôt le même journal inséra une lettre de Paris, attribuée à Henri Heine, qui montrait la grandeur du saint-simonisme (3). Une feuille allemande fit courir le bruit, d'ailleurs inexact, qu'un prince de son pays venait de livrer toute sa fortune aux Pères; plusieurs

(1) *L'Organisateur*, 24 juin 1830.
(2) *Ibidem*, 18 avril 1830.
(3) *Globe*, 22 mars 1831. — *Œuvres*, VI, p. 103.

journaux et revues en parlèrent avec une curiosité parfois sympathique, souvent mêlée d'ironie (1). On récolta dans les pays rhénans assez d'adhésions pour inquiéter le clergé; l'archevêque de Trèves lança un mandement violent contre les nouveaux hérétiques (2). En 1834, quand le saint-simonisme parut défunt, Veit lui consacra une étude spéciale, sans grande valeur; considérant Saint-Simon comme un philosophe original et vigoureux, ce critique jugea que les disciples avaient ajouté aux enseignements de leur maître de nombreuses folies, fruit de la légèreté française; toutefois il leur reconnut le mérite d'avoir ruiné la philosophie purement négative, attiré l'attention sur les classes inférieures, et surtout éveillé la vocation de plusieurs hommes de talent (3). C'est quelques années plus tard que le saint-simonisme devint populaire en Allemagne, grâce à Lorenz von Stein; par lui, la doctrine se répandit, et plusieurs des idées essentielles contenues dans *l'Exposition* de Bazard ont passé dans les écrits de Rodbertus et même de Karl Marx. Le

(1) V. ces articles de journaux dans *le Globe*, 22 mars, 22 avril, 15 septembre 1831; 8, 16, 21 janvier, 3 février, 6, 13, 16 mars, 5 avril 1832.

(2) *Globe*, 7 mars 1832.

(3) Veit, *Saint-Simon und der Saintsimonismus*; Leipzig, 1834. — Il donne la liste des études parues en Allemagne sur la secte.

socialisme français a ouvert la voie au collectivisme allemand (1).

En 1830, la Belgique était, avec la Pologne, le pays le plus intéressant de l'Europe aux yeux des Parisiens; elle avait, comme la France, vaincu l'ancien régime et semblait sur le point de redevenir française. Dès le mois de janvier 1831, une mission composée de Pierre Leroux, Dugied, Carnot, partit sous les ordres de Margerin, un ancien polytechnicien. Elle prêcha d'abord à Bruxelles, mais il y eut des désordres, excités par les catholiques; le Congrès belge intervint inutilement pour assurer aux prédicateurs la liberté de la parole. A Liège, la réception fut meilleure, et Laurent se fit applaudir dans une salle donnée par le recteur de l'Université; bientôt les progrès furent assez grands pour que l'on pût créer en Belgique une église et six centres de propagation; un instant il y eut un journal saint-simonien, *l'Organisateur belge.* Depuis la défection de Margerin, converti au catholicisme, ce fut un Belge, Toussaint, qui dirigea l'apostolat. Ce pays fut le seul qui donna de sérieuses espérances à l'école; hors de France, la propagande saint-simonienne demeura inefficace.

(1) Lorenz von Stein, *Der Socialismus und Communismus des heutigen Frankreichs;* Leipzig, 1842, in-8. — L'ouvrage, augmenté à chaque édition, eut finalement trois volumes.

III

Mais l'école ne se bornait pas à prêcher une doctrine pour l'avenir ; elle voulut exercer une influence politique immédiate par la presse. *L'Organisateur* était un journal dogmatique, philosophique, destiné surtout à reproduire les enseignements et les prédications ; l'organe quotidien, consacré à la polémique, aux affaires du jour, fut *le Globe*. Depuis la révolution de juillet, depuis que les doctrinaires l'avaient quitté pour entrer dans le gouvernement, *le Globe* tournait au saint-simonisme. Sainte-Beuve, un des rédacteurs, coquetait avec la doctrine sans se convertir ; Lerminier s'y rallia pendant quelque temps ; le fondateur du journal, Pierre Leroux, eut d'abord avec Bazard et Enfantin des négociations financières, parce que l'argent lui manquait, puis il fut gagné aux idées nouvelles : le 18 juillet 1831, *le Globe* prit comme sous-titre « Journal de la doctrine de Saint-Simon ». Bientôt chaque numéro eut ces épigraphes, qui résumaient le système politique de l'école : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. — Tous les privilèges de naissance, sans exception, sont abolis.—

A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » On distribua le journal gratuitement, pour bien montrer que les rédacteurs ne faisaient pas du commerce, mais de la propagande.

De même que l'école avait trouvé dans Barrault un grand prédicateur, elle découvrit un grand journaliste, Michel Chevalier. Ce fut Enfantin, si habile à discerner les talents de ses fidèles, qui le rappela de province pour lui confier la direction du journal : « A nous, Michel, vieux voltairien, arrive ! lui écrivait-il gaiement ; pauvre garçon, toi, nourri du fiel de la critique, nous t'avions mis de suite au lait et au miel... Il te faut encore quelques vieilles perruques à décoiffer, quelques cuistres à fustiger, quelques pédants à renvoyer à l'école ; arrive, arrive, tu pourras remplir douze colonnes in-folio par jour (1). » L'ancien ingénieur était un polémiste vigoureux, incisif, qui écrivait clairement et vite ; un grand sens pratique le distinguait alors de la plupart de ses coreligionnaires ; quelques saint-simoniens idéalistes déclaraient même avec dédain qu'il avait un style de maçon et que ses métaphores puaient le mortier et la vapeur (2). Mais ces qualités pratiques,

(1) *Œuvres*, III, p. 56.

(2) Enfantin dans *la Science de l'homme* (*Œuvres*, XLVI, p. 210).

nécessaires à un directeur de journal, lui valurent l'estime d'Enfantin, qui peu à peu fit de lui son second. Cette vice-royauté satisfaisait le goût de Michel Chevalier pour les honneurs ; lui-même confessa naïvement un jour devant la famille des fidèles qu'il aimait l'apparat, sans désirer le premier rang, et que dans ses rêves napoléoniens ce n'était pas l'empereur qui lui faisait envie, mais Berthier avec son bel état-major. L'exaltation religieuse dominait Michel Chevalier, mais déjà l'on pouvait soupçonner en lui le grand économiste.

Voyons la politique du journal saint-simonien. A l'extérieur, *le Globe* réclame de toutes ses forces l'intervention en faveur des peuples soulevés. La Fayette et Mauguin la demandaient par amour de la liberté, du régime parlementaire ; les disciples d'Enfantin la veulent pour hâter l'association universelle. L'intervention, s'écrie Barrault, est nécessaire au progrès : à chaque époque, un peuple est marqué par la Providence pour aller chez ses voisins, les armes à la main, porter les idées et les institutions nouvelles. Dans l'antiquité, ce fut le peuple romain ; depuis le moyen âge, c'est la nation qui a fait les croisades et fondé la féodalité, puis renversé le régime féodal et fait la Révolution, c'est le peuple français, « peuple voyageur, conquérant, missionnaire, revêtu du signe de tous les apostolats, en un mot peuple vraiment prêtre et

digne d'initier tous les peuples à la communion universelle (1). » La France doit préparer la guerre générale, non par les secrètes intrigues de l'ancienne diplomatie, mais par une politique franche, où tout se passe au grand jour. — *Le Globe* demande pendant plusieurs mois l'annexion de la Belgique et ne se résigne que de mauvaise grâce à l'avènement d'un Saxe-Cobourg. Il glorifie les Romagnes insurgées contre les édits odieux du pape. Mais c'est la Pologne surtout qui le passionne, au même point que les journaux libéraux. Pour la sauver, disent les saint-simoniens, une triple alliance doit se former entre la France, l'Angleterre et la Prusse ; dans cette trinité, les Anglais représentent l'industrie, les Allemands la science, et les Français le lien entre les deux, la morale. Tandis que la France a vaincu Charles X, l'Angleterre est sur le point d'accomplir sa réforme électorale ; chaque jour a vu se fortifier la Prusse, « dont le développement à travers mille difficultés serait un prodige inexplicable si elle n'avait dû ainsi grandir pour l'établissement de l'unité allemande ». Les trois puissances établiront une véritable police européenne ; elles battront l'Autriche, nation rétrograde et vieillie que la France a toujours abaissée ; elles arracheront la Pologne

(1) *Globe*, 31 janvier 1831.

des mains de la Russie, mais, pour satisfaire les appétits conquérants de cet empire, elles lui donneront la Turquie à civiliser (1).

Le gouvernement de Louis-Philippe se gardait bien de suivre ce programme gigantesque. Cependant l'invasion des troupes hollandaises en Belgique au mois d'août 1831 parut donner le signal de la grande lutte. Aussitôt *le Globe* est saisi d'une fureur belliqueuse : c'est la guerre sainte qui commence, et la France redira, comme jadis, *Dieu le veut !* « C'est la lutte des privilégiés contre les affranchis et contre ceux qui veulent s'affranchir, c'est la lutte générale des féodaux chevaliers de l'oisiveté contre les champions du travail... On oblige la France d'aller porter ses tentes sur le Danube, sur la Sprée, le Tibre et le Tage. Eh bien ! elle les y portera, elle en connaît le chemin (2). » Vain espoir ! La guerre demeura localisée en Belgique, et bientôt on apprit la chute de cette Pologne tant aimée. *Le Globe* poussa, lui aussi, des cris d'indignation contre le ministre qui avait dit : « L'ordre règne à Varsovie. »

La politique étrangère du *Globe* ressemble à celle des libéraux, quoique le but en soit différent. A l'intérieur, il combat surtout le parti de la résistance, mais sans approuver le parti du mouve-

(1) *Globe*, 3, 4, 8, 16, 18 juin 1831.
(2) *Globe*, 7 et 8 août 1831.

ment. Ce n'est pas un journal d'opposition systématique : il est prêt à soutenir le gouvernement, pourvu que les ministres, sans accepter la doctrine saint-simonienne tout entière, marchent dans un sens progressif. Ce qui le frappe, c'est l'impuissance des partis militants et la stérilité de leurs discussions : tous se battent sur des subtilités byzantines qui laissent le peuple indifférent. On accuse l'école de se perdre dans le mysticisme ; les vrais mystiques, les vrais utopistes, ce sont les hommes qui croient tout guérir avec la pharmacopée parlementaire, et pour qui les mots de constitution, séparation des pouvoirs, responsabilité des ministres, liberté de la presse, représentent des choses réelles et concrètes. Tous adorent une fiction, une chimère : la « légalité ». Charles X marchait contre le progrès ; mais, s'il avait enfreint la Charte pour accomplir par ses ordonnances quelque grande amélioration populaire, qui aurait songé à le renverser? La loi écrite n'est qu'un chiffon de papier ; nous demande-t-on sérieusement de vénérer l'immense fatras de nos textes législatifs ? L'amour de la légalité ne sert qu'à voiler l'impuissance des hommes politiques (1). Un autre vice commun à tous les partis, c'est de se laisser guider par la méfiance.

(1) 9 et 10 février, 24 et 27 avril 1831, et *passim*.

Elle est au fond de toutes nos institutions : pourquoi l'inamovibilité des magistrats, l'existence du jury, les pétitions en faveur de la liberté de l'enseignement ? A cause de la méfiance qui règne entre les gouvernants et les gouvernés. On est de plus en plus persuadé, selon la dangereuse parole de Jean-Baptiste Say, que le gouvernement n'est qu'un ulcère, alors qu'il doit être la source de tous biens (1).

Chacun des partis actuels a ses défauts à lui. Les légitimistes ont l'avantage de posséder un principe d'ordre ; c'est là une force qui les rend encore puissants et même qui leur assure de nouvelles recrues parmi les oisifs ; tant qu'on ne lui aura pas substitué le principe d'ordre saint-simonien, un retour du légitimisme demeurera encore possible, car l'ordre est un besoin. Mais c'est le passé que les carlistes veulent faire revivre, et le passé, malgré des triomphes éphémères, finit toujours par être vaincu. Les carlistes se sont associés avec le catholicisme, et lui aussi doit disparaître parce qu'il sacrifie la matière à l'esprit. Le clergé demeure enfermé dans les églises au lieu de diriger la société ; ou, s'il essaye d'agir sur elle, c'est pour entretenir l'intolérance du moyen âge. Le sentiment religieux va baissant : que sont les

(1) 1er et 18 avril 1831.

mesquines processions de nos jours à côté des grands cortèges enthousiastes que l'on voyait jadis? Qu'est-ce qu'une religion assez dégradée pour qu'on impose parfois au clergé de célébrer des funérailles, ou qu'on ait besoin de punir l'insulte faite à une croix? Certains catholiques, Lamennais et les siens, cherchent à rajeunir l'Église par une alliance avec la liberté ; mais leur tentative est en contradiction avec le principe même du catholicisme : en affectant une indépendance sauvage, en coiffant le bonnet révolutionnaire, ils se font protestants (1).

Les républicains méritent la sympathie par leur jeunesse, leur dévouement à l'idéal, leur affection pour le peuple ; ils combattent avec raison un ordre vieilli qui doit périr ; c'est dans leurs rangs que le saint-simonisme s'est recruté. Mais deux choses les perdent : leurs habitudes violentes et le manque d'un principe d'ordre. La violence effraye les gens calmes, les classes élevées ; or un parti, même appuyé sur le peuple, est impuissant tant qu'il n'a pas su gagner les hautes classes. La haine est leur passion dominante : haine louable sans doute, colère généreuse contre les abus du passé, mais un pareil sentiment peut-il suffire au cœur de la jeunesse ? Enfin ils se laissent égarer

(1) 31 janvier, 3 et 8 février, 9 et 12 avril 1831.

par la chimère de la souveraineté du peuple. « Elle est incompatible avec toute harmonie, toute direction sociale, avec toute distribution et combinaison bien entendue des travaux, avec tout gouvernement ; elle n'est compatible qu'avec l'anarchie. » Le gouvernement de tous n'est autre chose que le gouvernement de personne (1).

Entre les carlistes et les républicains se trouvent les partisans de la dynastie, ceux qui s'intitulent les hommes du juste milieu ; ce nom prouve qu'ils ne marchent pas en tête de la société, comme devrait le faire un véritable gouvernement. La grande faiblesse de ces doctrinaires si vantés, c'est de n'avoir aucune doctrine, aucun idéal ; ils vont au jour le jour, ballottés par les événements. Le principal mobile de leurs actes est la peur : peur des carlistes, peur des bonapartistes, et surtout peur de la démocratie ; partout ils croient découvrir les menées des « agitateurs », même dans l'expression des besoins les plus légitimes du peuple. Cette peur les affole au point de les rendre souvent brutaux ; de là ces rudes répressions faites par la garde nationale, ces *journées* que les ministres considèrent comme des triomphes. Ce parti est personnifié dans Louis-Philippe, roi bour-

(1) 4 février, 14 avril, 29 mai 1831.

geois, honnête, mais inactif, paralysé par cette terrible méfiance qui sépare le gouvernement des sujets (1). — Et *le Globe* s'amusait le 23 juillet 1831, le jour même où devait s'ouvrir la session des Chambres, à donner le discours du trône probable, toujours incolore et vide, et le discours nécessaire, contenant un large programme de réformes sociales. — Louis-Philippe n'est point capable d'une courageuse initiative ; il ne va jamais dans les ateliers étudier la condition des travailleurs. Quand les manufacturiers d'Alsace lui ont exposé leur triste situation, il a répondu : « Je ne puis que gémir. » Si une invasion arrivait subitement à la frontière et surprenait l'armée désorganisée, le roi n'oserait pas répéter cette réponse; il agirait. Pourquoi ne pas faire pour l'industrie ce qu'on ferait pour la guerre? Pourquoi ne pas aborder résolument la politique nouvelle ? (2)

Cette politique, les saint-simoniens viennent la prêcher à la fois aux bourgeois et aux ouvriers, pour inculquer à la bourgeoisie l'affection envers le peuple, et au peuple le respect de la bourgeoisie ; en jouant ce rôle de médiateurs, ils tâchent de prévenir par des changements pacifiques la révolution sanglante qui menace la société. Celle-ci ne sera sauvée que par la suppression de l'oisiveté

(1) 9 février, 11, 12 et 15 mars, 17 avril 1831.
(2) 8 mars 1832.

c'est-à-dire par la suppression de l'héritage. La propriété n'est qu'une fonction sociale ; il faut lui assurer, comme à toutes les fonctions, le meilleur recrutement possible. Est-ce l'héritage qui le fournit ? Personne n'oserait le soutenir. L'héritage crée une classe de consommateurs inutiles et improductifs : ils touchent leurs rentes sans comprendre que c'est de leur part un acte de mendicité pareil à celui du gueux dans la rue. Les libéraux attaquent la grande propriété seule, mais la petite ne vaut pas mieux ; ils trouvent excessive la liste civile du roi, qui n'est rien à côté de la liste civile payée par les travailleurs aux oisifs. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas heureux ; ils mènent la vie de gens ennuyés et blasés, la moindre agitation les rend inquiets pour leurs biens, les sentiments généreux s'étiolent chez eux, ils ne sont même pas capables de faire la charité sans donner un bal (1). L'héritage devra prendre fin ; il n'existe pas de droit naturel, ce n'est qu'un fait social ; la force des choses est contre lui, puisque la diminution continue du taux de l'intérêt assure la ruine progressive de l'oisif. Depuis 1789 nous avons vu disparaître peu à peu tous les privilèges d'hérédité ; ce mouvement ne s'arrêtera pas. C'est ce qui fait l'intérêt du débat sur l'hérédité de la

(1) 20 janvier, 21 mars, 9 octobre 1831 et *passim*.

pairie ; en vain les libéraux essayent de se sauver par une inconséquence, la pairie héréditaire et la propriété héréditaire se tiennent ; tous les arguments contre la première portent contre la seconde. Qu'on accorde une indemnité à la classe oisive pour faire pacifiquement la transformation, rien de mieux ; mais qu'on ne vienne pas toujours combattre les réformes nécessaires au nom des « droits acquis ». — Cependant, dit-on, l'homme travaille surtout pour ses enfants ; n'ayant plus d'héritage à leur transmettre, il deviendra paresseux. — Erreur : qu'on se rappelle le sénat romain, la papauté au moyen âge, les grands ingénieurs d'aujourd'hui, les grands hommes de tous les temps : est-ce pour leur famille qu'ils ont travaillé, ou pour une institution, une collectivité ?

Que sera la société de l'avenir ? On peut s'en rendre compte si l'on considère l'armée. Cette vaste corporation est organisée, forme un tout ; les titres n'y sont pas héréditaires ; un chef suprême dirige l'ensemble. Voilà l'image de la société future ; seulement celle-ci n'aura pas besoin d'une discipline prussienne, puisqu'elle ne sera point destructrice comme l'armée. Pour donner un exemple de la politique nouvelle, voici comment elle organisera la commune. La science, l'industrie et l'art ou la morale seront dirigés par

le maire, l'instituteur et le prêtre. Le maire assisté d'adjoints et de conseillers répartit les travailleurs dans les ateliers, leur distribue les instruments de travail ; il veille à ce que la cité reçoive des cités voisines les matériaux nécessaires et leur fournisse les siens en échange. Une part des produits est consacrée à l'entretien des savants et des artistes. Au maire de fixer le salaire des diverses fonctions ; ce sera de l'arbitraire, dit-on ; mais ses décisions seront toujours moins injustes que les hasards de la naissance. L'instituteur ou plutôt le « docteur » fait partie du corps savant, de l'Université divisée en trois classes : la classe philosophique, adonnée à la science générale, et supérieure aux deux autres ; la classe des savants théoriciens ou perfectionnants, et celle des savants praticiens ou enseignants. Tandis que les Académies actuelles juxtaposent des gens sans idées communes, les théoriciens formeront une corporation organisée. Au lieu de collèges où les maîtres sont séparés des élèves et les laissent agir à leur guise tout en les cloîtrant, il y aura des associations où les maîtres vivront sans cesse avec leurs élèves, et les tiendront en contact avec des travailleurs de tous les métiers afin de découvrir leur véritable vocation ; l'enfant sera élevé selon sa vocation et non plus selon sa naissance. — Enfin au-dessus du maire et du docteur il y aura le prêtre, le couple chargé de

surveiller la morale et d'inspirer les artistes (1).

L'organisation de la commune se reproduira dans la société. Tous seront propriétaires, car tous seront fonctionnaires. Cela ne se fera pas en un jour, d'un seul coup, mais cela se fera ; ce sera réalisé non par en bas, par la démocratie, par l'élection populaire, mais par en haut, par la volonté d'un grand homme. Écartons les vaines méfiances constitutionnelles, les stériles bavardages parlementaires ; rien n'est plus triste que la révolte actuelle contre la supériorité du génie, contre les notions de commandement et d'obéissance. L'obéissance envers un Charles X n'est que servilité ; envers un Napoléon, c'est le plus beau des sentiments, la fidélité.

En attendant le triomphe du nouveau système et la venue d'un « Napoléon de la paix », les saint-simoniens veulent une politique de progrès et conjurent le gouvernement d'en prendre l'initiative. Ils lui demandent de l'instruction pour le peuple, et surtout de grands travaux publics, dont l'armée pourrait se charger. Tous les événements politiques leur fournissent l'occasion de répéter obstinément, sans relâche, les mêmes conseils. Aucun ne procura des arguments plus décisifs que l'émeute ouvrière de Lyon. Dès qu'elle eut

(1) *Globe*, 25 avril, 1er, 13 et 18 juin 1831.

éclaté, *le Globe* rappela qu'il avait prévu le mal, et réclama pour le présent l'abolition des impôts indirects, pour l'avenir une foi religieuse nouvelle, puisque c'était l'irréligion qui poussait la bourgeoisie à étouffer la révolte dans le sang, et le peuple à rechercher le progrès par la force ; en même temps, ordre était donné aux saint-simoniens de Lyon de prêcher la paix aux combattants. Bientôt le bruit se répandit, répété par la presse de droite et de gauche, que le saint-simonisme avait contribué aux troubles ; et peut-être la doctrine, mal comprise dans un milieu grossier, avait-elle eu cet effet. Attaqué de toutes parts, *le Globe* fit tête à l'orage ; il prouva que ses conseils avaient toujours été pacifiques, sans nier que ses vues d'avenir eussent éveillé les prolétaires de leur torpeur. Et les prédicateurs de la secte louèrent la devise des insurgés, *vivre en travaillant ou mourir en combattant*, comme le symbole de la politique nouvelle (1). Plus d'un parmi les doctrinaires fut d'ailleurs éclairé par cette émeute sur l'importance des problèmes sociaux. « Les saint-simoniens sont stupides, écrivait Charles de Rémusat, ils n'indiquent que des remèdes insensés, mais ils sont dans la question (2). »

Le Globe demeurait isolé dans la presse pari-

(1) *Globe*, novembre et décembre 1831.
(2) *Souvenirs de M. de Barante*, IV, p. 400.

sienne, malgré ses sympathies pour l'opposition libérale. N'étant d'aucun parti, ses rédacteurs prodiguent à tous, du haut de leur système, l'éloge ou le blâme. Qu'un journal quelconque dise un mot en faveur du travail ou contre l'oisiveté, aussitôt il est cité, approuvé, encouragé à continuer dans cette voie ; les journaux départementaux surtout, avec leurs articles sensés et pratiques, donnent beaucoup d'espérances à l'école. Même empressement à signaler dans les chambres les orateurs aux tendances progressives. D'Argenson, le grand seigneur socialiste, reçoit fréquemment les éloges du *Globe*, quoiqu'on lui reproche une haine excessive contre le luxe ; Cormenin est loué de sa bienveillance pour les classes pauvres, Arago de ses projets d'enseignement professionnel; au contraire, les réprimandes pleuvent sur Thiers, Guizot, Sébastiant, sur tous les défenseurs de la politique de résistance. Quant au chef de cette politique, Casimir-Périer, notre journal lui témoigna longtemps de l'antipathie ; mais peu à peu la vigueur du grand ministre, son énergie à maintenir l'ordre, imposèrent le respect au *Globe*, qui cependant blâmait sa timidité en face des réformes indispensables.

Ces réformes compatibles avec le régime existant, le programme en fut donné dès la fin de 1830 par l'avocat Decourdemanche, un saint-simonien

de l'extérieur, qui ne paraît pas avoir jamais adhéré à la religion elle-même. Dans une série de lettres au *Globe*, il réclama l'abolition du privilège de la Banque de France, l'établissement de nombreuses banques libres, des lois plus favorables aux commerçants et moins dures pour les faillis, la suppression des emprunts hypothécaires, la mobilisation du sol, le remplacement des impôts indirects par un impôt direct et unique sur le revenu (avec une partie minimum taxée proportionnellement et le surplus taxé progressivement), l'abolition de l'hérédité en ligne collatérale. Les réformateurs de nos jours seraient surpris de trouver là presque tous leurs projets exposés d'une manière précise, avec des détails sur la portée pratique de chaque innovation (1). Mais ce programme ne sera qu'un début ; le *Globe* veut un budget entièrement consacré aux besoins populaires ; peu lui importe que ce budget soit élevé, car les saint-simoniens, comme tous les novateurs socialistes, font peu de cas de l'économie. Ils combattent surtout l'amortissement, qui est à leurs yeux une fiction, une jonglerie : lever de l'argent sur le peuple pour le rendre au peuple, emprunter pour restituer, puis déclarer qu'on diminue ainsi les charges de l'État, c'est

(1) V. *Globe* du 24 octobre 1831, qui renvoie aux lettres antérieures. Ces lettres ont paru à part en 1832.

du pur charlatanisme (1). Ils veulent supprimer ce trompe-l'œil et se servir du fond d'amortissement pour créer des banques ; une banque nationale, créditant de nombreuses banques locales, et faisant passer l'argent de l'oisif au travailleur qui mérite confiance, voilà le véritable moyen d'affranchissement de la classe ouvrière ; la banque, à leurs yeux, n'est pas un simple rouage financier, mais une institution politique et même religieuse. Un homme d'affaires plus tard célèbre, Isaac Péreire, annonça l'époque où l'achat et la vente, signes de défiance, auraient disparu ainsi que l'argent, où le « commerce » céderait la place à la « répartition » opérée entre les fonctionnaires par les chefs de chaque fonction, chacune étant d'ailleurs distinguée par un uniforme spécial. Nous voilà sur la route d'Utopie et de Salente (2).

Parmi les travaux publics immédiatement réalisables, l'école insiste surtout sur les voies de communication. On possède l'instrument nécessaire pour les accomplir dans le corps des ponts et chaussées, corporation d'État dans le genre de celles qui formeront la société future ; seulement cette armée industrielle ne comprend que des officiers, les ingénieurs, et des sous-officiers, les

(1) 1er septembre, 25 octobre, 21 novembre 1831.

(2) 9, 10, 16, 24 septembre ; 17 octobre ; 2, 13, 14 novembre 1831.

conducteurs ; il faut lui donner aussi des soldats, des compagnies de pionniers et d'ouvriers régulièrement organisées. Avec cela on fera surtout des chemins de fer. Ici les vues philosophiques ont bien servi les saint-simoniens ; à une époque où les hommes politiques français abordaient avec hésitation, presque avec terreur, le problème des voies ferrées, ils ont annoncé qu'elles seraient le principal moyen d'association entre les peuples.

Remarquable par ses vues industrielles, *le Globe* commet par contre de lourdes erreurs artistiques. Les artistes sont placés par lui à la tête de la société ; mais, en confondant l'art avec la morale et la religion, en faisant de l'artiste le « verbe » du prêtre, il s'engage dans une voie dangereuse. L'art doit chercher ses inspirations dans le milieu social, mais il n'a pas moins besoin de poursuivre la beauté de la forme ; si la théorie exclusive de l'art pour l'art mène à un dilettantisme puéril et mièvre, la théorie exclusive de l'art moral et pédagogique n'engendre que laideur et vulgarité. Les saints-simoniens apportent ici un esprit trop utilitaire. Le théâtre est pour eux une sorte de chaire, d'où l'on prêche les sentiments généreux ; au dix-huitième siècle, disent-ils, ce fut la tribune d'où Voltaire put répandre ses idées philosophiques ; sous la Restauration, les libéraux vinrent y applaudir *Figaro* et *Tartuffe*, *le Paria* et

Guillaume Tell. La direction du théâtre, dans la société future, appartiendra aux chefs du gouvernement. L'art sous toutes ses formes doit servir à exprimer les grandes idées communes d'un peuple, à exciter les passions généreuses, à trouver des fêtes nationales qui aient un caractère éducateur. Il redeviendra religieux, car la poésie est fille de la religion ; la poésie païenne a célébré la matière, puisque le paganisme était matérialiste ; la poésie du moyen âge a glorifié l'esprit, car le christianisme était spiritualiste ; la poésie saint-simonienne, inspirée par le nouveau panthéisme, chantera l'union de l'esprit et de la matière (1).

Les beaux-arts doivent être un des principaux soucis du gouvernement ; une monarchie qui les méprise, comme celle de Louis-Philippe, donne par là même la mesure de son impuissance. Mais aujourd'hui que voyons-nous ? L'art s'isole du peuple et ne s'adresse qu'à la classe oisive ; de là ce manque d'inspiration et de moralité qui le caractérise. Les peintres ne comprennent pas que la technique de l'art change avec les mœurs de chaque siècle, que la peinture doit se servir maintenant de la science et de l'industrie, en suivant l'exemple donné par les panoramas et les dioramas (2). La sculpture est également faible : le

(1) 26 janvier, 2 mai 1831, 3 janvier 1832.
(2) 12 mai 1831.

concours ouvert pour une statue de Napoléon n'a rien donné de bon. Les architectes ne savent que restaurer les édifices du moyen âge ; or ces monuments, qui représentent des idées disparues, n'ont plus qu'à disparaître aussi. Le Louvre, Versailles, tous les palais de l'ancien régime sont à détruire ; on annonce la démolition de Saint-Germain-l'Auxerrois, tant mieux, quoi qu'en disent catholiques et artistes : « Pourquoi l'église et le château, quand on ne veut plus ni du prêtre ni du seigneur ? » Il faut faire la place nette à d'autres monuments (1).

La littérature, comme les arts plastiques, méconnaît son rôle. Les historiens se plongent dans l'étude du moyen âge à la suite de Walter Scott ou, comme le bibliophile Jacob, essayent de nous intéresser à leur science de nains et de myopes. La poésie se débat dans l'impuissance ; le romantisme, qui a renversé les règles anciennes, représente en littérature la même anarchie que le libéralisme en politique. Ses écrivains arrivent au désespoir, comme Vigny, parce qu'ils sentent leur faiblesse ; plusieurs s'abaissent à composer des livres de pur amusement tels que les *Contes* de Balzac. On traduit les grandes épopées anciennes, l'*Iliade* et la *Divine Comédie*, sans prendre exemple

(1) 1er mars. 18 juillet 1831.

sur elles, sans voir qu'Homère et Dante ont su exprimer toutes les grandes pensées de leur temps (1). Il ne faut pourtant pas désespérer de la littérature actuelle. L'art social va commencer ; le théâtre redeviendra, comme au temps des Mystères, la meilleure école de foi ; certaines pièces, certains livres contre les oisifs montrent des tendances nouvelles. Béranger a prouvé par ses chansons combien la poésie est puissante quand elle s'inspire des vœux de son époque ; l'exemple paraît devoir profiter aux plus grands parmi les romantiques. Vigny est de tous le plus capable de suivre cette voie. Victor Hugo, après s'être longtemps attaché au moyen âge, cherche des sujets nouveaux : *les Feuilles d'Automne* sont encore de la poésie purement personnelle, mais avec d'admirables pièces religieuses; *le Dernier Jour d'un condamné* montre que le poète sait défendre une grande cause. Quelques historiens donnent aussi de l'espoir : sans doute Quinet cède à l'affaissement général, et s'effraye à tort d'une lutte soi-disant prochaine entre la France et l'Allemagne ; Michelet voit partout dans l'histoire le dualisme et la lutte, sans deviner l'harmonie supérieure qui unit les deux termes contraires ; mais l'un et l'autre sont de grands esprits qui jugent de haut

(1) 9 avril, 9 mai, 22 octobre, 9 novembre 1831.

les hommes et les peuples. Le saint-simonisme va encourager toutes ces bonnes volontés éparses, et rendre à tous les arts un caractère moral et social (1).

IV

Telles sont les principales opinions émises et défendues par *le Globe ;* il parcourait tous les domaines, abordait les sujets les plus divers, en présentant des idées souvent fausses et inapplicables, mais toujours intéressantes et originales. Aussi en 1831 l'école ne laissait-elle plus personne indifférent. A côté des adeptes enthousiastes il y avait les hommes clairvoyants qui, au milieu des exagérations de la secte, découvraient des aperçus remarquables sur l'avenir. Ainsi Lamartine, en combattant les doctrines sur la propriété, sur le besoin d'une religion nouvelle, reconnaissait la grandeur du saint-simonisme : « Hardi plagiat qui sort de l'Évangile et qui doit y revenir, il a déjà arraché quelques esprits enthousiastes aux viles doctrines du matérialisme industriel et politique, pour leur ouvrir l'horizon indéfini du perfectionnement moral et du spiritualisme social (2). » Mais les ennemis de la nouvelle secte étaient très

(1) 24 juin, 29 juillet 1831 ; 29 janvier, 6 et 13 février 1832.
(2) *Sur la Politique rationnelle*, 1831, p. 108.

nombreux et appartenaient aux partis les plus divers. Quelques-uns étaient d'anciens disciples de Saint-Simon, qui voyaient en lui un grand philosophe, mais non le révélateur d'une religion nouvelle. Roux-Lavergne, saint-simonien qui avait suivi Buchez à son départ de l'école, publia contre les Pères une brochure violente (1). Le poète Léon Halévy, l'ancien secrétaire de Saint-Simon, dans une ode à la gloire du maître, se plaignit de ceux qui usurpaient son nom :

D'autres vinrent enfin, dont le zèle coupable
Abusa d'une tombe et d'un nom vénérable !
Ce n'est plus un mortel !
Lui, fléau de l'erreur, que brisait sa parole,
Le voilà, dieu nouveau, placé comme une idole,
Sur un absurde autel...
Il ne se fit point dieu, celui qu'on divinise :
Il fondait une école et non pas une église !
Homme de vérité,
La chercher, la répandre, était son ministère,
Et, pour la prodiguer, accepter la misère,
C'était sa papauté (2).

Les républicains blâmaient chez les nouveaux sectaires la condamnation de la liberté, de l'égalité, de la souveraineté du peuple, mais leur sympathie était grande pour les réformes demandées avec tant d'obstination par *le Globe;* aussi leurs attaques demeurèrent-elles assez modérées. Un

(1) *Lettre d'un disciple de la science nouvelle*, par P.-C. R...x, 1831.
(2) *Saint-Simon*, ode, 1831.

d'entre eux, Sambuc, publia le *Parallèle du saint-simonien et du républicain* pour montrer la différence des deux systèmes (1). Les plus ardents ennemis du saint-simonisme étaient les chrétiens, catholiques ou protestants; ils s'indignaient de son caractère religieux, de sa prétention à remplacer le christianisme. La Société de la morale chrétienne promit un prix de 500 francs à la meilleure réfutation de la nouvelle doctrine (2). Dès que les missionnaires de la secte avaient prêché quelque temps dans une grande ville comme Lyon, Rouen, Dijon, des brochures catholiques paraissaient pour leur répondre (3). Enfin des esprits sérieux et réfléchis attaquaient la base historique du système, dépeignaient le monstrueux collectivisme auquel aboutirait l'abolition de la propriété individuelle, et prouvaient que le choix des capacités, fait arbitrairement par des hommes toujours faillibles et passionnés, aurait des résultats plus fâcheux que le hasard de la naissance (4).

(1) V. *Globe*, 19 novembre 1831.

(2) *Société de la morale chrétienne* (B. N., Ld 190 42).

(3) Joua, *Entretiens sur les saint-simoniens*; Rouen, 1831 (B. N., Ld 190 23). — *Les Saint-Simoniens à Lyon*, 1831 (B. N., Ld 190 25). — *Lettre aux prédicateurs de la doctrine saint-simonienne*; Dijon, 1831.

(4) Hollard, *Lettre à Messieurs les disciples de Saint-Simon*, 1831. — Lacretelle, dans son cours d'histoire, fit une réfutation en règle de la doctrine; le *Globe* lui répondit (9, 18, 27 décembre 1831; 11 janvier, 16 février 1832).

Aux polémiques sérieuses venaient se joindre les satires personnelles, les calomnies grossières ; *le Figaro* se distingua par ses plaisanteries et ses insinuations souvent perfides. On représentait les adeptes d'Enfantin comme une bande d'escrocs, cherchant à séduire les gens riches, à capter les testaments, et menant grasse vie aux dépens de leurs dupes. Malgré tout, le saint-simonisme grandissait chaque jour, étonnant ses amis et ses adversaires, inquiétant le gouvernement, lorsqu'on apprit qu'un schisme venait d'éclater entre les Pères suprêmes et compromettait l'existence de l'école.

CHAPITRE III

LE SCHISME ET LA MORALE NOUVELLE

I

Il faut pénétrer dans la vie intérieure du saint-simonisme pour comprendre comment se prépara la rupture entre Bazard et Enfantin. C'est à la fin de 1829 que Rodrigues proclama le pouvoir des deux Pères suprêmes, accepté par les fidèles, sauf quelques dissidents qui se retirèrent avec Buchez. Il y eut alors quelques mois délicieux, pendant lesquels tous vécurent dans une harmonie parfaite. Plusieurs disciples logeaient avec les Pères à l'hôtel de Gesvres, rue Monsigny ; les autres venaient les rejoindre à la fin de la journée. Tous les soirs il y avait un grand dîner où Bazard dirigeait la conversation, tandis qu'Enfantin, en bonne maîtresse de maison, servait les convives et veillait à ce que chacun fût satisfait. On se communiquait les adhésions récentes, et celles qui étaient prochaines ; on causait avec les invités étrangers pour les préparer à la doctrine ; on riait

des plaisanteries et des caricatures des petits journaux contre la secte. S'excitant mutuellement, les jeunes enthousiastes se promettaient de conquérir le monde, de se donner tout entiers à l'apostolat. « Dans cette atmosphère de dévouement, a dit plus tard l'un d'eux, une chaleur d'âme, douce comme le *merci* du pauvre, m'enivrait sans cesse (1). »

Tous acceptèrent l'absolutisme des deux chefs ; les deux seules défections que l'on puisse signaler pendant plus d'un an furent celle de Margerin, un des adeptes de la première heure, qui revint au catholicisme, et celle de Lerminier, le futur professeur au Collège de France. Les autres obéissaient docilement ; de jeunes libéraux qui avaient pris les armes contre les ordonnances de Charles X plièrent sans murmurer sous la domination de deux souverains. Bazard, l'ancien directeur de la Charbonnerie, voulait une secte bien disciplinée, où chacun obéirait à son supérieur comme le soldat à l'officier ; toute opposition était réprimée par lui avec rudesse. Voici comment il répondait à une critique de Rességuier : « Nous espérons que ce nouvel élan de la souveraineté de votre raison sera le dernier, au moins jusqu'à ce que vous soyez devenu pape (2). »

(1) Charton, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien.*
(2) *Œuvres*, III, p. 3.

Enfantin se comportait d'une manière différente ; l'affection que lui témoignaient ses adeptes, l'encens qu'ils lui prodiguaient, l'enivrèrent ; il se considéra comme un souverain pontife, il voulut être non seulement obéi, mais aimé, adoré. Tout néophyte saint-simonien était considéré comme le fils de celui qui l'avait converti, qui l'avait « engendré » à la vie nouvelle ; Enfantin était le Père suprême, il tutoya tous ses fils, et prit l'habitude, pour plusieurs d'entre eux, de ne plus les appeler que par leur prénom ; ses lettres parlent continuellement de Michel (Chevalier), de Charles (Duveyrier), de Gustave (d'Eichthal), de Jules (Lechevalier). Ses tendances mystiques et sacerdotales se montrèrent nettement pour la première fois dans une lettre écrite à Duveyrier au mois de mai 1830 ; c'est ce qu'on appela dans la secte la lettre sur le Calme. « Avez-vous bien songé, disait le Père, que nous n'avons, Bazard et moi, personne au-dessus de nous ? personne que celui qui est toujours *calme*, parce qu'il est l'éternel amour... Grand Dieu ! tu as voulu que celui qui gouverne les hommes, que celui qui ne relève que de toi, qui n'a de père que toi, s'initiât au calme de ton éternel amour ; ... tu as voulu que le père des hommes fût pour les hommes ce que tu es pour l'univers, l'âme, la vie d'un monde. » Et le nouveau prophète achevait sa lettre en disant au dis-

ciple : « Qu'un sourire de votre père soit aussi puissant sur vous que tous les concerts de joie de l'humanité. Car ce sourire vous les annonce ; il les fait naître, c'est lui qui par vous et par vos fils se répétera sur toute la terre (1). » Cette lettre prodigieuse fut accueillie non seulement sans protestation, mais avec ferveur ; bien plus, elle devint un critérium pour les conversions : quand un auditeur régulier des prédications paraissait prêt à se laisser gagner, quelques fidèles le prenaient à part mystérieusement pour lui montrer cette lettre ; si elle ne le choquait pas, s'il en approuvait le caractère sacerdotal, le catéchumène était jugé digne d'entrer dans ce que tous les adeptes nommaient « la famille (2) ».

Pour que la secte demeurât unie et soumise, les deux papes devaient marcher d'accord ; mais c'était impossible. Le pouvoir suprême ne se partage pas ; deux autocrates politiques ou religieux, placés côte à côte, finissent toujours par se battre. Toutefois les rivalités personnelles demeurèrent ici au second plan ; il y eut conflit de convictions opposées. Dès 1827, les débats avaient commencé au sujet de la religion elle-même : Enfantin disait qu'elle a sa source dans le sentiment par lequel l'homme reconnaît qu'il est rattaché à l'univers ;

(1) *Œuvres*, II, p. 167.

(2) Massol, dans *le Monde maçonnique*, VII, p. 211.

Bazard ne voyait là qu'un sentiment particulier, comparable à celui qui rattache l'homme à sa famille ou son pays, et il hésitait à croire une religion nécessaire (1). Finalement il s'avoua vaincu, et l'école devint une Église.

Alors apparut la question des femmes. D'après les saint-simoniens, l'affranchissement de la femme devait accompagner celui du prolétaire ; c'était là une théorie juridique et sociale que pouvaient admettre les plus déterminés partisans de la morale ancienne. On attaqua les vieilles idées sur l'inégalité des sexes, sur la réprobation de la femme ; on réclama pour elle l'éducation et l'indépendance. La doctrine qui réhabilitait la chair condamna la préférence que le christianisme témoigne pour le célibat ; développant le mot prononcé par Saint-Simon, « l'individu social, c'est l'homme et la femme », les novateurs annoncèrent que, dans la société future, chaque fonction serait remplie par un couple. Ainsi la doctrine, loin d'alarmer les consciences scrupuleuses, paraissait aboutir à sanctifier et presque à imposer le mariage.

Enfantin, comme nous l'avons vu, ne s'était d'abord occupé que du clergé futur, et, dominé encore par les idées catholiques, il voulait que le

(1) Lettre d'Enfantin au docteur Bailly en 1827. *Œuvres*, I, p. 202.

prêtre et la prêtresse fussent séparés par « un nuage d'encens ». Bientôt ses idées changèrent ; certains faits particuliers durent y contribuer : lui-même a raconté que la douleur déchirante causée à une personne de la secte par la mort de son mari lui fit concevoir des doutes sur l'utilité du mariage indissoluble (1). Mais ce fut surtout sa logique impitoyable qui le conduisit aux pires aberrations ; le supérieur était un personnage tout-puissant qui devait agir sur l'inférieur par tous les moyens ; la chair était sainte comme l'esprit : donc les supérieurs pouvaient avoir des relations sexuelles avec les inférieurs pour les mieux diriger. Enfantin comprenait d'ailleurs que la famille est inséparable de la propriété individuelle et héréditaire ; si l'une est menacée, l'autre doit disparaître ; le collectivisme entraîne à sa suite la légitimité de l'amour libre. Les théoriciens vigoureux comme Enfantin, comme Bebel aujourd'hui, ne reculent pas devant ces conséquences extrêmes de leurs doctrines.

Le Père entreprit de justifier son opinion par la psychologie. On rencontre dans le monde, disait-il, deux sortes de natures, les natures constantes et immobiles, qui s'attachent à un être unique, et les natures inconstantes et mobiles, qui ont besoin

(1) *Œuvres*, II, p. 108.

de changement ; la poésie a personnifié les premières dans Othello, les secondes dans Don Juan. Jusqu'à présent on ne s'est occupé que des premières ; le mariage, surtout le mariage chrétien, est fait pour elles ; quant aux autres, ne trouvant aucune satisfaction permise à leurs besoins, elles recourent à la ruse, au mensonge, quelquefois au crime. Il faut d'abord leur faciliter le changement par le divorce, qui sera considéré comme un acte louable. Le couple prêtre, choisi parmi les plus aimants et les plus ardents, participe des deux natures à la fois ; le prêtre et la prêtresse, en même temps qu'ils s'aiment passionnément, aiment leurs inférieurs et peuvent le leur témoigner, surtout au moment de la confession : « Moi homme, écrivait Enfantin à sa mère, moi qui sens en mon cœur puissance d'amour pour une femme, et qui à cause de cela ne suis point marié..., je conçois certaines circonstances où je jugerais que ma femme seule serait capable de donner du bonheur, de la santé, de la vie, à l'un de mes fils en Saint-Simon,... de le réchauffer dans ses bras caressants au moment où quelque profonde douleur exigerait une puissante diversion (1). » Enfantin justifiait également sa théorie par l'histoire ; il ignorait celle de l'ancien Orient, dont les cultes

(1) Lettre d'août 1831 (*Œuvres*, XXVII, pp. 191 et suiv.).

lubriques auraient pu lui fournir de nombreux exemples, mais le côté sensuel du paganisme gréco-latin lui plaisait. Son admiration était grande surtout pour ce moyen âge fabuleux que le romantisme avait mis à la mode, pour ce temps où les chevaliers se conduisaient en héros afin d'obtenir un sourire de leur dame ; il désirait aussi, par un singlier mélange d'idées, le retour de ce « droit du seigneur » que Beaumarchais avait rendu populaire.

Ces doctrines répugnantes rencontrèrent dans Bazard un ennemi décidé. Il repoussait d'abord la synthèse confuse dans laquelle Enfantin prétendait concilier le paganisme et le christianisme : « Il n'y a rien à reprendre de ce que le christianisme a délaissé, rien à justifier de ce qu'il a condamné. » Permettre aux prêtres des relations avec les inférieurs, c'est rétablir la promiscuité brutale qui exista dans les premiers temps du genre humain et qui a disparu grâce au progrès. Le christianisme a créé la poésie de l'amour individuel ; son défaut est d'avoir considéré la femme comme une subalterne. La religion nouvelle veut que le mariage soit conclu entre deux êtres égaux, avec approbation du supérieur. Le divorce, ajoutait Bazard, peut être admis dans l'anarchie actuelle, parce que l'éducation ne permet pas encore aux jeunes gens et aux jeunes filles de se connaître,

de faire un choix raisonnable ; mais dans l'avenir il doit être supprimé. La sanctification du mariage, voilà le véritable affranchissement de la femme (1).

Un pareil débat devait passionner les femmes qui appartenaient à la secte. Celles-ci, comme les hommes, faisaient partie des divers « degrés » qui constituaient la hiérarchie saint-simonienne ; elles aussi pouvaient monter d'un degré à l'autre jusqu'au « collège » qui assistait les Pères. Trois d'entre elles étaient parvenues à un rang élevé dans la famille des fidèles, c'étaient Mlle Saint-Hilaire, Mmes Fournel et Bazard ; dans le collège, on les désignait par leur prénom, et l'on parlait d'Aglaé, de Cécile, de Claire (2). Aglaé Saint-Hilaire était une amie d'enfance de la famille Enfantin ; grave, sévère, inspirant le respect aux saint-simoniennes qui devaient lui obéir, elle n'était guère faite pour admettre les théories nouvelles, mais son dévouement au Père lui fit tout accepter. Cécile, femme de l'ingénieur Fournel, était une nature beaucoup plus ardente et enthousiaste ; sa bonté la faisait adorer de ses « filles » ; sa foi sans bornes lui permit de supporter les plus

(1) *Discussions morales, politiques et religieuses qui ont amené la séparation qui s'est effectuée au mois de novembre 1831 dans le sein de la société saint-simonienne* (par Bazard), 1832.

(2) Sur leur caractère, V. Suzanne Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple*, 1866.

grands sacrifices, par exemple une longue séparation avec son mari qu'elle aimait. La répulsion que lui inspirèrent les théories nouvelles la décida un instant à une rupture avec la secte, mais elle revint bientôt y prendre sa place, ne voulant pas trahir une religion qui devait émanciper le sexe faible; cette épouse, cette mère irréprochable accepta dans l'intérêt de l'humanité la morale d'Enfantin. Claire Bazard était la véritable reine du saint-simonisme; délicate et nerveuse, très femme, douée d'une finesse remarquable, elle avait pris sa tâche à cœur, et, malgré les calomnies dont on l'accablait au dehors, malgré les dégoûts qu'elle rencontrait à l'intérieur de la secte (1), elle s'efforçait d'habituer les saint-simoniennes à la discipline et les ouvriers aux sentiments pacifiques. Mais les abus du système ne trouvaient point grâce devant elle; quand Jules Lechevalier voulut épouser une actrice de conduite légère, elle déclara (2) qu'on ne pouvait obliger les honnêtes femmes à recevoir les autres dans leur société. Enfin, quand Enfantin dévoila

(1) Elle se plaignit amèrement, dans un rapport aux Pères, des femmes qui lui étaient confiées: « La hiérarchie pour nous est un vain mot, elle ne porte aucun fruit, nos réunions se passent dans le tumulte et le désordre. » (*Œuvres*, III, p. 115.)

(2) *Œuvres*, III, p. 72. Enfantin a dit plus tard que ce fut l'origine du débat sur les femmes.

ses théories, Madame Bazard combattit le funeste apôtre qui, selon son expression, venait rétablir les sérails ; éloignée quelque temps de son mari par une incompatibilité d'humeur, elle se trouva rapprochée de lui par une haine commune contre cette légitimation de l'adultère.

La discussion entre Bazard et Enfantin sur le mariage ne tarda point à s'élargir ; toutes les idées sur le bien et le mal furent soumises à l'examen, et Bazard vit avec effroi que le panthéisme et la théorie de la « loi vivante » permettaient à Enfantin de ruiner toute la morale ancienne. Les débats se poursuivirent entre les deux chefs pendant plus d'un an ; ils les cachaient aux disciples et se faisaient des concessions provisoires : ainsi Enfantin consentit à signer en octobre 1830 une lettre au président de la Chambre des députés, où les Pères niaient que le saint-simonisme prêchât la communauté des biens et des femmes. Ils prirent ensuite Rodrigues et Mme Bazard comme témoins de leur controverse. Enfin la question fut portée devant le collège où pendant trois mois on la discuta. Enfantin trouva deux partisans déterminés dans Gustave d'Eichthal et Duveyrier ; plusieurs autres, qui blâmaient sa théorie, se rangeaient de son côté par affection pour lui. Ses adversaires étaient surtout les anciens républicains, les anciens membres des sociétés secrètes. Le différend

sur les femmes avait remis en question tout le saint-simonisme, et particulièrement cette théorie de la *loi vivante* qui menait à l'obéissance passive Beaucoup s'y étaient résignés, non sans une révolte secrète : dès qu'on eut éveillé leurs doutes, ils songèrent à s'affranchir de cette redoutable théocratie. Bazard comptait ainsi plusieurs partisans, surtout Carnot, l'honnête républicain idéaliste, et Jean Reynaud, dont la nature droite et un peu hautaine repoussait les caresses patelines d'Enfantin.

Quant à ce dernier, le soulèvement général ne le faisait pas varier dans ses opinions ; il consentit seulement à conserver les pratiques anciennes jusqu'à ce que la femme elle-même eût posé les règles de la morale nouvelle. C'est inutile, répondait Bazard ; nous n'avons pas besoin de la femme pour rédiger la loi morale ; son rôle sera de la réaliser ; et qu'est-ce qu'une morale que l'on pratique provisoirement, sans amour ? — Les séances du collège se prolongeaient durant des nuits entières ; tous les assistants, énervés, affolés, arrivaient à un état voisin de l'hallucination. Un d'eux, Cazeaux, tomba un soir en extase et prophétisa ; Olinde Rodrigues affirma que l'Esprit-Saint reposait en lui, et, comme Jean Reynaud le niait, il eut une attaque d'apoplexie. Quelques-uns, épouvantés par l'approche du schisme, rédigeaient une

adresse aux Pères afin de les supplier de s'entendre (1). Dans ces discussions, la puissante dialectique d'Enfantin lui assurait toujours l'avantage ; Bazard se sentait enveloppé comme d'un filet indéchirable et se débattait vainement contre les sophismes de son adversaire. Le 29 août 1831 il fut atteint d'une congestion cérébrale ; mais après sa guérison le débat recommença.

Les confessions achevèrent de bouleverser tout le monde. Enfantin, qui avait depuis longtemps introduit cet usage, proposa que chacun des membres de la secte racontât sa vie devant ses frères ; était-ce dans un but moral, ou bien tendait-il ainsi un piège à Bazard ? On ne sait ; mais cette exigence dépassait tous les actes d'autocratie qui avaient précédé. Enfantin donna l'exemple devant le collège, puis Bazard l'imita : il finissait de parler quand son ami intime Dugied se leva, lui cria : « Bazard, tu as menti », et lui rappela un fait important de sa vie sur lequel le silence ne pouvait résulter d'un oubli ; cette scène acheva d'accabler le malheureux apôtre (2). Quant aux confessions, elles furent faites par les membres de chaque degré ; personne ne put s'en dispenser. Un moment Bazard se soumit : Enfantin devait rester seul Père suprême, ayant sous lui Rodrigues

(1) *Œuvres*, IV, pp. 126-139.

(2) Massol, dans *le Monde maçonnique*, VII, p. 548.

comme chef du culte et Bazard comme chef du dogme. Il se repentit aussitôt de sa faiblesse et, le 11 novembre, se sépara définitivement de son ancien collègue.

Le 19 novembre eut lieu une assemblée générale des saint-simoniens. Enfantin annonce la scission de Bazard et déclare que son opinion sur le rôle des femmes était seulement provisoire : les dissidents méprisent la femme, car, au lieu d'attendre qu'elle ait parlé, ils disent d'avance anathème aux nouvelles règles morales qu'elle pourrait formuler. Aussitôt les protestations éclatent : Lechevalier s'écrie qu'il n'est plus saint-simonien, qu'il va se remettre seul à chercher la vérité ; Carnot, Fournel, Pierre Leroux attaquent à l'envi l'immorale théorie du Père. Deux jours après, le 21 novembre, nouvelle assemblée ; cette fois Dugied, Carnot, plusieurs autres sont absents, et Cazeaux déclare en leur nom qu'ils ne reparaîtront plus ; Lechevalier, Charton, qui sont présents, renouvellent solennellement leurs protestations et quittent la salle. Enfantin approuve le départ des dissidents et fait entendre sa volonté à ses fidèles : la morale ancienne doit être pratiquée rigoureusement jusqu'à la constitution du dogme nouveau ; la hiérarchie, maintenue pour les hommes, est supprimée pour les femmes jusqu'à la venue de la Mère, de la Femme-Messie qui, par

son union avec le Père, formera le couple suprême, le Couple Prêtre. Un fauteuil vide placé désormais à toutes les séances à côté du Père symbolisera cet appel à la femme.

II

Bazard était parti ; Rodrigues reparut alors pour jouer, sous les ordres d'Enfantin, un rôle actif comme chef du culte. On le vit à la réunion générale du 27 novembre, où le Père annonça le caractère nouveau que la secte allait prendre (1).— La doctrine saint-simonienne, dit-il, s'est occupée jusqu'à présent de l'ordre politique, pour attaquer les privilèges de la naissance et prôner les droits de la capacité ; maintenant elle va négliger la politique pour la morale : « Liens du supérieur avec l'inférieur, liens de famille, liens de l'homme avec la femme, nous allons successivement tout délier et tout relier. » Mais surtout le saint-simonisme enseignera moins, il agira davantage ; les savants feront place aux apôtres, la doctrine au culte. — Rodrigues explique alors ce qu'on doit entendre par le culte saint-simonien ; c'est une organisation

(1) *Œuvres*, IV, pp. 203 et suiv. Sur le schisme, V. Lechevalier, *Aux Saint-Simoniens. Lettre sur la division survenue dans l'association saint-simonienne*, 1831.

financière et industrielle qui permettra d'améliorer le sort des classes pauvres : il s'agit de fonder « la puissance morale de l'argent », de créer une banque des travailleurs au moyen d'un emprunt ; les fonds recueillis permettront d'installer des maisons d'éducation, des maisons d'associations industrielles et agricoles. Et l'enthousiaste financier de s'écrier : « Rothschild, Laffitte, Aguado n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que je vais entreprendre. » Après Rodrigues, Barrault appelle les artistes à fêter le culte nouveau. Mais quelques protestations s'élèvent encore : l'argent n'a pas de puissance morale, s'écrie Jean Reynaud, « puisque vous détruisez la morale ancienne sans avoir la nouvelle ».

L'angoisse était grande chez les saint-simoniens de province ; des églises entières, celles de Metz et de Toulouse, se trouvèrent dissoutes en quelques semaines ; le *Globe* essaya de rassurer les timides en atténuant l'importance des nouvelles théories morales. Mais à Paris le Père fit aux disciples un exposé complet de ses doctrines, depuis novembre 1831 jusqu'à février 1832, dans une série d'enseignements (1). Tous les travaux dogmatiques de l'école sont ramenés par lui à la Trinité ; parlant à peu près comme Hegel, qu'il ne

(1) *Œuvres*, XIV, XVI, XVII.

connaissait pas, Enfantin découvre partout deux termes contraires, conciliés entre eux par un troisième. La science et l'industrie s'unissent dans la religion, l'homme et le monde s'unissent en Dieu, le moi et le non-moi dans l'infini. Cet accord va toujours grandissant ; la loi de l'histoire n'est pas, comme l'école l'a dit jusqu'ici, la succession des époques organiques et critiques ou le remplacement de l'antagonisme par l'association ; c'est « l'harmonie sans cesse progressive de la chair et de l'esprit, de l'industrie et de la science, de l'Orient et de l'Occident, de la femme et de l'homme. » Pour le présent il faut établir l'autorité nouvelle, celle de la loi vivante qui doit succéder à celle de la loi écrite ; « l'humanité repoussera un jour comme absurde le principe mystique suivant lequel le législateur semble être le fils de la loi, lui qui en est le créateur. » C'est l'amour qui assurera le pouvoir du prêtre et l'obéissance de l'inférieur ; il n'y a pas de nature vicieuse, il n'y a que des natures plus ou moins progressives : c'est au prêtre à leur faciliter le progrès. L'autorité deviendra aimable quand la femme y participera ; le prêtre et la prêtresse useront non seulement de leur intelligence, mais de leur beauté ; parfois ils modéreront les appétits des sens, parfois ils réchaufferont les sens engourdis : « Nous ignorons la puissance d'une vertueuse caresse. »

Quant aux limites de l'action du couple prêtre, la femme les indiquera.

Ces réunions où parlait Enfantin furent aussi des séances de confessions publiques : chacun dut venir proclamer devant ses frères sa foi dans le Père, ses idées religieuses, et indiquer en même temps sa vocation. Quelques-uns, comme Guéroult, exposèrent leur doutes, mais les déclarations de presque tous se résumaient dans ces mots : « Père, je vous aime. » D'autres venaient raconter leur jeunesse, leur passage dans le libéralisme, le changement accompli en eux par Saint-Simon et le Père, leur affection pour tous les membres de la famille. « Je n'aimais pas Cavel, disait Massol, et maintenant je l'aime ; l'accent méridional de Bouffard me déplaisait, maintenant je ne m'en aperçois plus. » Un jour Huguet affirme son amour pour les membres du collège et, séance tenante, les embrasse tous ; là-dessus Talabot, d'Eichthal, vont à leur tour parler aux frères qui ont été en querelle avec eux, et des embrassements marquent la réconciliation. Michel Chevalier confesse naïvement son amour du panache et, tout en se plaignant d'avoir l'allure bureaucratique, vante son sentiment du devoir (1).

Mais les défections continuaient. Laurent, désolé

(1) V. surtout les 9e, 10e, 11e et 12e enseignements (*Œuvres*, XVI).

de voir *le Globe* rompre entièrement avec les tendances libérales, s'éloigna en même temps que Transon, qui avait été un des plus fervents adorateurs du Père. Bien plus grave fut le départ de Rodrigues : il venait de lancer un emprunt saint-simonien, il courait chez les banquiers pour les intéresser à son entreprise ; la morale d'Enfantin, qu'il n'avait point approuvée, l'inquiétait peu, puisqu'elle devait demeurer provisoirement inappliquée. Mais on n'échappait pas ainsi aux griffes du terrible logicien ; Enfantin déclara que les enfants ne devaient plus, dans la société nouvelle, connaître leur père ; cette fois Olinde se révolta et fit un schisme à son tour. Bientôt parut un manifeste par lequel le disciple direct de Saint-Simon prétendait redevenir le chef de l'école (1).

Enfin arriva la persécution du gouvernement. Il y avait eu déjà quelques hostilités : des apôtres saint-simoniens qui, au nom des privilèges du clergé, avaient refusé de faire leur service de gardes nationaux, eurent un jour de prison ; une circulaire du ministre de la guerre mit l'armée en garde contre la propagande faite par la secte. Cependant Casimir Périer ne s'était pas pressé de sévir. Enfin le 22 janvier 1832 la force publique vint dissoudre l'assemblée réunie rue Taitbout

(1) Ce manifeste est en tête des *Œuvres de Saint-Simon*, publiées par Rodrigues en 1832.

pour écouter Barrault, une perquisition eut lieu chez Enfantin, et une instruction judiciaire fut commencée.

Rien n'altéra le calme d'Enfantin. La retraite de Bazard, celle de Rodrigues étaient, d'après lui, des événements nécessaires, car la morale chrétienne et la morale juive devaient naturellement protester contre la morale nouvelle ; avec cette gaieté qui ne l'abandonnait jamais dans les circonstances les plus graves, il se félicita des poursuites judiciaires comme d'un « excellent coup de tam-tam ». Quant à ses adeptes, leur enthousiasme fut porté jusqu'au délire par ce commencement de persécution : d'Eichthal vint un jour lui annoncer qu'il avait eu pendant la nuit une révélation, qu'il avait compris que Jésus revivait dans le Père ; Barrault le supplia de se proclamer le Messie et de faire « un voyage messiaque » en France et en Orient ; le Père se bornait à répondre que l'on devait attendre l'arrivée de la Femme (1).

Le *Globe*, toujours dirigé par Michel Chevalier, prit des allures nouvelles. Dans la politique extérieure, les belliqueuses ardeurs de 1831 firent place à des résolutions pacifiques. Le journal avoua (le 20 janvier 1832) que les saint-simoniens, excepté Enfantin, avaient partagé l'effervescence

(1) *Œuvres*, VI, pp. 185 et suiv.

générale. — Ce fut une erreur, dit-il : l'industrie a besoin de paix, la guerre ne peut plaire qu'aux hommes pervertis par l'éducation des collèges. Toutes les puissances européennes servent la cause du progrès, aucune ne doit être détruite. Don Miguel lui-même, en dépit de ses crimes, a le mérite de ruiner l'aristocratie. La Prusse a l'avenir pour elle, mais l'Autriche a été méconnue des libéraux : sa politique pacifique, exempte de haines nationales, son instinct de l'harmonie en font un rouage nécessaire de l'Europe. La guerre, dit-on, renverserait le régime féodal, établirait la liberté ; mais le libéralisme prosaïque et vulgaire qu'on nous prêche déplairait à plusieurs peuples. On n'a parlé jusqu'ici que d'extermination : le catholicisme voulait détruire les infidèles, Napoléon ruiner l'Angleterre ; les légitimistes parlent d'écraser la Révolution, les libéraux de tuer la Sainte-Alliance. Tout cela n'est plus de mise : « Tous sont appelés et tous seront successivement élus ». Une seule révolution suffit, celle de 1789 : « La France a bu le calice révolutionnaire, elle l'a avalé d'un trait ; la France est montée sur la croix, la France a été le Christ des nations. » Les puissances civilisées doivent aujourd'hui féconder par la science et l'industrie les pays arriérés ; la véritable « intervention » désormais sera celle de l'ingénieur et du capitaliste. Que notre pays donne l'exemple en

abandonnant Alger à l'Angleterre, en prenant l'initiative du désarmement. Que de chemins de fer on aurait faits avec les millions dépensés pour l'entretien des armées ! (1)

Dans cette période, *le Globe* présente un mélange bizarre de divagations religieuses et de mesures pratiques. Il veut organiser le culte, mais ce culte consiste à faire des emprunts ; il annonce les fiançailles de l'homme avec la terre, mais ces fiançailles seront consommées par la création de voies ferrées ; il demande le mariage entre l'Occident et l'Orient, entre le pays du Père et celui de la Mère, mais ce mariage, ce sont les ingénieurs et les commerçants qui doivent le préparer. Le plus intéressant des projets ainsi conçus fut celui que Michel Chevalier, son auteur, nomma le Système de la Méditerranée (2). Au fond de chaque golfe méditerranéen il y aura un grand port, d'où partira un chemin de fer : de Barcelone une ligne ira vers Madrid et Lisbonne ; de Marseille une ligne, par Lyon, Paris et le Havre, unira l'Angleterre au Midi ; de Tarente une ligne, symbole de la future unité italienne, ira jusqu'à Venise pour se continuer vers Hambourg ; et ainsi de suite. L'Asie sera réveillée par le chemin de fer de Scutari à Bagdad et Bassora ; l'Afrique, par une

(1) *Globe*, 31 janvier, 11 mars, 4 avril 1832.
(2) *Ibid.*, 5 et 12 février 1832.

ligne longeant toute la côte méditerranéenne. Supposons enfin que l'Europe régénère l'Asie occidentale, et l'Amérique l'Asie orientale, que les pays civilisés percent les isthmes de Suez et de Panama ; le globe offrira ainsi un « ravissant tableau ». On fera les soixante mille kilomètres nécessaires de voies ferrées en y consacrant pendant douze ans les quinze cent millions que l'Europe dépense annuellement pour ses armées. Imaginons tout cela réalisé ; joignons-y les canaux de navigation, les bateaux à vapeur sillonnant les mers, les banques facilitant le travail, et l'on ne trouvera plus ni un peuple pour faire la guerre extérieure, ni des affamés pour entreprendre la guerre civile. — Voilà les principaux traits du « système de la Méditerranée », en laissant de côté les rêveries extatiques auxquelles s'abandonne plusieurs fois l'auteur. Ces projets, qui paraissaient alors pure folie, sont réalisés et même dépassés en Europe ; on se prépare à les accomplir en Asie et en Afrique ; les banques se sont multipliées, la vapeur règne sur le monde Malheureusement on attend encore et l'on attendra longtemps le résultat promis, la fin des haines nationales et sociales.

D'autres fois c'est un événement de la vie courante qui inspire aux sectaires des projets à la fois utopiques et pratiques. Le choléra de 1832 surtout leur apparaît comme un avertissement du ciel, que

tous les partis doivent comprendre. Cette épidémie a mis à nu l'ignorance des pauvres, qui voient partout des empoisonneurs, et l'égoïsme des riches, qui laissent le fléau décimer les misérables. *Le Globe* conjure le roi de faire un coup d'État en changeant par ordonnance la loi d'expropriation, de commencer immédiatement les grands travaux publics, et il présente un plan d'assainissement de Paris qui fut en partie réalisé par Haussmann sous le second Empire (1). C'est toujours au souverain que les saint-simoniens s'adressent, et ils appellent de leurs vœux le sauveur qui viendra faire triompher la véritable politique.

Enfin les nouveaux rédacteurs qui sont entrés au *Globe* pour assister Barrault et Chevalier, surtout Duveyrier, Delaporte, Cavel, mettent une sorte de joie fanatique à étaler jusque dans ses dernières conséquences la morale de leur Père. Accusés d'immoralité, ils attaquent avec fureur la corruption du monde qui les juge ; ils dépeignent ces mariages où les prétendus honnêtes gens mettent toujours l'or en avant, « leur plat visage ne venant qu'après » ; ils dénoncent les censeurs hypocrites qui flétrissent la prostitution tout en contribuant à l'étendre. La famille actuelle avec son égoïsme leur paraît odieuse : « Aucune

(1) *Globe*, 1er et 30 mars ; 1er, 2, 5, 6, 9 avril 1832.

émotion vraiment grande et généreuse ne saurait germer au cœur de ceux que le ménage couvre jusque sur les yeux de son bonnet de coton (1). » S'adressant à l'histoire, ces étranges érudits prétendent l'expliquer tout entière par le rôle de la femme. Au moyen âge domine la puissante famille féodale, au sang pur ; cependant alors déjà la « dame » exerce au dehors sur le chevalier une douce et heureuse influence. Au seizième siècle commence la réaction de la chair contre l'ascétisme chrétien, réaction personnifiée dans Rabelais. Elle prépare la décadence de la famille féodale, qui s'opère au dix-septième siècle ; Louis XIV comprit qu'il ne ruinerait la noblesse qu'en y introduisant l'adultère, et en légitimant ses bâtards : « On peut dire que le lit de Louis XIV fut un autre échafaud de Richelieu. » Le Régent acheva ce travail ; il fut envoyé par la Providence pour ruiner à la fois la famille noble et la morale chrétienne. Ainsi l'amour a jusqu'ici régné dans l'histoire ; il doit régner de nouveau dans la politique : pourquoi les femmes des députés ne siégeraient-elles pas à la Chambre à côté d'eux ? (2) La coquetterie, cette chose si belle et si calomniée, reprendra ses droits ; est-ce que Bonaparte et

(1) *Globe*, 12, 15, 19, 29 janvier ; 22, 23, 27 février ; 3 mars 1832.

(2) *Ibid.*, 26 février ; 11 et 29 mars ; 14 et 18 avril 1832.

Byron ne furent pas coquets? Il y a trois familles religieuses, selon Barrault : la famille ancienne ou païenne fut purement charnelle ; la famille chrétienne, dont la série des papes donne le type, est spirituelle, ascétique ; viendra la famille sacerdotale nouvelle : « C'est le monde, dans ses théâtres, ses salons et ses boudoirs, où leur action est la plus évidente, qui nous offre les prêtres et les prêtresses de l'avenir (1). » La véritable cérémonie religieuse sera le bal, surveillé, dirigé par le couple sacerdotal. Vienne la femme qui, en faisant la confession complète de ses désirs et de ses pensées, permettra de fixer définitivement la morale des temps nouveaux.

Cependant les enthousiastes apôtres voyaient croître les difficultés. Bazard comme Rodrigues leur intentaient des procès ; l'instruction judiciaire contre eux continuait ; et le schisme, en diminuant beaucoup le nombre et la confiance des fidèles, avait tari les principales sources qui alimentaient le trésor saint-simonien. Enfantin résolut d'em-

(1) *Globe*, 7, 12, 19 mars. — Barrault ajoutait : « Le lit nuptial, affranchi de la surveillance rigoureuse de l'époux, cesse d'être une prison pour l'épouse, une barrière hautaine entre les races si longtemps condamnées à une hostilité de sentiments, de pensées et de formes, un rempart inviolable des droits de la naissance. » Un article dans le *Globe* du 3 avril, qui justifiait l'inceste, parut excessif aux sectaires eux-mêmes, et le numéro fut supprimé.

mener avec lui ses principaux disciples dans sa maison de Ménilmontant, de les y habituer au travail manuel, à la vie des prolétaires, de fonder le premier couvent saint-simonien. Le 20 avril parut le dernier numéro du *Globe;* il contenait un manifeste du prétendu pape :

« Moi, Père de la famille nouvelle.

« Avant de commander le silence à la voix qui chaque jour annonce au monde qui nous sommes, je veux qu'elle dise qui je suis.

« Dieu m'a donné mission d'appeler le prolétaire et la femme à une destinée nouvelle ;

« De faire entrer dans la sainte famille humaine tous ceux qui jusqu'ici en ont été exclus, ou seulement y ont été traités comme mineurs ;

« De réaliser l'association universelle que les cris de liberté poussés par tous les esclaves, femmes ou prolétaires, appellent depuis la naissance du monde. »

Et le Père, après avoir résumé l'œuvre accomplie, puis indiqué celle qui allait commencer, écrivait ces mots : « En ce jour est mort le divin libérateur des esclaves. Pour en consacrer l'anniversaire, que notre sainte retraite commence, et que du milieu de nous la dernière trace du servage, la domesticité, disparaisse. » Ce même numéro du *Globe* contenait des articles de tous les « apôtres. » Barrault annonçait aux adversaires de la

secte que Saint-Simon était le maître et Enfantin le Père; son vaisseau reparaîtra, s'écriait-il, car « il porte le Messie de Dieu et le roi des nations ». Duveyrier, citant les noms de tous ceux qui avaient successivement abandonné le saint-simonisme, se félicitait de les voir propager dans le monde les idées nouvelles : « Allons à la retraite sur les pas de notre Père, disait-il; ... qu'auprès de lui ou loin, bien loin, une voix se fasse entendre; il répondra : Je viens, me voici! » A cette même date, 20 avril, la mère d'Enfantin mourait du choléra; elle fut enterrée trois jours après, au milieu d'une immense affluence. Le soir des funérailles, Enfantin et ses adeptes étaient installés à Ménilmontant.

CHAPITRE IV

LA RETRAITE A MÉNILMONTANT ET LA DISPERSION

I

La retraite à Ménilmontant fut le moment le plus singulier de l'histoire du saint-simonisme. On vit un groupe d'hommes jeunes, intelligents, ayant presque tous une forte personnalité, se cloîtrer dans la maison d'Enfantin et se soumettre aux épreuves les plus dures, sans autre sanction que les éloges ou les reproches du Père. Il avait désigné quarante disciples pour le suivre ; plusieurs avaient à rompre des liens qui leur étaient chers, mais aucun ne résista (1). L'un d'eux, le

(1) Voici les noms des quarante. Les « apôtres » étaient : Barrault, Edmond Talabot, d'Eichthal, Duveyrier, Lambert, Fournel, Flachat et Michel Chevalier. Les « fils » étaient : Bergier, Raymond Bonheur, Bottiau, Broet, Bruneau, Cavel, Auguste Chevalier, Félicien David, Desessarts, Desloges, Duguet, François, Franconie, Henry, Hoart, Holstein, Husson, Jallat, Justus, Machereau, Massol, Mercier, Ollivier, Pellarin, Pennekère, Petit, Poujat (ou Pouyat), Retouret, Ribes, Rigaud, Ro-

musicien Rogé, s'était marié depuis peu ; quand on vint lui annoncer qu'il était parmi les quarante, lui et sa femme Clorinde se mirent à pleurer, mais il obéit (1). La vie organisée par Enfantin fut celle d'un couvent ; au-dessous du Père étaient les apôtres ; chacun avait sous ses ordres quelques-uns des fils. Tout se faisait à des heures déterminées : le lever à cinq heures, au son du cor ; le déjeuner à sept, le dîner à une heure, le souper à sept, le coucher à dix. « Notre hiérarchie a la peau trop blanche », avait dit le Père ; et tous devaient, pendant une partie de la journée, se livrer aux travaux domestiques, prendre soin du jardin, manier la brouette ou la truelle. Ils faisaient ensemble de longues marches ou de la gymnastique pour développer leurs forces. D'autres heures étaient consacrées à l'étude. Lambert et Michel Chevalier faisaient des cours de sciences ; Fournel et Flachat, des leçons de pratique industrielle. Le travail finissait à cinq heures, et l'on allait se mettre en grande tenue pour le souper ; aux repas, la famille occupait deux longues tables, et les apôtres une troisième en fer à cheval, au centre de la-

chette, Rogé, Rousseau, Simon, Terson, Toché, Tourneux, Urbain. Cela fait un peu plus de quarante, car il y eut quelques départs et quelques entrées pendant la retraite à Ménilmontant.

(1) Rogé, dans *Revue philosophique et religieuse*, VIII, pp. 312 et suiv.

quelle était Enfantin. Après le souper on causait, puis commençaient les chœurs sous la direction de Rogé.

C'est dans ce milieu que se forma un grand artiste, Félicien David. Celui-ci était à Paris, pauvre, isolé, découragé, quand le peintre Paul Justus le gagna au saint-simonisme. Il trouva là de chaudes amitiés, un auditoire prompt à l'enthousiasme ; transporté par l'espérance de fonder l'art musical d'une religion nouvelle, c'est alors qu'il sentit son génie s'éveiller. A Ménilmontant, « l'enfant de chœur », comme l'appelait Enfantin, trouva de nombreux airs pour accompagner les chants de Rogé, de Vinçard, de Mercier. Parfois un incident imprévu lui inspirait une composition nouvelle. Ainsi un soir il vit une pittoresque leçon donnée par Lambert : un saint-simonien se tenant immobile, un flambeau en main, représentait le soleil ; un second tournant autour de lui, et un troisième valsant avec rapidité autour du second, représentaient la terre et la lune. David fit aussitôt la *Danse des astres,* qui est demeurée connue sous le titre de *Chant du soir* (1).

Les membres principaux de la famille dans ce monastère étaient Barrault et Michel Chevalier ; une grande place y fut prise aussi par Lambert,

(1) Azevedo, *Félicien David,* 1863. — Azevedo avait été saint-simonien.

d'Eichthal et Duveyrier. Lambert était un ingénieur des mines, reçu premier à l'École polytechnique; venu à la doctrine plus tard que ses camarades d'école, il s'y donna tout entier. Maxime du Camp, très lié dans la suite avec lui, dit que c'est l'homme le plus intelligent qu'il ait jamais connu (1). Très préoccupé de la destinée humaine, le saint-simonisme lui apparut comme la religion complète, celle que tous les peuples devaient embrasser un jour; et cet homme, qui occupa en Égypte les plus hautes dignités, conserva jusqu'au dernier moment sa foi presque idolâtrique dans Enfantin. Aimable, habile à convaincre, à enlacer de nouveaux prosélytes, le *serpent,* comme on l'appelait à Ménilmontant, gagna tout un groupe de jeunes gens riches et cultivés, qui furent nommés les « fils de Lambert ».

Gustave d'Eichthal, israélite converti de bonne heure au christianisme, devint ensuite l'élève d'Auguste Comte ; c'est chez lui qu'il rencontra un jour Saint-Simon qui lui dit : « Vous avez à profiter des leçons de M. Comte, mais prenez garde : ces savants pourront bien nous donner autant de fil à retordre que les théologiens. » En 1829 Olinde Rodrigues le mit en rapport avec Enfantin; rebuté d'abord par le côté religieux de la

(1) *Souvenirs littéraires*, 1883, I, p. 469.

doctrine, il ne tarda pas à s'y convertir. Avant la retraite de Ménilmontant, on le connaissait peu au dehors, mais dans l'intérieur de la secte son action était grande. D'Eichthal s'était pris de passion pour Enfantin, qui l'appelait le « séide »; seulement c'était une passion inquiète, lui faisant continuellement presser le Père de questions sur tous les doutes qui l'agitaient, sur toutes les idées qui lui venaient. « Tu es un exemple très précieux, lui disait Enfantin, de la persécution sainte que le supérieur éprouve de la part de l'inférieur (1). »

Duveyrier fit la connaissance de Gustave d'Eichthal chez un professeur de danse, avant d'avoir adopté la foi nouvelle; c'était alors un jeune homme un peu lourd, à l'air paysan. Quand ils se retrouvèrent tous deux saint-simoniens, c'était devenu un autre homme; de même que Barrault et bien d'autres, une fois réchauffé par la doctrine, il sentit ses facultés s'épanouir (2). Nature aussi inquiète que d'Eichthal, son activité se portait surtout au dehors, tandis que son ami était plus fait pour la méditation; après 1833, Duveyrier fut tour à tour journaliste, auteur dramatique, fonctionnaire, lanceur d'affaires, homme politique; il respirait la joie

(1) *Œuvres*, VI, p. 7. — Massol raconte que la secte considérait d'Eichthal comme un prophète.

(2) Notes inédites de G. d'Eichthal.

de vivre et d'agir. Trente ans plus tard, Sainte-Beuve parlait ainsi de lui : « Les anciens poètes grecs avaient un seul mot pour dire *lumière* et *homme* (φώς), comme si l'homme était réellement le phare de la création. Je n'ai jamais vu entrer M. Duveyrier sans me rappeler et en quelque sorte m'expliquer cette confusion de mots, cette association d'idées. Si l'homme n'est qu'un roseau pensant, le roseau chez lui est en permanence allumé par la cime et lumineux (1). » Enfantin, à qui Duveyrier s'était attaché avec son ardeur habituelle, essayait, pour ainsi dire, sur lui ses théories les plus audacieuses, par exemple à propos de la loi vivante, de la vie éternelle, du Dieu androgyne. D'Eichthal et Duveyrier se trouvaient d'accord sur toutes choses : le premier l'a dit lui-même, il arrivait par le raisonnement aux mêmes résultats que Duveyrier par intuition. Tous deux, lors de la lutte entre Bazard et Enfantin sur la morale, avaient immédiatement pris parti pour le second ; tous deux, en février 1832, étaient allés ensemble essayer la propagande en Angleterre. A Ménilmontant la théologie les absorba ; d'Eichthal essaya de refaire le dogme en combinant la dualité avec la trinité, en même temps qu'il s'efforçait d'établir le lien entre la tradition et la foi nouvelle, entre le ju-

(1) *Nouveaux Lundis*, x, pp. 237 et suiv.

daïsme et le saint-simonisme (1). Convaincus que la doctrine était vraie, tous les deux commencèrent à se demander si la réalisation en était prochaine ; ils furent les premiers à penser que le Père n'était qu'un précurseur, et à se permettre de lui dire qu'il ne devait pas s'attendre à dominer le monde (2).

Le mois de mai se passa tout entier dans cette vie claustrale, régulière, où les sectaires faisaient l'apprentissage de la domesticité afin de la réhabiliter aux yeux du monde (3). Mais Enfantin ne trouvait pas encore le respect assez grand, l'absorption assez complète ; un costume spécial devait distinguer les nouveaux moines du reste des hommes. Le 2 juin, le Père annonce qu'il va s'éloigner pendant trois jours, et ordonne qu'on se prépare pendant ce temps à la prise d'habit par le travail et le recueillement ; puis il part avec deux de ses disciples, d'Eichthal et Holstein, pour aller à Saint-Cloud voir son fils naturel, Arthur,

(1) La note de G. d'Eichthal sur le dogme fut imprimée à trente exemplaires. D'Eichthal a raconté en 1864, dans son discours sur la tombe de Lambert, que lui et quelques-uns de ses frères de Ménilmontant allèrent un jour en costume à la synagogue, afin de montrer leur déférence pour le judaïsme (*Archives israélites*, 1er mars 1864).

(2) Notes inédites de G. d'Eichthal.

(3) Il y a là-dessus des détails piquants, mais un peu fantaisistes, dans Philibert Audebrand, *Michel Chevalier*, 1861.

un enfant que sa mère voulait faire adopter par la secte. Ils revinrent le 5 juin, le jour même où l'insurrection éclatait aux funérailles du général Lamarque, et risquèrent d'être fusillés par des gardes nationaux en fureur. Le 6 eut lieu la rentrée solennelle dans le couvent ; la famille de Ménilmontant attendait, rangée en cercle ; les saint-simoniens du dehors et des étrangers munis d'un laissez-passer avaient eu, pour la première fois depuis le 23 avril, l'autorisation de pénétrer dans le jardin ; ils formaient un second cercle autour du premier. Au loin, la fusillade retentissait. « Le Père s'avance, d'un pas lent, la tête nue, une majesté sévère est sur sa face. » Barrault lui dit que selon ses ordres on a travaillé, médité, chanté, et le félicite d'avoir prévu l'émeute actuelle : « Les orages d'hommes, dit-il, dont les signes sont encore inaperçus, pèsent d'avance sur votre poitrine. » Enfantin présente son fils aux fidèles, puis il annonce le règlement nouveau : désormais le Père seul sera distingué des autres ; apôtres et fils seront égaux entre eux et porteront le même costume. Lui-même le premier revêt le costume, composé d'un habit bleu clair, d'un gilet blanc ayant en lettres rouges le nom de celui qui le porte, et d'un pantalon blanc. Le gilet, boutonné par derrière, qu'on ne peut mettre qu'avec le secours d'un autre, rappellera chaque jour à tous

le devoir de fraternité. Les disciples prennent l'habit à leur tour. Quelques-uns, très émus, avouent qu'ils ne se sentent pas encore prêts à ce dernier acte d'abnégation : le Père les en dispense : enfin une procession dans le jardin termine la cérémonie. Tout cela se passait au bruit de la bataille qui se livrait devant le cloître Saint-Merri, comme pour montrer aux saint-simoniens les maux dont leur religion devait guérir la société (1).

Quelques semaines plus tard, le 1er juillet, on commença dans le jardin la fondation d'un temple ; l'ouverture du travail eut lieu devant une nombreuse assistance qui écoutait avec recueillement le chant composé par Félicien David. D'autres cérémonies faisaient promener à travers Paris la famille saint-simonienne. Edmond Talabot, un des apôtres les plus enthousiastes, mourut à Ménilmontant ; il y eut dans la maison une cérémonie funèbre, pendant laquelle les oraisons de Barrault étaient accompagnées au piano par les préludes improvisés de David ; puis on alla en corps jusqu'au Père-Lachaise. Peu après on reçut la nouvelle de la mort de Bazard ; le grand dissident, retiré chez lui, désireux de reprendre l'œuvre sociale interrompue, s'était vu abandonné de tous : cet isolement acheva ce que les terribles

(1) *Œuvres*, VII, pp. 94 et suiv.

discussions de l'année précédente avaient commencé. Le jour des obsèques, la famille saint-simonienne en habit, conduite par le Père, se dirigea par Romainville, Bondy et Livry vers la maison de Bazard à Courtry : les villageois stupéfaits la regardaient passer, en prenant les brochures que leur distribuaient les membres du cortège ; mais Mme Bazard, ne voulant pas de leur présence à l'enterrement, envoya Lechevalier, qui décida Enfantin à s'en retourner.

A Paris la propagande était continuelle. Le 6 juin, tandis que Hoart allait prêcher la paix au faubourg Saint-Antoine, Lemonnier afficha dans les quartiers soulevés un manifeste qui suppliait orléanistes, légitimistes et républicains de renoncer à la lutte, de s'entendre pour améliorer le sort du peuple par de grands travaux et de bonnes mesures financières. D'autre part, quantité de feuilles volantes débitées parfois jusqu'à 2,500 exemplaires, étaient distribuées à travers la capitale ; la doctrine y était présentée en articles courts, vifs, souvent sous forme de dialogues. En voici quelques titres : « Napoléon ou l'homme-peuple », « L'armée guerrière et l'armée pacifique », « Comment le peuple peut s'élever », « Les Saint-Simoniens. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils veulent » (1).

(1) Ces feuilles sont réunies dans un volume de la bibliothèque de l'Arsenal (fds Enfantin, 254).

Deux fois par semaine les étrangers munis d'un laissez-passer pouvaient assister, dans le jardin de Ménilmontant, aux chants et aux travaux de la famille; la sympathie ou la curiosité attiraient toujours une foule nombreuse, si bien que le gouvernement fit entourer la maison de soldats à partir du 8 juillet, pour empêcher les communications avec l'extérieur.

Enfin arriva le jour du procès, le 27 août. Cette fois encore les cénobites de Ménilmontant, accompagnés par tous les saint-simoniens de Paris, formèrent une grande procession pour aller au palais de justice. Ils passèrent sereins et silencieux au milieu d'une foule immense qui les huait; Vinçard, qui se tenait à l'écart de la secte depuis la scission de Rodrigues, fut si frappé de ce calme et de cette patience qu'il vint se joindre au cortège et reprit désormais sa place parmi les fidèles (1). Étaient traduits devant la cour d'assises: Enfantin, Rodrigues, Barrault et Michel Chevalier, pour avoir enfreint l'article 291 sur les associations; Enfantin, Duveyrier et Chevalier, pour outrage aux mœurs. Ce furent d'étranges audiences que celles des 27 et 28 août. Les coreligionnaires des prévenus étaient appelés comme témoins. Le premier, Retouret, invité par le président à prêter serment,

(1) Vinçard. *Mémoires*, p. 66.

demande au Père s'il peut le faire ; sur un signe négatif, il refuse de jurer. Là-dessus grande émotion dans la salle ; Chevalier demande que les témoins puissent prêter serment à leur manière, sans violer leur foi ; la cour n'y consent point. Appelé une seconde fois, Retouret se déclare prêt au serment si le Père l'y autorise ; aussitôt l'avocat général répond que, le serment devant être un acte libre et spontané, le témoin qui agit sous une influence étrangère ne peut être entendu. La cour l'ayant approuvé, aucun des fidèles ne put faire sa déposition, car tous demandaient pour jurer l'agrément du Père. Après le réquisitoire du ministère public et la défense de Rodrigues vinrent les discours des accusés : ils se firent accusateurs, et dénoncèrent les vices, l'immoralité de ce monde pourri qui prétendait les juger ; la parole vibrante de Duveyrier causa une grande impression (1). Le lendemain ce fut à Enfantin de parler, mais le pape saint-simonien se montra médiocre ; d'ailleurs, croyant à la puissance du regard, il faisait de longs silences en promenant ses yeux sur les

(1) D'Eichthal aussi exprima bien les sentiments que le Père avait inspirés à ses disciples : « Nous avons rencontré un homme qui, nous appelant à lui, nous a révélé une vie nouvelle. Nos vies ne sont plus qu'une même vie, nos destinées sont communes, nous sentons que nous sommes appelés à faire ensemble une chose glorieuse, sainte, divine. » (*Œuvres*, *Procès*, p. 424.)

juges impatientés. Le soir, l'arrêt fut prononcé : Rodrigues et Barrault étaient condamnés à 50 francs d'amende ; Enfantin, Duveyrier, Chevalier, à un an de prison et 100 francs d'amende. La famille sortit du palais sous une pluie battante ; elle reprenait ses chants religieux, quand le Père découragé lui imposa silence, et l'on revint tristement à Ménilmontant.

Cette condamnation portait à la secte un coup terrible ; cependant elle continua de vivre. A Paris le peuple, au lieu d'injurier les hommes à l'habit bleu, accueillait maintenant avec sympathie ces victimes du gouvernement. Quelques exaltés saisirent même ce moment pour se rallier à eux, par exemple Eugène Humann, fils du ministre des finances, qui donna sa démission du Conseil d'État, rompit avec sa famille et se fit admettre à Ménilmontant ; peu après on dut l'enfermer dans une maison de santé. Enfantin demeurait toujours cloîtré dans sa maison, mais les défections commençaient dans son entourage. Plusieurs disciples s'éloignèrent, satisfaits de rentrer dans le monde ; d'autres croyaient sincèrement qu'on devait laisser le Père seul pour décider la Mère à venir le rejoindre. Enfin l'ardent et impatient d'Eichthal, dans une de ces prophéties dont il était coutumier, annonça au maître qu'il serait abandonné de tous ; puis Duveyrier et lui quittèrent Ménilmontant,

non sans avoir signé cette déclaration : « Je ne douterai jamais de l'œuvre du Père. » D'Eichthal rentra dans sa famille, qui accueillit chaleureusement l'enfant prodigue, et peu de jours après, annonçant à Enfantin qu'il avait repris le costume ordinaire, il écrivait avec une joyeuse naïveté : « Je suis superbe sous ma nouvelle redingote, elle me va à ravir. »

II

Finalement ce fut Enfantin qui ordonna la dispersion. Il venait d'employer quelques mois à la liquidation des dettes saint-simoniennes ; cette liquidation ne fut achevée que plus tard, grâce à des sacrifices considérables faits par Mme Petit et par quelques adeptes. Enfantin voyait que ses disciples avaient besoin de travailler pour vivre ; d'autre part, après l'échec reçu à Paris, son désir était de les envoyer porter la bonne parole en province. Un matin, il convoqua autour de son lit tous ceux qui étaient restés, et leur dit : « Les bourgeois et les docteurs se sont retirés de moi ; nous sommes prolétaires. Pour nous la politique théorique est finie ; la vie de politique pratique commence. » A Lyon, beaucoup d'adhérents offraient du travail dans les ateliers ; c'est donc vers Lyon qu'il les

dirigea. Dans les mois de novembre et de décembre 1832, il y eut ainsi huit départs successifs pour la grande ville industrielle. Les voyageurs avaient tous le costume saint-simonien ou tout au moins le béret rouge ; chaque fois la famille les accompagnait jusqu'à Saint-Mandé ou Charenton, en chantant les chœurs composés par Vinçard et Mercier ; d'autres fois on escortait jusqu'aux portes de Paris les missionnaires chargés d'aller prêcher dans les diverses régions de la France (1).

Enfantin de son côté continuait l'apostolat. Quand la duchesse de Berry fut arrêtée, une véhémente supplique adressée à la reine Marie-Amélie partit de Ménilmontant : le prophète annonçait un grand événement pour l'année 1833, pour le dix-huitième centenaire de la mort de Jésus ; et il conjurait la reine, la femme, d'obtenir la grâce d'une femme. Avant d'entrer en prison, le Père dut encore une fois comparaître en justice avec Rodrigues, cette fois devant le tribunal correctionnel, sous prévention d'escroquerie ; les deux avocats, Fournel et Duverger (l'ancien collaborateur de Saint-Simon) prouvèrent sans peine que les sectaires avaient péché seulement par confiance

(1) *Livre des Actes*, publié par les femmes saint-simoniennes, 1833, t. I. (Arsenal. fds Enfantin, 261.) — Vinçard, *Mémoires*, pp. 75 et suiv.

imprudente, par générosité coûteuse pour eux-mêmes; l'acquittement fut prononcé.

Le 15 décembre 1832, Enfantin entrait à Sainte-Pélagie avec Michel Chevalier pour subir sa peine. Il était profondément triste; la Femme-Messie était appelée depuis un an, et cependant elle ne venait point! De là des angoisses exprimées dans sa prière de *l'Attente:* il demandait à Dieu de lui envoyer enfin sa fille: « Que fait-elle à cette heure? Depuis si longtemps je l'aime! » Il terminait par la promesse de continuer son œuvre, de travailler, d'attendre encore (1). La prison lui procura un repos nécessaire; depuis un an, toujours en scène, entouré de disciples dont l'adoration ne le perdait pas de vue, il n'avait pu s'appartenir un instant; les débats avec Bazard et Olinde Rodrigues lui avaient causé des contractions nerveuses. Le moment était venu, disait-il lui-même, de renoncer aux habitudes de Ménilmontant, de ne plus se regarder les yeux dans les yeux. Aussi déclara-t-il, à son entrée en prison, que tous les disciples étaient rendus à la liberté. Mais alors on vit son étrange puissance: tous ces hommes privés de lui se sentaient comme des corps

(1) *Œuvres,* VIII, p. 56. — Une républicaine, médaillée de juillet, convertie au saint-simonisme, Julie Fanfernot, s'était offerte pour être la Mère: Enfantin refusa. Vinçard la retrouva plus tard à Marseille, prêchant toujours la doctrine (Vinçard, *Mémoires,* p. 158.)

sans âme. Plusieurs le consultaient sur ce qu'ils devaient faire, ou bien venaient rôder autour de Sainte-Pélagie en implorant une entrevue; lui tenait tout le monde à l'écart, se bornant à envoyer de temps en temps des ordres toujours obéis. Michel Chevalier vivait avec lui, toujours docile, mais rêvant à son avenir; Enfantin lui ordonna de le quitter, de se faire une vie à lui, et finalement l'ancien rédacteur du *Globe* se sépara définitivement du maître. Celui-ci cherchait à convertir les républicains emprisonnés à Sainte-Pélagie; ces jeunes gens acceptaient son tabac et son eau-de-vie, et chantaient : « Les Saint-Simons sont de bons lurons », mais le succès n'alla pas plus loin. Enfantin passait presque tout son temps à réunir et à faire copier les documents saint-simoniens, afin de préparer ces archives qui lui paraissaient devoir être un jour si avidement consultées par le genre humain. Il dut revenir devant le tribunal le 8 avril, pour les assemblées illégales tenues en 1832; ce fut une occasion de proclamer sa foi dans l'affranchissement des femmes, dans la bonté de Dieu « Père et Mère de tous » ; on l'acquitta de nouveau. Après sept mois, une grâce royale intervint; le 1er août 1833, Enfantin quittait Sainte-Pélagie.

Pendant ce temps, qu'étaient devenus ses adeptes? Livrés à eux-mêmes, leur exaltation n'avait

fait que croître. Les fidèles venus de Paris avaient reçu le meilleur accueil de leurs frères lyonnais, qui étaient plus de huit cents ; ils arrivaient encore enfiévrés par les extases de Ménilmontant, par l'espérance de voir apparaître la Mère. Barrault, le plus passionné de tous, avait médité, en la prenant à la lettre, la parole de son maître sur le grand événement qui devait s'accomplir en 1833 ; qu'était-ce, sinon l'apparition de la Femme Messie ? 1833 devait être l'année de la Mère. Où se trouvait la rédemptrice des femmes ? En Orient, dans cet Orient mystérieux, à la foi ardente, qui apparaissait depuis quelque temps aux saint-simoniens comme le pays idéal ; c'est là qu'on devait aller à sa rencontre. Barrault s'en ouvrit à plusieurs de ses amis ; après quelque résistance ils se déclarèrent prêts à le suivre. Deux jeunes filles, dit-on, furent mises en catalepsie et consultées sur la résidence de la Mère ; elles désignèrent Constantinople (1). Le 22 janvier 1833, anniversaire du jour où la police était venue fermer la salle de la rue Taitbout, Barrault quitta le titre de saint-simonien et fonda l'association des « Compagnons de la femme ». Allons au-devant de la Mère, s'écriait-il ; une femme, la duchesse de

(1) Julien, *Notice sur le saint-simonisme* (Arsenal, fds Enfantin, 253).

Berry, agite la France ; une autre, Marie-Christine, dirige la guerre civile en Espagne ; les Juifs parlent de retourner à Jérusalem ; une comète est annoncée : tous ces présages montrent que 1833 sera une année mémorable. Associons-nous pour aller recevoir la Mère : « Mère, disait-il, je suis à toi ! Ton œil pénétrant, sous les rides austères de ma face, devinera sans peine cet indicible besoin d'aimer et d'être aimé que rien encore n'a pu satisfaire, et ta main, douce et légère, en touchant mon front, effacera les sillons qu'y creusa la souffrance. » Et vingt-quatre saint-simoniens, que suivirent beaucoup d'autres, s'inscrivirent parmi les Compagnons de la femme. Barrault, avant de partir pour Lyon, avait parlé au Père de ses projets encore vagues. A peine la nouvelle association était-elle fondée qu'une lettre d'Enfantin arriva : il ordonnait à son disciple d'aller en Orient, de « grouper autocratiquement autour de lui des hommes forts » ; il prescrivait aux missionnaires un célibat rigoureux, l'observance des pratiques saint-simoniennes, un chœur le matin en l'honneur de la Mère, un autre le soir en l'honneur du du Père ; le 22 mars devait être le jour du départ. Fortifié par cette approbation, Barrault lança un appel à tous pour avoir des volontaires et de l'argent : « Le Père à Paris, la Mère à Constantinople ! Paris ! Constantinople ! Dieu, sur le vaste

clavier du monde, a touché ces deux notes, et un accord sublime en jaillira (1). »

Une mission de compagnons fut envoyée dans le Midi pour annoncer le départ ; elle comprenait une dizaine de membres dirigés par Hoart, l'ancien capitaine d'artillerie. Ils quittèrent Lyon le 5 mars, en bateau, échangeant avec Barrault, qui était sur la rive, les cris répétés de : « A la Mère ! à la Mère ! » Et l'on vit ces étranges pèlerins, coiffés du béret rouge, le nom inscrit sur la poitrine, parcourir les villes, entonnant partout leurs chants religieux, annonçant la délivrance des femmes, l'affranchissement des prolétaires, le bonheur universel. Bien reçus à Valence, maltraités à Nîmes, acclamés à Arles, ils vont à Marseille saluer le départ de Barrault ; celui-ci fait son entrée au milieu de plus de vingt mille personnes, prononce un discours où sa vibrante éloquence enthousiasme les Provençaux, et s'embarque le 22 mars, le jour indiqué par Enfantin. La mission du Midi repartit ; elle explora Tarascon, où des

(1) Toute l'histoire de cette mission de Barrault et des autres missions de 1833 se trouve dans différentes brochures parues à Lyon en 1833 et 1834, et portant toutes ce titre : 1833 *ou l'année de la Mère*. (Arsenal, fds Enfantin, 249-253.) Il faut y ajouter le *Livre des Actes*, et *l'Homme Nouveau ou le Messager du bonheur*, publication saint-simonienne en quelques livraisons, parue à Lyon en 1833.

hurlements de rage et une pluie de pierres attendaient les apôtres ; Castelnaudary, « la ville sainte de l'Occident », où de nombreux habitants étaient convertis et les reçurent en frères ; puis, ayant passé par Villefranche, Toulouse, Albi, Rodez, ils furent lapidés à Mende et ne purent traverser le département de la Lozère que sous la protection des gendarmes ; enfin, après être allés à Saint-Étienne et Givors prêcher aux ouvriers le calme, ils rentrèrent à Lyon. Quelques-uns restèrent dans le Midi pour continuer la propagande : le jeune Vidal s'y donna tout entier, malgré les insultes de la foule et malgré deux arrestations ; finalement on le traduisit devant la cour de Toulouse, mais un saint-simonien retiré de la secte, l'ingénieur Borel, vint le défendre et le fit acquitter (1).

Parmi les compagnons revenus à Lyon, plusieurs en avaient assez de ces pérégrinations et retournèrent prendre leur place dans les ateliers de Lyon, de Digoin, de Saint-Étienne. D'autres, les aventureux, les « artistes », voulurent recommencer ; douze d'entre eux, conduits par Rogé, allèrent évangéliser Mâcon, Beaune, Dijon, sans grand résultat ; ce n'étaient plus les huées du Midi, c'était l'indifférence. Après avoir travaillé

(1) Voir plusieurs brochures concernant Vidal à la Bibliothèque Nationale (Ld 190, 185, 186, 187, 188, 189).

quelque temps comme laboureurs, ils allèrent à Ferney contempler, avec un mélange d'admiration et d'horreur, la résidence de Voltaire ; mais à Genève une foule hostile les chassa, et bientôt on revint à Lyon, toujours à pied, dans une misère complète. D'autres saint-simoniens, Rousseau et Massol, avaient écrit à Louis-Philippe afin d'obtenir, nouveaux saint Vincent de Paul, la permission de faire l'apostolat dans les bagnes ; leur lettre n'ayant pas reçu de réponse, ils se mirent en route pour évangéliser l'Allemagne. A Stuttgart l'accueil fut bon, mais à Augsbourg un ordre d'expulsion les attendait ; Rousseau dut revenir à Strasbourg, d'où il adressa au roi de Bavière une lettre véhémente. Terson, ancien prêtre catholique, partit avec un ami pour convertir les montagnards des Pyrénées ; deux autres se rendirent en Angleterre, où Fontana, un réfugié italien, enseigna publiquement la doctrine. Un groupe d'ouvriers passa en Amérique afin d'y établir une colonie, devançant ainsi l'Icarie de Cabet. Quelques ardents se demandaient si ce n'était pas le nouveau monde qui renfermait la Femme attendue ; ainsi Duguet, prenant le titre de « chevalier de la Mère », quitta Ménilmontant pour visiter l'Amérique, non « la froide et sèche Amérique des Jackson et des Adams », mais celle des Bolivar et des Cortez ; il croyait trouver dans ce pays les

fondements d'une autre Jérusalem, d'une autre Rome. Le manque d'argent l'ayant retenu en France, il alla pendant deux mois propager la foi dans le Centre, faisant tour à tour le métier de terrassier, de chaudronnier, de couvreur, de manœuvre.

Suivons maintenant Barrault et ses compagnons, le médecin Rigaud, l'ingénieur Tourneux, le compositeur Félicien David, auxquels d'autres vinrent se joindre. Le bateau qui les emportait avait pour second le jeune Garibaldi ; le mystique italien était fait pour admirer ces pèlerins et leur témoigna les plus grands égards. Barrault imposait à ses hommes une discipline sévère : l'un d'eux, qui avait osé lui résister, dut faire pénitence devant toute la troupe. On vint débarquer à Stamboul ; conformément aux ordres d'Enfantin, les compagnons, qui ne saluaient plus aucun homme, se découvrirent devant toutes les femmes qu'ils rencontraient ; la légende raconte qu'ils s'agenouillaient devant elles. Des rassemblements se formèrent autour d'eux ; le gouvernement turc les fit arrêter et jeter sur un vaisseau qui les transporta jusqu'à Smyrne. Dans cette ville leurs espérances se réveillèrent : une prophétie grecque annonçait la venue d'une femme à Byzance ; dans le Liban, lady Stanhope prédisait l'apparition de la Femme-Messie. Un journaliste français demeurant à

Smyrne, ancien ami de Manuel, leur rapporta ce mot du grand orateur libéral : « Il n'y aura en France une grande révolution sociale que par les femmes. » Tous les soirs, sur la terrasse de leur maison, Félicien David jouait du piano ; une foule nombreuse s'amassait dans les rues voisines pour l'écouter.

Mais bientôt les dissensions commencèrent. Barrault disait avec une conviction absolue : « La Mère paraîtra au mois de mai, à Constantinople, elle est juive. » D'autres avaient quelques doutes ; Rigaud voulait chercher la Mère dans l'Inde : « Je me rappelais, dit-il, les grandes illuminations du poète Duveyrier, peignant au Père l'épouse nouvelle, errante aux vallées de l'Himalaya, nourrie des grandes poésies des livres orientaux, et pénétrée dans ses chairs de l'amoureuse ardeur de ses climats. » La tyrannie de Barrault lui fit quitter la mission. D'autres allèrent voir lady Stanhope, et reçurent d'elle de l'argent qui venait fort à point ; David visita Jérusalem. Enfin Barrault lui-même fut ébranlé, se demanda si l'apparition de la Mère était prochaine. C'est alors qu'arriva la grande nouvelle : le Père était libre et partait pour l'Égypte. Tous les pèlerins ne songèrent plus qu'à le rejoindre ; bientôt, comme nous le verrons, ce fut lui-même qui les somma de renoncer à leurs mystiques espérances. L'étrange folie des « com-

pagnons de la femme » ne demeura cependant point complètement inutile : sans ce voyage, Félicien David n'aurait jamais fait le *Désert* (1).

III

En France, le saint-simonisme vivait toujours, et beaucoup de fidèles gardaient l'espoir d'un succès prochain. Les deux anciens capitaines, Hoart et Bruneau, avaient les premiers donné l'exemple du travail. Bruneau alla s'établir à Digoin comme entrepreneur. Hoart obtint à Grenoble la direction de plusieurs ateliers avec soixante-quinze ouvriers ; il faisait sa besogne sous le costume saint-simonien, vénéré par les ouvriers, traité avec déférence par les officiers de son ancien régiment, qui tenait garnison dans la ville ; et il écrivait à Enfantin : « Père, ma vie se développe, et je m'aperçois chaque jour combien nous étions dans les abstractions quand nous ne faisions que de la science ; je vous bénis de nous avoir arrachés à nous-mêmes pour communier plus intimement avec le non-moi, avec le monde (2). »

(1) Le livret du *Désert*, qui avait d'abord dû être fait par Duveyrier, fut l'œuvre de Colin, un des saint-simoniens conduits par Enfantin en Egypte.

(2) *Livre des Actes*, I, lettre de juin 1833.

A Lyon, le groupe des disciples était encore nombreux. Sans parler d'Arlès-Dufour, qui demeura toute sa vie l'ami fidèle d'Enfantin, plusieurs Lyonnais tentèrent de donner à leurs théories un commencement de réalisation ; la librairie de Mme Durval leur servait de centre et publiait les brochures saint-simoniennes. Après la sanglante émeute de 1834, Terson vint prêcher la paix et condamna l'emploi de la baïonnette chez les ouvriers comme chez les soldats ; mais, en même temps, effrayé par la misère des canuts, il publia *le Cri du peuple,* brochure où ce refrain lugubre est sans cesse répété : « Malheur à moi qui suis peuple ! (1) » Un industriel, Derrion, publia un projet d'organisation de l'industrie et fonda une société coopérative de production qui devait prendre peu à peu la place des patrons, en leur offrant une indemnité au lieu de les ruiner par la concurrence : le projet n'aboutit point (2). Quelques autres Lyonnais, aux tendances mystiques, montraient une exaltation qui arriva jusqu'à la folie. L'un d'eux, Monfray, se crut inspiré par des génies d'en haut et se proclama le roi de l'intelligence humaine ; à ce titre il lança des décrets pour ordonner le bonheur de tous, l'égalité des hommes

(1) Terson, *un Saint-Simonien au peuple de Lyon ;* Lyon, 1834 ; — *le Cri du peuple ;* Paris et Lyon, 1835.

(2) Derrion, *Constitution de l'industrie ;* Lyon, 1834.

et des femmes ; enfermé quelques semaines dans un asile d'aliénés, Monfray recommença ensuite de plus belle, en s'intitulant « le Sauvage des bois » (1).

A Paris, le saint-simonisme subsistait, d'une part dans la famille des fidèles, d'autre part dans le groupe féminin qui s'était formé pour affranchir son sexe. Ce groupe fonda un journal qui, paraissant à des dates irrégulières, s'appela tour à tour *la Femme libre* et *la Tribune des femmes;* quand les premières fondatrices, Désirée Véret et Marie-Reine Guindorf, eurent passé au fouriérisme, le journal fut dirigé par Suzanne Voilquin, une ancienne ouvrière, qui a composé plus tard un curieux récit de sa jeunesse (2). Elle-même appliquait dans sa vie les idées nouvelles ; ayant découvert que son mari était épris d'une jeune fille de la secte, elle fut la première à lui conseiller d'aller vivre avec celle-ci, et n'hésita pas à raconter dans son journal ce sacrifice fait à l'amour libre. Il y avait d'étranges choses dans cette feuille : « Gloire, disait-elle, aux femmes qui toujours sont restées dignes et graves ! Mais aussi gloire aux femmes qui, suivant l'instinct de liberté qui était en elles,

(1) V. plusieurs pièces sur Monfray à la Bibl. nationale (Ld[190] 181, 182, 183, 184, 208, 209).

(2) *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-Simonienne en Egypte,* 1866. — Le journal des femmes est à l'Arsenal, fds Enfantin, 262.

ont aplani la route de notre émancipation ! Quels que soient les désordres où leur faiblesse a pu les entraîner, se fussent-elles plongées dans la fange, leur nom un jour sera béni. » Une collaboratrice proposait deux sortes de rubans pour les « femmes nouvelles » : celles qui voulaient rester soumises à la morale chrétienne prendraient le dahlia ; les autres, qui s'étaient affranchies des règles anciennes, porteraient un ruban ponceau. Et l'on fulminait contre tous ceux qui raillaient ces beaux projets, qui ne voulaient point substituer au mariage les unions « successives ou plutôt progressives ».

Ce journal paraissait pourtant arriéré à certaines femmes. L'une d'elles, Claire Démar, affolée par les théories d'Enfantin, publia un opuscule pour combattre la modération des saint-simoniennes ; elle y blâme la distinction établie par le Père entre les natures constantes et inconstantes, car les premières n'existent pas ; elle réclame des relations sexuelles entre les fiancés comme prélude au mariage. Peu de temps après, Claire Démar se suicidait avec un jeune saint-simonien, Desessarts ; tous deux, atteints de folie mystique, proclamèrent avant de mourir la sainteté de leur conduite : « Dans le temps où nous vivons, écrivit Desessarts, tout est saint, même le suicide !... Malheur à qui ne se découvrirait pas

devant nos cadavres, car celui-là est impie (1). »

Il y avait des saint-simoniennes d'esprit plus sain et de condition plus relevée ; ce furent elles qui, sur le désir d'Enfantin, se mirent à publier en 1833 le *Livre des Actes*, sorte de journal officiel relatant les faits et gestes des missionnaires. Ce recueil fut d'abord dirigé par Mme Fournel, dont le mari publiait en même temps un précieux catalogue, la *Bibliographie saint-simonienne*. « Que nos récits, écrivait-elle en commençant, que nos récits, comme une douce musique, aillent réjouir le cœur du Père jusqu'au fond de sa prison ; que la Mère, objet sacré des désirs de tous, quelle que soit la contrée qui nous la dérobe encore, que la Mère y puise l'heureuse certitude que tous sont prêts pour sa venue. » Quand Cécile Fournel fut partie pour l'Égypte, la direction fut prise par Marie Talon, personne plus calme, au ton moins exalté. Le recueil disparut au milieu de 1834.

Quant aux hommes, à ceux qui formaient la famille de Paris, leurs réunions demeuraient périodiques. Les bourgeois s'en écartèrent peu à peu,

(1) Il y eut encore d'autres curieuses brochures « féministes » en 1833, comme *Tout pour les femmes*, par Rousseau ; *Aux femmes juives*, par Colin ; *Liberté, femmes !* par Justus. Plusieurs étaient faites par des femmes, comme *Proclamation aux femmes*, par Adèle de Saint-Amand (1834), et d'autres. (Fds Enfantin, 250-253, à l'Arsenal.)

sauf quelques-uns des « fils de Lambert », et la famille ne se trouva plus composée que d'ouvriers. La propagande individuelle n'avait pas cessé, mais elle était peu fructueuse. Le petit troupeau choisit comme pasteur Vinçard, le joyeux chansonnier à l'âme naïve, qui s'était fait aimer de tous ; le boute-en-train de la bande était un autre ouvrier, Gallé. Il organisa les réunions du dimanche, à soixante-quinze centimes par tête, où l'on chantait des chœurs saint-simoniens ; une autre fois on promena, toujours en chantant, le buste de Saint-Simon à travers les rues. Dans certains théâtres de boulevard, les fidèles allaient en nombre et, dès que l'entr'acte commençait, leur chef donnait le signal d'un chœur (1).

C'était à cela que se bornait l'activité des adeptes ; l'heure des grands dévouements était passée. On le vit dans une circonstance curieuse, dont Vinçard nous a conservé le récit. La famille apprit par le gardien de Ménilmontant qu'une jeune fille la convoquait pour un jour déterminé, à sept heures du matin ; on vint au rendez-vous et, après une heure d'attente, on vit apparaître une jeune fille pâle, tremblante, portant une robe bleue drapée à la grecque, un voile bleu rejeté en arrière, et une couronne de roses blanches. Après

(1) Vinçard, *Mémoires*, pp. 114 et suiv.

un silence elle dit : « J'ai vingt et un ans, j'ai atteint l'âge de ma majorité, et je me voue à l'apostolat saint-simonien. Je veux rejoindre le père Enfantin en Égypte ; j'ai besoin pour faire ce voyage d'un homme qui me dirige et me défende dans ma mission, et je fais appel au plus aimant, au plus intelligent, au plus fort d'entre vous. » Tous écoutaient stupéfaits ; elle leur laissa un instant de recueillement, puis remit leur réponse à un mois. A la date fixée, on la vit revenir dans le même costume, et, s'adressant à la famille, elle dit : « J'attends. » Un silence embarrassé régnait parmi les assistants ; un homme assez âgé, Demersan, indigné de la mollesse des jeunes, s'offrit : « Vous êtes sans doute le cœur qui me comprend, dit-elle, mais votre bras serait impuissant à me défendre. » Quelques autres, piqués d'honneur, se présentèrent, mais aucun ne lui convint. Elle fixa pour un autre jour une troisième réunion ; celle-ci venait de commencer quand une dame entra en criant : « Ma fille ! rendez-moi ma fille », et tomba frappée d'une attaque de nerfs. La jeune fille se retire avec elle, puis revient : « Je cède à ma mère, dit-elle, je rentre dans mon tombeau ; prenez mon voile, suspendez-le pieusement en souvenir de mon acte. » On n'entendit plus jamais parler d'elle.

A part cette singulière aventure, les assemblées générales de la famille avaient surtout lieu pour

recevoir les frères revenant d'Égypte ; une fois on offrit solennellement un souvenir à George Sand, qui pour plusieurs offrait le modèle de la femme de l'avenir. Comme le groupe s'égrénait peu à peu, Vinçard essaya de le conserver en lui donnant un but précis, et le transforma en comité de rédaction d'un journal ; ainsi parurent *la Ruche populaire*, puis *l'Union*. C'étaient des recueils exclusivement ouvriers, qui n'eurent pas longue vie, d'autant plus que les saint-simoniens s'y trouvaient aux prises avec les révolutionnaires ; on y rencontre des articles intéressants, et surtout de nombreuses poésies où les prolétaires exprimaient d'une façon incorrecte, mais chaleureuse, leur idéal politique et leurs illusions sur un avenir prochain.

Si nous avons raconté en détail les épisodes bizarres de la dispersion, ce n'est pas pour le plaisir de railler les folies de quelques enthousiastes, mais parce qu'il y a là un phénomène psychologique intéressant. L'influence du milieu se montre ici dans toute sa force ; des jeunes gens intelligents et cultivés, demeurant dans la ville sceptique par excellence, furent amenés par l'état d'ivresse où ils s'entretenaient mutuellement à oublier la réalité, à prendre pour vraies les prophéties les plus étranges ; ils méprisèrent tout, injures et souffrances, pour en hâter l'accomplissement.

Il faut dire que cela se passait en 1831, en pleine crise romantique; mais l'explication de ces bizarreries est plus générale, elle doit être cherchée dans cette psychologie des foules et des sectes, dont les sociologues étudient aujourd'hui les effets; le fanatisme que la doctrine d'Enfantin développa chez ses adhérents peut nous faire comprendre celui des Anabaptistes de Munster ou des Puritains de 1648. Aucune religion peut-être dans notre siècle n'a inspiré un enthousiasme aussi grand que le saint-simonisme.

Tous ces jeunes gens égarés dans un rêve mystique vinrent se heurter contre le prosaïsme de la vie réelle, et alors la désillusion commença. Beaucoup pensèrent qu'ils avaient été dupes en se dévouant à sauver le monde; puisque celui-ci persistait dans son égoïsme et ne cherchait que l'argent, eux aussi voulurent avoir la fortune et les honneurs. Duveyrier, quand on lui proposa en 1834 d'aller rejoindre le Père en Égypte, répondit que comme saint-simonien il prenait ses invalides : « Je ne suis pas de la classe des héros pour cette vie, ajoutait-il; je deviens personnel, égoïste, je veux faire mon chemin moi-même et dans le monde. » Rappelant enfin qu'il avait passé tout l'hiver de 1832 à 1833 sans avoir de quoi faire du feu, il se promettait d'améliorer sa condition et concluait joyeusement : « Je suis convaincu que

je deviendrai un richard (1). » Duveyrier se calomniait, il était incapable de poursuivre la richesse et de se vouer au culte du *moi ;* mais beaucoup raisonnaient comme lui et concevaient les mêmes espérances. Elles ne furent pas déçues : la plupart des anciens sectaires arrivèrent à la fortune ; ce fut dû à leur étroite union, qui mit en commun beaucoup d'intelligence et d'activité ; mais cela tint également à l'optimisme robuste, à l'amour du travail, à toutes les vertus que leur avait données le saint-simonisme. Souvent des sectes restreintes, vivant au milieu de grandes foules aux croyances différentes, douées par leur foi d'un ressort particulier, sont arrivées à la richesse : ainsi les Juifs au moyen âge, les protestants sous Louis XIV, les Parsis dans l'Inde ; il en fut de même des disciples d'Enfantin. Leur doctrine les poussa d'ailleurs vers les entreprises qui allaient être les plus profitables ; les chemins de fer, que leurs contemporains considéraient encore avec défiance et crainte, leur parurent le besoin le plus pressant de la France.

C'est une tendance naturelle de refuser le titre d'apôtres à des gens qui s'enrichissent ; on les accusa de n'avoir, même avant la dispersion, cherché que l'argent, et de n'être plus depuis lors

(1) Lettre inédite à G. d'Eichthal, 12 mars 1834.

qu'une société d'ambitieux ligués, comme il fut dit plus tard, « pour obtenir l'adjonction de leurs capacités ». C'était une erreur et une injustice. La secte mourut en 1833, mais l'esprit saint-simonien subsista ; il entretint chez ses adeptes le désir d'associer tous les peuples par l'industrie et la science ; il les empêcha de se laisser entièrement absorber par les affaires, et maintint chez eux l'attention pour les doctrines philosophiques et religieuses. L'histoire de cette école ne finit donc pas à la prison de Sainte-Pélagie, ni même au retour d'Égypte ; sous Louis-Philippe et sous Napoléon III, il y eut non seulement des saint-simoniens, mais une doctrine saint-simonienne. Les sectaires assagis gardèrent un souvenir joyeux et reconnaissant des enthousiasmes un peu fous de leur jeunesse. Renan écrivait en 1866 à propos des apôtres chrétiens (1) : « Ceux qui savent quel trésor inappréciable est pour les membres encore existants de l'Église saint-simonienne le souvenir de Ménilmontant, quelle amitié cela crée entre eux, quelle joie luit dans leurs yeux quand on en parle, comprendront le lien puissant qu'établit entre les nouveaux frères le fait d'avoir aimé, puis souffert ensemble. »

Avant de suivre dans la vie pratique les adeptes

(1) *Les Apôtres*, p. 148.

restés fidèles à leurs convictions, il faut montrer dans quel état d'esprit le saint-simonisme laissa les hommes qui, après y avoir cru, l'abandonnèrent, soit dans les premiers temps, soit lors du schisme de Bazard, soit au moment de la dispersion. Les uns, en se séparant de Bazard et d'Enfantin, gardèrent les idées maîtresses de Saint-Simon ; les autres passèrent au fouriérisme ; quelques-uns revinrent au christianisme.

IV

Les premiers se reconnaissent à un trait commun : leur foi dans l'idée de progrès ; le progrès demeure pour eux la base de l'histoire, la loi de l'humanité, la source de toutes les espérances. Buchez avait été le premier dissident. Il se fit aussitôt chef d'école à son tour, et, à la fin de décembre 1831, fonda *l'Européen,* journal tout imprégné des idées de Saint-Simon. *L'Européen* se propose de suivre le mouvement philosophique et en même temps d'indiquer les réformes sociales réalisables : l'association, la communauté d'idées, la guerre contre l'égoïsme, voilà le but à poursuivre. Actuellement l'égoïsme est souverain ; l'éducation est sacrifiée à l'instruction, l'Université n'a pas su remplacer le catéchisme. La science

ne progresse que lentement, par les découvertes de quelques travailleurs isolés; l'économie politique, au lieu de suivre la tradition généreuse des écrivains français, de Quesnay, de Turgot, de Necker, s'est mise à l'école des froids et durs savants anglais; l'art, en pleine décadence, recherche l'immoralité. C'est à la France de faire sortir l'Europe de cette anarchie; loin de rejeter le patriotisme comme une chose méprisable, comprenons la puissance de notre pays, reconnaissons que toutes les grandes choses se sont accomplies par lui. — Tout cela, Buchez l'a emprunté à Saint-Simon. Il glorifie ce philosophe d'avoir réuni comme en un trésor les idées conçues par le XVIIIe siècle, et de les avoir vivifiées en y introduisant la charité chrétienne. Adoptant presque sans changement le système historique des saint-simoniens, il distingue dans la suite des temps une série d' « âges logiques », dont chacun comprend une période organique et une période critique. Plus tard l'école buchézienne revint au christianisme, et son chef lui-même mourut en bon catholique.

Lerminier avait été quelque temps saint-simonien; rédacteur du *Globe*, il avait fait l'apothéose de Saint-Simon; prédicateur de la secte, il avait porté le costume bleu et harangué plusieurs fois l'auditoire de la salle Taitbout. Un de ses amis le détacha de l'école, et bientôt l'ancien journaliste

devint professeur au Collège de France. Alors il jugea de sang-froid Saint-Simon et ses héritiers : le premier lui apparut comme un philosophe de talent, qui avait mêlé des vues profondes à beaucoup d'erreurs ; au Père il reprocha le retour vers la théocratie, les aberrations morales, l'insuffisance des études psychologiques. L'école, selon lui, a eu la gloire d'affirmer les droits de la capacité, d'opposer l'association à l'égoïsme, de préparer une économie politique nouvelle ; trop pressée d'arriver au triomphe, elle a gaspillé tout un avenir en moins d'un an, mais toutes les questions importantes se trouvent posées par elle. « Le saint-simonisme est, pour ainsi dire, une table des matières vaste et confuse, un prospectus hâtif de la philosophie française du dix-neuvième siècle. » Les projets de réformes exposés par Lerminier dans sa *Philosophie du droit* prouvent qu'il voulait remplir quelques chapitres de cette table (1).

Les dissidents qui s'étaient éloignés à la suite de Bazard trouvèrent un organe dans la *Revue encyclopédique,* dont Hippolyte Carnot avait la direction. C'est là que Charton publia les *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien,* le document qui

(1) Lerminier, *Philosophie du droit*, 1831, appendice (c'est le premier jugement sur Saint-Simon), et II, p. 268 (c'est le second) ; *Lettres philosophiques* dans *R. des Deux Mondes,* 15 août 1832. — Sur Lerminier, V. *Globe*, 21 avril, 12 et 18 mai, 6 août 1831.

nous fait le mieux comprendre l'attraction exercée par la doctrine, les progrès de l'école et sa chute soudaine. Jean Reynaud écrivit dans le même recueil un article remarquable sur l'association qu'il venait de quitter (1). — La secte, dit-il, eut le grand mérite de formuler des principes généraux sur l'amélioration du sort des classes laborieuses, sur le classement par capacité, qu'elle substituait aux privilèges héréditaires. « Ce n'était ni un Coran ni un Lévitique ; c'était une conception avec un cadre, une préface avec une table des matières. » L'école avait commencé des études précises sur chaque question lorsque survinrent les journées de juillet ; aussitôt s'ouvrirent des perspectives nouvelles : il ne s'agissait plus d'élaborer lentement des projets, mais de présenter des solutions. Malheureusement on n'était point préparé pour cela, on n'avait même pas une doctrine arrêtée ; la même salle de prédication était un jour un club, le lendemain un tabernacle. La tâche des saint-simoniens se trouva finie le jour où leurs grandes idées furent devenues populaires ; trouver la solution de chaque problème, une société hiérarchique ne le pouvait point : « Les découvertes philosophiques ne se font pas de compagnie. » La triste morale d'Enfantin, les conflits entre lui,

(1) *De la Société saint-simonienne*, dans le t. LIII (1832), pp. 9 et suiv.

Rodrigues et Bazard, tous trois prétendants à la direction suprême de l'humanité, ont achevé la ruine du saint-simonisme.

Jean Reynaud et Pierre Leroux exposèrent dans la *Revue encyclopédique* leurs propres théories. D'après eux, un changement heureux est en train de s'accomplir. La philosophie, la religion, l'art, la politique, étaient demeurés jusqu'ici fragmentaires ; Napoléon avait fragmenté les hommes, pour avoir de bons spécialistes ; l'éclectisme et le doctrinarisme avaient fragmenté les idées, par impuissance. Mais aujourd'hui, conformément aux prévisions de Saint-Simon et de Ballanche, tout se rapproche, tout se réunit ; les doctrines allemandes, qui avaient agi quelque peu sur Saint-Simon et beaucoup moins sur ses disciples, grandissent en influence : partout pénètre l'idée du progrès, base de la philosophie nouvelle. Celle-ci continue la philosophie du siècle dernier ; on a répété à tort (et ce reproche vise particulièrement Bazard et Enfantin) que l'époque de Voltaire ne savait que détruire. Le dix-huitième siècle, comprenant qu'il ne pouvait combattre le christianisme qu'à la condition de le remplacer, a découvert la théorie de la perfectibilité. Cette théorie avait été rendue possible par le rationalisme cartésien ; Pascal le premier l'a formulée, Perrault et Lamotte l'ont développée. Ainsi le siècle des encyclopédistes, loin

d'être le contradicteur et l'ennemi du siècle précédent, a hérité de lui un principe d'ordre dont notre époque doit se servir pour la reconstruction. Les principes du dix-neuvième siècle sont la souveraineté du peuple, attaquée à tort par quelques saint-simoniens, et l'égalité, qui doit avoir sa place en même temps que la liberté ; le but, c'est l'affranchissement des prolétaires, affranchissement que le tiers état réalisera s'il veut éviter une révolution. En même temps viendra l'affranchissement des femmes, dès qu'on aura créé pour elles une éducation véritable. Tout cela doit se faire peu à peu, avec le temps.

Telles sont les principales opinions soutenues par la *Revue encyclopédique ;* elles appartiennent à cet ensemble d'idées que le saint-simonisme n'a pas inventées, mais a popularisées (1). Ces idées, comme le faisait remarquer la *Revue,* commençaient à pénétrer dans le clergé chrétien ; l'abbé Gerbet, par exemple, essayait dans ses conférences de concilier la théorie du progès avec le dogme catholique. La *Revue indépendante* disait quelques années plus tard : « Le saint-simonisme est dans le peuple par le communisme, dans la bourgeoisie par les journaux de toutes les opinions. Le saint-

(1) La *Revue encyclopédique* eut pour collaborateurs plusieurs des anciens saint-simoniens : Laurent, Émile Péreire, Saint-Chéron (gendre de Bazard).

simonisme est partout (1). » Jean Reynaud et Pierre Leroux continuèrent séparément leurs travaux. Tous deux ont cherché à résoudre le problème de la destinée humaine, et surtout celui de la sanction finale, en remplaçant le dogme chrétien de la vie future par le dogme saint-simonien de la vie éternelle : l'un faisait voyager l'âme, accompagnée de son corps, à travers des astres différents ; l'autre la faisait passer d'un corps à l'autre, sans qu'elle abandonnât la terre. Tous deux prêchent la solidarité, l'association ; mais Pierre Leroux a eu l'honneur de réhabiliter la famille, la pâtrie, la propriété.

Cet infatigable lutteur appela toujours Saint-Simon son maître et, comme on avait devant lui traité ce philosophe de mendiant, de parasite, il répondit : « Tout ce qui pense aujourd'hui pense à travers le cerveau de ce parasite ; et le *fait* se traîne, en boîtant, vers la réalisation des chimères léguées à l'humanité par ce mendiant (2). »

Le disciple direct de Saint-Simon ne demeurait pas non plus inactif. Quelques mois après sa rupture avec Enfantin parut un choix des écrits du

(1) Dupré, *Du Communisme,* dans la *Revue Indépendante,* 1841, pp. 337 et suiv.

(2) *La Grève de Samarez* (1863), t. I, l. II, 2e partie, ch. XXX. — Ailleurs (t. II, l. II, 2e partie, ch. XVII), Pierre Leroux, causant avec Victor Hugo, lui reproche de n'avoir jamais fait un vers en l'honneur de Saint-Simon.

maître, avec une préface où Rodrigues revendiquait la direction du saint-simonisme et proposait sur le mariage le maintien du *statu quo* jusqu'à ce que les femmes elles-mêmes eussent posé les règles de la morale nouvelle. Mais ce fut surtout l'amélioration pratique du sort des ouvriers qui l'occupa désormais. On ne pouvait y arriver qu'après avoir comblé l'abîme creusé entre les riches et les pauvres ; aussi chercha-t-il à fonder un journal, le *Patriote de* 1840, qui devait s'adresser aux uns et aux autres ; un essai encourageant avait été fait dans l'Est par *l'Industriel alsacien,* qui prêchait la conciliation. En préparant ce journal, Rodrigues fut amené à s'entretenir avec beaucoup d'ouvriers, à connaître leurs œuvres ; il eut la joie de découvrir chez eux des poètes généreux, amis du progrès pacifique ; et, n'ayant pas réussi à fonder un organe périodique, il voulut du moins faire connaître ces vers. Ainsi parurent en 1841 les *Poésies sociales des ouvriers*, avec une préface pleine d'espérance : « Le moment est venu, dit l'auteur, de fonder dans la presse, dans les chambres, dans la bourgeoisie, dans les ateliers, un nouveau parti politique, celui de la paix et du travail, de la conservation et du progrès, le parti social. » Les poésies de ce recueil sont parfois incorrectes, souvent prosaïques, mais l'inspiration en est toujours élevée.

L'un salue l'étoile qui se lève, cette sainte clarté,

Qui, réchauffant les cœurs, précède sur la terre
Un règne universel de paix, de charité.

L'autre, Ponty, ouvrier vidangeur, célèbre dans Saint-Simon le précurseur de l'avenir. Savinien Lapointe, ce cordonnier qui dut à George Sand un commencement de célébrité poétique, s'écrie :

Ne croyez pas, amis, à ces gens qui toujours
Boursouflent leurs écrits de furibonds discours :
Rien de grand ne jaillit de leur cerveau malade ;
Non, l'avenir n'est plus sur une barricade !

Mais au milieu de ces paroles pacifiques éclatent déjà les cris de haine. Tantôt c'est le pauvre qui demande pourquoi le sort l'a condamné au malheur :

Notre sort est-il donc de naître pour souffrir ?
L'existence, pour nous, sera-t-elle sans charmes ?
Verserons-nous toujours sueurs et sang et larmes ?

Tantôt c'est l'homme du peuple qui flétrit le riche, auteur des prostitutions :

C'est une chose atroce ! A toi toute ma haine !
Au pilori du peuple il faut que je t'enchaîne (1).

La publication de Rodrigues aurait dû montrer à la bourgeoisie les dangers que lui faisait courir

(1) La plupart de ces poésies sont extraites de *la Ruche populaire*, le recueil fondé par Vinçard. V. dans ce recueil, sur Rodrigues, les numéros de janvier et

son indifférence à l'égard des masses populaires ; mais le livre passa presque inaperçu. Rodrigues s'occupa ensuite de fonder une caisse des retraites ouvrières ; en 1844, un mémoire à ce sujet fut élaboré dans une commission présidée par Molé ; d'anciens hôtes de Ménilmontant, comme d'Eichthal et Michel Chevalier, s'y rencontrèrent avec Rodrigues et son ami Duverger, avec des économistes comme Hippolyte Passy et des moralistes comme Agénor de Gasparin. Mais le projet n'aboutit pas, et le disciple de Saint-Simon dut attendre des jours meilleurs. Nous le retrouverons en 1848.

Tous ceux dont nous venons de parler se réclamaient de Saint-Simon ; d'autres, au contraire, abandonnant complètement leur ancienne foi, se rallièrent au fouriérisme. Les rapports entre les deux sectes avaient d'abord été peu amicaux. Fourier avait envoyé ses ouvrages à Enfantin, dans l'espérance de le convertir ; Enfantin à son tour lui fit parvenir les principaux livres de Saint-Simon, et Fourier, après les avoir parcourus, en fit une critique acerbe qui lui attira du Père une réponse ironique et polie : louant la franchise de Fourier, bien éloignée de la politesse admise par « les civi-

juin 1841, et dans *l'Union*, qui lui fait suite, celui d'avril 1844 sur la caisse des retraites. Cuvillier-Fleury dans le *Journal des Débats* (26 novembre 1841) blâma la publication de Rodrigues.

lisés », il lui montra que toutes les idées capitales de Saint-Simon lui avaient échappé dans une lecture trop rapide. L'auteur de la *Théorie des quatre mouvements* proposait à ses émules de professer « dubitativement » la morale sociétaire ; le chef des saint-simoniens refusa en déclarant qu'entre Saint-Simon et Fourier leur choix était fait. Celui-ci, blessé dans son orgueil, exaspéré par le succès de l'école adverse, publia contre elle en 1831 une brochure virulente. D'après lui, elle rétablit le plus « obscurant » des gouvernements, la théocratie, et le plus odieux des droits féodaux, la mainmorte ; sa caractéristique est le jésuitisme, le « caméléonisme » ; ses efforts tendent surtout à séduire de riches donateurs ; tout ce qu'elle fera de bon sera pillé dans le système sociétaire (1). — Cette dernière accusation, les fouriéristes la reproduisirent maintes fois contre Enfantin ; Considérant prétendit plus tard que Transon avait surpris souvent le Père lisant en cachette la *Théorie des quatre mouvements* (2) ; mais Lechevalier, dans une confé-

(1) *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen*, 1831. — V. une lettre de Fourier aux saint-simoniens dans *le Globe*, 19 octobre 1831. La lettre d'Enfantin à Fourier, inédite, est aux archives saint-simoniennes. Plus tard Guéroult, dans *le Globe* (27 mars 1832), loua le fouriérisme.

(2) Stein, *Geschichte der socialen Bewegung in Frankreich*, 1850, II, p. 206.

rence faite en présence de Fourier, a déclaré qu'on ne pouvait reprocher à Enfantin aucun plagiat.

Jules Lechevalier, nous l'avons vu, était un des plus remarquables prédicateurs et missionnaires saint-simoniens. Lors du schisme de Bazard, il ne voulut suivre aucun des deux anciens papes, et proclama l'intention de se remettre seul à chercher la vérité en commençant par étudier le fouriérisme. Quelques semaines après, un des fidèles d'Enfantin, Abel Transon, s'éloignait à son tour, non par répugnance contre la morale nouvelle, mais au contraire parce qu'il jugeait le système insuffisant et incomplet ; dans un manifeste adressé à ses anciens frères de doctrine, il leur montra les lacunes de leurs croyances : « Saint-Simon, disait-il, ne nous ayant rien appris sur la nature de l'individu ni sur les relations intimes des deux sexes, sa doctrine nous laisse dans l'impuissance de rien concevoir et de rien réaliser comme association, qui ne soit pas une simple copie du passé. » Enfantin a proposé une morale à titre provisoire, en attendant la parole de la femme, tandis que Fourier a construit dès 1808 une morale complète, qui énumère et justifie toutes les passions ; c'est là qu'il faut chercher la vérité (1).

(1) *Simple Écrit d'Abel Transon aux saint-simoniens*, 1832. — Peu après, Transon exposa le système sociétaire dans la *Revue encyclopédique*.

Lechevalier, bientôt convaincu par la lecture des livres de Fourier, entreprit de convertir les saint-simoniens au système sociétaire et fit, avec l'aide de son nouveau maître, une série de leçons devant un auditoire composé en majorité de ses anciens coreligionnaires. Saint-Simon, selon lui, demeure « l'annonciateur de l'ère sociale nouvelle » ; Fourier a trouvé les solutions. Enfantin n'usait le plus souvent que de stériles métaphores et d'abstractions vagues ; chez Fourier, tout est précisé jusqu'aux moindres détails ; entre l'individu et l'humanité il a donné une place au groupe, à la phalange. Au lieu de classer tous les hommes par fonctions, il les classe par caractères et, grâce à la papillonne, leur permet de rompre leur chaîne. Enfantin a voulu, chose impossible, concilier l'attraction passionnelle avec le sacrifice, la liberté avec l'autorité ; Fourier a choisi l'attraction, la liberté. Autre impossibilité, on adoptait le panthéisme tout en laissant l'individu subsister ; Fourier parle une langue monothéiste (1). — Malgré les efforts de Transon et de Lechevalier, il y eut peu de conversions au fouriérisme ; l'école saint-simo-

(1) Lechevalier, *Exposition du système social de Charles Fourier*, 1832. — Ce cours, adressé aux saint-simoniens, devait avoir douze leçons ; la publication de l'Arsenal (fds Enfantin, 259) n'en comprend que deux. — Pellarin, qui était entré à Ménilmontant, quitta bientôt cette retraite pour se faire fouriériste.

nienne en parlait avec estime et déférence, mais il y avait un abîme entre l'esprit autoritaire d'Enfantin et l'esprit libéral de Fourier.

D'autres, désabusés, découragés, mais conservant le goût de ces principes d'ordre, d'organisation religieuse que leur avait enseignés l'école, revinrent les demander à la foi de leur enfance. Un d'entre eux, l'avocat Dory, de Marseille, nous a raconté sa crise, qui fut celle de beaucoup d'autres (1). Bravant la colère de sa famille et les railleries de son entourage, il avait exposé la doctrine dans quatre conférences publiques ; mais la rupture de Bazard le refroidit, et la disparition du *Globe* lui enleva le pain quotidien qui était nécessaire pour entretenir sa foi. Il tomba dans le scepticisme : l'amour des livres, le respect de la science, tout s'effaça ; retiré à la campagne, il subit des accès de désespoir, entretenus par la lecture de Byron, puis revint à un doute paisible en présence des innombrables systèmes inventés par les philosophes. Le chagrin le ramena enfin au christianisme ; cette religion lui parut seule capable d'expliquer et de calmer la douleur. Le repos lui fut rendu par « le retour au bon sens » ; il résolut d'accepter la vie et les rapports sociaux, de vaquer à une occupation régulière. Du saint-simonisme Dory garda l'estime

(1) *Retour au christianisme*. 1834.

pour l'œuvre industrielle qui devait améliorer la condition des classes inférieures ; mais ce fut le christianisme épuré de Silvio Pellico, de Thomas Moore, de Ballanche, qui lui rendit la paix et l'espérance. D'autres que Dory, pratiquant le précepte de Pascal, cherchèrent le calme dans la pratique la plus minutieuse des rites catholiques. Ainsi fit Transon après un court passage à travers le fouriérisme. Dugied s'était retiré à Dijon ; quand une saint-simonienne, Suzanne Voilquin, visita cette ville en 1834, on lui montra l'ancien carbonaro, l'ancien ami de Bazard, sortant de l'église où il se rendait régulièrement tous les matins (1).

Revenons maintenant aux saint-simoniens proprement dits ; voyons comment ils entreprirent de retrouver une place dans cette société qui n'avait répondu à leurs exhortations que par le sarcasme et l'injure.

(1) *Souvenirs d'une fille du peuple*, p. 136.

CHAPITRE V

LES SAINT-SIMONIENS EN AFRIQUE

I

C'est sur la terre africaine que les saint-simoniens commencèrent à se transformer, que le travail sérieux et productif remplaça les vagues théories et les folles imaginations. L'Afrique et en général l'Orient les attiraient ; le côté sensuel de l'islamisme séduisait les échappés de Ménilmontant : ils se trouvèrent ainsi amenés à étudier de près cette grande religion, et ils apprirent, peut-être les premiers en France, à la connaître et à l'apprécier avec justice.

Enfantin sortit de prison assagi et calmé ; non pas qu'il eût rien abdiqué de ses théories ni perdu la foi en lui-même ; seulement ce délire qui lui avait fait croire à l'arrivée immédiate de la Mère était dissipé. Plusieurs de ses disciples demeuraient encore en proie à l'exaltation fanatique de l'année précédente, ce fut lui qui les apaisa et découragea leurs

espérances : travailler, voilà quel était maintenant le devoir de tous. « Vous avez besoin, écrivait-il à Barrault, de revenir à comprendre et à sentir que l'industrie est le véritable appel de la femme et surtout des femmes... Le globe, voilà notre fiancée, notre mère pour le moment (1). » Le Père voyait la nécessité de s'expatrier pendant quelque temps ; il souhaitait d'accomplir une grande œuvre au dehors afin de rentrer en France réhabilité, vengé de toutes les railleries. Mais où aller ? Les disciples ne doutaient de rien. Duveyrier lui conseilla de se rendre en Chine, dans ce pays qui offrait une sorte d'idéal politique à toutes les écoles positivistes ; Rigaud, apprenant la délivrance d'Enfantin, écrivait que le Père allait peut-être se diriger vers l'Inde ou vers l'Océanie ; un capitaine de la marine royale, Guillain, proposa de fonder au loin une colonie sous la direction du maître, et plusieurs saint-simoniens étudièrent les cartes avec lui pour choisir l'emplacement de ce paradis terrestre (2). Mais Enfantin choisit l'Egypte, attiré par le souvenir de Napoléon et surtout par ce canal de Suez que la secte avait désigné depuis longtemps comme une des principales œuvres « religieuses » à accomplir.

(1) *Œuvres*, IX, pp. 58-60.

(2) Lettre inédite de Duveyrier à d'Eichthal. (Suzanne Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple*, p. 116.)

Pendant son emprisonnement, le Père avait déjà songé à faire partir une mission pour l'Égypte ; revenu à Ménilmontant, il se prépara au voyage. Ses fidèles n'attendaient qu'un signal. Hoart, apprenant sa mise en liberté, lui écrivait : « J'attends un mot de vous ; sans vous, je puis résister, montrer de la ténacité, de la persévérance ; mais sans vous je ne puis pas agir. Je tiens ma vie de vous ; vous êtes ma vie. » Et le Père, en lui envoyant ses instructions, répondait : « Je reprends sur vous mon autorité ; je suis libre. » Les préparatifs durèrent quelques mois : Enfantin adressa un appel de fonds à tous ses amis ; Hoart et Bruneau, les deux capitaines, furent chargés de réunir le personnel des travailleurs et de veiller aux soins matériels ; Massol et Rogé, deux artistes, devaient s'occuper de la musique, du costume, de cet appareil extérieur auquel les saint-simoniens attachaient tant de prix. Pendant ce temps, deux éclaireurs, le dessinateur Alric et l'avocat Colin, étaient partis pour l'Égypte ; ils allèrent à dos de chameau jusqu'à Suez pour examiner les traces de l'ancien canal et rassembler des renseignements. Puis Enfantin, devançant le gros de la troupe, s'embarqua en compagnie de quelques disciples parmi lesquels se trouvaient deux ingénieurs de talent, Fournel et Lambert ; on entra dans le port d'Alexandrie en octobre 1833. L'influence française était

très grande en Égypte ; Linant de Bellefonds et Selves, devenu Soliman-Pacha, firent bon accueil à ce groupe de compatriotes intelligents ; quant à Méhémet-Ali, très indifférent aux doctrines saint-simoniennes, il était trop habile pour ne pas bien recevoir cette équipe de polytechniciens qui venait s'offrir à lui. Deux projets se partageaient alors la faveur des conseillers égyptiens, le canal de Suez et le barrage du Nil ; Fournel dans deux audiences plaida la cause du canal auprès de Méhémet-Ali, mais le conseil préféra le barrage. Enfantin, s'accommodant comme toujours aux circonstances, offrit le concours de ses disciples pour le nouveau travail et, sur la réponse favorable du vice-roi, Hoart et Bruneau vinrent débarquer avec leurs hommes et se mirent à l'œuvre.

Enfantin les dirigeait de haut, tout en fréquentant les ministres égyptiens. Selves et Linant le traitaient en ami ; Edhem-bey, général turc, se convertit presque au saint-simonisme. Il était également lié avec les agents français, le consul Mimaut et surtout le vice-consul Ferdinand de Lesseps ; dans leurs réunions, ils parlaient beaucoup des travaux à faire en Égypte, et surtout de ce canal auquel le Père pensait toujours. N'est-il pas très probable que ce fut là, au milieu de ces enthousiastes, que le jeune diplomate apprit à aimer la grande œuvre de Suez et forma peut-être dès ce

moment le projet de la réaliser ? Le 15 août 1834, tous se donnèrent rendez-vous au barrage pour célébrer la fête de Napoléon ; ce fut une joyeuse soirée, terminée par de nombreux toasts, entre autres celui d'Enfantin qui but aux femmes. Le même jour fut posée la première pierre de l'école du génie civil ; Soliman-pacha y grava les initiales de Napoléon et de Méhémet-Ali, en déclarant que le vice-roi était l'exécuteur testamentaire du grand homme (1). Un peu plus tard, quand Marmont fit un voyage sur les bords du Nil, on oublia les souvenirs de 1814 et de 1830 pour ne songer qu'à recevoir le mieux possible un maréchal de l'Empire, et les saint-simoniens y contribuèrent pour leur part (2). Ainsi la mémoire de Napoléon planait toujours sur l'Égypte.

Les femmes de la secte n'étaient pas demeurées en arrière : dès qu'on apprit à Paris que le Père, sans leur adresser un appel formel, les autorisait à venir, plusieurs se décidèrent au départ. L'exemple fut donné par Cécile Fournel, heureuse d'aller rejoindre son mari : « Je sens, écrivait-elle dans le *Livre des Actes*, je sens que dans ces contrées où domine presque exclusivement l'aspect matériel de

(1) *Œuvres*, X, p. 16. — Barrault, *Occident et Orient*, 1835, p. 450.

(2) Marmont a parlé d'eux dans ses *Mémoires*, III, p. 361.

la vie, la présence d'une femme qui a fait son bonheur de vivre en chrétienne sera un exemple utile à la famille nouvelle qui va chercher à se constituer, à pressentir l'avenir ». Clorinde Rogé l'accompagna ; elles s'arrêtèrent à Toulon pour y voir leurs frères de doctrine et firent une promenade sur mer en chantant les airs saint-simoniens devant une foule nombreuse ; quelques adeptes leur servirent de chevaliers jusqu'en Égypte. Suzanne Voilquin les suivit bientôt, après avoir parcouru le Centre et le Midi de la France pour récolter de l'argent chez les adhérents de l'école.

L'activité du petit groupe sembla d'abord réussir. Barrault faisait à Alexandrie des conférences éloquentes sur l'histoire de la civilisation ; Clorinde Rogé ouvrait un pensionnat de jeunes filles ; le gouvernement égyptien employait Rogé avec Yvon Villarceau, le futur savant, comme professeurs de musique, Alric et Achard comme professeurs de dessin ; les médecins Jallat et Forcade avaient une nombreuse clientèle. Le plus brillant de tous, Lambert, devenu directeur de la nouvelle école des mines, employait une bonne partie de son traitement à défrayer le Père, à l'égard duquel sa vénération demeurait toujours aussi grande. Quelques-uns allèrent jusqu'à embrasser l'islamisme ; ainsi Machereau, un artiste naïf, toujours négligé dans sa tenue, si bien qu'on disait

couramment au Caire « sale comme le bon Machereau », se fit circoncire et se maria en Égypte. Mais chez la plupart il y eut bientôt misère et découragement ; les positions brillantes qu'ils avaient espérées ne s'offraient pas, les grands travaux qui les passionnaient tous demeuraient en suspens. Fournel, désespéré par l'échec du canal, rentra en France un des premiers avec sa femme. Beaucoup étaient très malheureux, malgré l'appui de leurs frères ; Suzanne Voilquin se fit leur blanchisseuse pour gagner sa vie tout en leur épargnant une dépense.

La peste survint et fit cesser les travaux du barrage ; plusieurs des adeptes s'empressèrent de revenir en France, tandis qu'Enfantin allait fuir la contagion dans la haute Égypte et se reposait à Karnak. Au Caire, les victimes furent nombreuses parmi les saint-simoniens : après le Dr Forcade, Lamy, Maréchal, Dumolard succombèrent. La mort du bon et brave Hoart jeta la consternation dans la secte ; il fut suivi par Ollivier, un fidèle de la première heure, auquel on fit de solennelles funérailles saint-simoniennes. L'épidémie terminée, Enfantin espéra que les travaux allaient reprendre ; avec cette absence de sens historique et artistique qui avait fait réclamer par *le Globe* la destruction du Louvre, il approuvait le projet, soumis au vice-roi, de jeter une des pyramides dans le Nil pour

faciliter le barrage. Mais le travail demeura interrompu; d'ailleurs on cherchait à se passer des Européens; un refroidissement survenu dans les relations de la France et de l'Égypte nuisit aux saint-simoniens. Enfantin perdit courage et rentra en France en 1837. Il laissait en Égypte plusieurs disciples qui allaient y faire leur carrière; Lambert surtout occupa les plus hautes fonctions, devint bey en 1847 et ne prit sa retraite pour regagner la France qu'en l'année 1851.

Le canal de Suez demeurait un projet cher aux saint-simoniens. Quelques années après, quand Enfantin, sorti de la misère, put revenir aux travaux d'intérêt général, l'idée fut reprise; il réussit à fonder en 1846 la Société d'études du canal de Suez, dont les séances eurent d'abord lieu chez lui (1). La Société devait comprendre trois groupes : français, allemand et anglais, représentés par trois ingénieurs : Paulin Talabot, Negrelli et Stephenson. On discuta longtemps les projets en présence : Linant demandait le percement de l'isthme; Talabot proposait un canal d'Alexandrie à Suez, passant par le barrage; Barrault publiait avec son frère, ingénieur des mines, le plan d'un canal qui longerait la côte du delta. Mais l'opposition des

(1). *Œuvres,* XII, pp. 7 et suiv. — Enfantin lut à cette Société une note où il énumérait les saint-simoniens morts à la peine sur les bords du Nil.

Anglais retarda tout jusqu'au jour où l'avènement de Saïd fit entrer en ligne Ferdinand de Lesseps. Celui-ci négocia d'abord avec Enfantin et son ami Arlès-Dufour, mais finalement se débarrassa d'eux pour agir seul ; la Société d'études avait préparé le canal, elle ne fut point appelée à y participer. A ses amis qui se plaignaient de cette exclusion, Enfantin répondit par ces belles paroles : « Que l'œuvre que j'ai signalée et fait mettre à l'étude comme grandement utile aux intérêts matériels et moraux de l'humanité s'exécute, et je serai le premier à bénir l'exécuteur. Sans doute il sera bon et juste que l'on sache dans l'avenir que l'initiative de cette réalisation gigantesque a été prise par ceux-là mêmes en qui le vieux monde ne voulut voir d'abord que des utopistes, des rêveurs, des fous ; mais rapportez-vous-en à l'histoire pour cela. En attendant, si l'isthme est percé, fût-ce sans nous, c'est surtout à nous qu'il appartiendra de s'écrier : *Allah-kerim!* (1) »

Cet Orient où le Père demeura de 1833 à 1837 préoccupait dans le même temps les disciples restés ou revenus en Europe ; tous voyaient dans l'Afrique une terre propre à recevoir l'organisation

(1) *Œuvres*, XII, p. 248. — V. Frédéric Passy, *les Perceurs d'isthmes* (*Journal des Économistes*, janvier 1895). Sur l'abnégation d'Enfantin en cette circonstance, V. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, ch. XIX.

sociale nouvelle, tous opposaient à l'Occident sceptique et agité l'Orient calme et ferme dans sa foi. Cette pensée fut exprimée surtout par d'Eichthal et Barrault. Celui-ci, dans un livre de 1835, raconta divers épisodes de son voyage d'apôtre et recommanda la réconciliation du christianisme et de l'islamisme. L'année suivante, il demanda que l'Occident réveillât l'Orient, non par la conquête et le gouvernement direct, mais par l'occupation et le protectorat : les Russes auront Constantinople, les Anglais Suez, les Français l'Asie Mineure. Ce sera utile aux chrétiens autant qu'aux musulmans : « L'Orient se meurt de son immobilité prolongée ; nous, ne dépérissons-nous pas d'une mobilité sans but et sans carrière? (1) » — Même langage dans *les Deux-Mondes*, publiés par d'Eichthal après un long séjour en Grèce. En face de l'Occident fiévreux, épuisé, dit-il, se trouve l'Orient paisible, goûtant la sainteté du repos; Paris et Constantinople sont les capitales des deux mondes. Il faut qu'elles se comprennent : nous devons enseigner à l'Orient la science et l'industrie ; à lui de nous faire comprendre la puissance de la famille, le côté artistique de la vie. Mettons-nous donc à son école, au risque de nous faire appliquer l'épithète de *rétrogrades :* « Il semble que la

(1) *Occident et Orient*, 1835. — *Guerre ou paix en Orient*, 1836 (dédié à la mémoire de Hoart).

destinée de l'homme soit d'aller toujours en avant de s'élancer indéfiniment dans une carrière de civilisation artificielle, de dédaigner ce qui fit la joie de ses ancêtres et de son enfance... Ne nous sentons-nous pas incessamment rappelés vers nos pères, comme nous nous sentons d'avance associés à nos fils ? » Le rapprochement des deux mondes, c'est à l'Autriche à le faire en Europe, à la France à l'accomplir en Afrique ; Alger doit acquérir une importance considérable pour la civilisation (1). L'Afrique est le continent des noirs ; d'Eichthal appelle de tous ses vœux l'abolition de l'esclavage et l'union des deux races. La race blanche, selon lui, est la race mâle, capable de faire prospérer la science et l'industrie ; la race noire est la race femelle, qui ne vit que par le sentiment ; qu'elles se marient, et leur union sera féconde. Les noirs sont régénérés maintenant par l'islamisme, dont le caractère familial convient à leurs goûts ; laissons donc cette religion s'étendre chez eux, sans la contrecarrer par une propagande chrétienne qui serait inutile et inopportune. C'est encore Alger qui devra être le point de rencontre des noirs et des blancs (2). — D'Eichthal essaya de

(1) *Les Deux Mondes*, 1837.

(2) D'Eichthal et Urbain, *Lettres sur la race noire et la race blanche*, 1839. — D'Eichthal, *De l'état actuel et de l'avenir de l'islamisme dans l'Afrique centrale*, 1840.

faire adopter ses vues par les savants ; devenu secrétaire de la Société d'ethnographie, l'ancien disciple d'Enfantin y provoqua en 1847 une discussion développée sur les rapports des deux races ; mais Rodrigues et lui, avec leurs considérations d'ordre sentimental, vinrent se heurter contre le point de vue froidement scientifique des Quatrefages et des Milne-Edwards.

II

Cette Algérie, dont Gustave d'Eichthal attendait de si grandes choses, les saint-simoniens y avaient déjà pénétré. Quelques-uns s'y rendirent au moment de la dispersion, et parmi eux Urbain et Retouret (1). Celui-ci était en 1830 un jeune et ardent républicain, ennemi du trône et de l'autel, que défendait son camarade Armand de Pontmartin ; après s'être vaillamment battu en juillet, il s'aperçut que la Révolution n'avait amené aucune réforme, et se fit saint-simonien. Prédicateur à la rue Taitbout, apôtre mondain, puis cénobite à Ménilmontant, il renonça au mariage avec une jeune fille qu'il aimait pour se consacrer à ses nouveaux devoirs. Envoyé par le Père en Al-

(1) Rogé et Massol y étaient venus d'abord, mais ils se découragèrent aussitôt et rentrèrent en France.

gérie, Retouret partit avec l'espoir de convertir les tribus arabes, en répétant sa devise habituelle : « Il faut combattre pour sa foi. » Le jeune apôtre trouva un ami dans Lamoricière, qui demeurait encore attaché à la doctrine ; quand Retouret mourut en 1835, ce fut Lamoricière qui lui éleva une tombe au cimetière d'Alger en y faisant graver une inscription saint-simonienne (1). Quant à Urbain, c'était un mulâtre de Cayenne ; intelligent et fier, il gardait le souvenir des humiliations que le préjugé de la couleur lui avait causées en Amérique : il adopta donc avec empressement la théorie qui devait conduire à l'association universelle. Venu en Algérie après la dispersion, Urbain s'intéressa bientôt à ce pays et, après un court séjour en Égypte, où le Père l'avait appelé, il se consacra tout entier à la nouvelle colonie. Accablé un instant par la mort de Retouret, le jeune homme reprit courage et se passionna pour les choses d'Afrique au point de se faire musulman, avec la chaude approbation d'Enfantin.

Celui-ci, revenu d'Égypte et retiré dans le Dauphiné chez ses cousines, M[lles] Nugues, vint à son tour en Algérie. Le général Saint-Cyr Nugues, frère de ses cousines, qui s'intéressait à lui tout en déplo-

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, page 290. Sur Retouret, v. A. de Pontmartin. *Mes Mémoires*, 1re série, pages 57-105.

rant ses prétentions pontificales, réussit en 1839 à le faire désigner comme membre de la commission scientifique d'Afrique, présidée par le colonel Bory de Saint-Vincent. Le Père débarqua aussitôt en Algérie. Si le gouvernement avait cru mettre la main sur un savant modeste et docile, l'illusion fut courte; comme il l'écrivait lui-même, « l'ethnographe Enfantin s'occupe moins de l'angle facial, du crâne, du poil, des mollets et des fesses des races indigènes que de la politique, du gouvernement, de l'administration, de la colonisation de l'Algérie. » La colonie tout entière, et surtout la province de Constantine, lui apparut comme un excellent terrain pour essayer des établissements civils et militaires complètement régis par l'État, en un mot pour tenter des expériences de socialisme ; ce pays et l'Égypte deviendraient les deux régions destinées à opérer la réconciliation de l'Orient et de l'Occident, de l'islamisme et du christianisme. Mais ce n'était pas là ce qu'on demandait à un membre de la commission scientifique; ses rapports au ministère lui furent renvoyés, la publication d'une de ses lettres dans *le Toulonnais* lui valut une réprimande; enfin, malade physiquement et moralement, il rentra en France en 1841. Deux ans plus tard, le résumé de ses études fut publié dans un livre intéressant, *la Colonisation de l'Algérie*.

La première partie de cet ouvrage est une comparaison entre l'état de la propriété en France et en Algérie. La propriété algérienne est collective, elle repose sur le principe d'ordre ancien ; la propriété française, mobilière surtout, repose sur le principe de liberté. L'avenir adoptera une forme nouvelle, dont les sociétés anonymes et les sociétés en commandite peuvent déjà donner une idée ; ce sera la propriété mixte, fondée sur l'association industrielle et organisée par les banquiers. En Algérie, on doit tenir compte de ce qui existe : la forme de l'avenir n'est pas possible encore, le système de la métropole serait déplorable. Dans les tribus il faut garder la propriété collective complète ; dans les colonies civiles et militaires on établira aussi la propriété collective, mais avec une jouissance individuelle.

La seconde partie expose comment se fera la colonisation européenne. On la poursuivra d'après un plan déterminé. Il faut d'abord établir la ligne stratégique destinée à défendre contre les attaques du Sud la région cultivable : les colonies militaires seront le long de cette ligne, les colonies civiles entre elles et la côte ; on s'enfoncera bien plus avant dans l'Est, qui est fertile, que dans l'Ouest. Les colonies militaires sont possibles, grâce à la forte organisation de l'armée : l'essentiel est d'inculquer aux soldats l'esprit de construction et

d'entretien à la place de l'esprit de destruction ; il sera bon de choisir des hommes « encore un peu paysans et pas du tout troupiers finis ». Quant aux colonies civiles, une fois qu'on aura choisi pour elles les emplacements les plus favorables, il faut y faire, avant l'arrivée des émigrants, les travaux nécessaires d'assainissement et d'irrigation ; pour cela, organisons un corps des ponts et chaussées. « La colonisation de l'Algérie est l'occasion unique et vraiment providentielle d'essayer, non l'application de l'armée aux travaux publics, mais l'organisation d'une armée des travaux publics. » C'est un ingénieur civil qui fondera chaque village, qui en aura l'honneur et la responsabilité. Les colons seront soumis à une forte discipline, formés en ateliers de huit compagnies, chacune de vingt-quatre familles.

La troisième partie de l'ouvrage s'occupe des indigènes. Sous l'influence des idées libérales françaises, on a laissé gouverner les indigènes par des indigènes, ce qui a permis à un Abd-el-Kader de devenir puissant. Pour toutes les tribus enserrées dans le réseau militaire, on peut dès maintenant leur donner des chefs européens, tout en ménageant leurs habitudes ; quant aux autres, il faut travailler à les dissoudre en fractions indépendantes (qui se trouvent en germe dans les *ferkas*) afin de hâter la soumission. Ne bornons

pas nos vues à l'Algérie proprement dite ; il faut savoir où commence le désert, s'il peut fournir de l'eau, quels sont les itinéraires et l'importance des caravanes. En résumé, organisons l'Algérie, en la confiant à un ministère des colonies où l'on agira au lieu de parler. Que le gouverneur général ait sous ses ordres un général en chef, dirigeant les colonies militaires, et un directeur des colonies civiles ; celui-ci attirera de bons colons et tiendra les Européens séparés des indigènes pour que les Arabes demeurent organisés. La paix et le travail feront de l'Algérie un pays prospère.

Dans cet ouvrage les vues utopiques sont mêlées à des aperçus excellents, parce qu'Enfantin, d'une part, expose ce qu'il a eu sous les yeux et, d'autre part, veut expérimenter en Algérie l'organisation du travail. Ce ne fut pas son adieu à notre colonie ; la même année 1843, il réussit, avec son ami Louis Jourdan et deux membres de la commission scientifique, Carette et Warnier, à fonder le journal *l'Algérie*, qui dura jusqu'en 1846. Ce journal, qui voulait s'occuper de toutes les questions méditerranéennes, donna aussitôt son programme algérien : fin de la guerre, fin du régime du bon plaisir ; emploi de l'armée pour les grands travaux indispensables, colonisation faite par l'État, organisation définitive des tribus. *L'Algérie* combattit l'ardeur guerrière de Bugeaud et lui op-

posa les tendances civilisatrices de Lamoricière; elle réclama sans relâche la création d'établissements financiers, à commencer par une banque algérienne; elle montra la possibilité de créer des rapports commerciaux avec le Soudan; et surtout elle revendiqua pour les indigènes le droit à l'existence, en montrant qu'il fallait ou les détruire, ou les refouler, ou les pacifier en les administrant, et que la dernière solution était seule possible. Ce fut là une idée chère aux saint-simoniens; Urbain la défendit avec l'autorité que lui donnait son titre d'interprète attaché au maréchal Bugeaud. Après le départ de celui-ci en 1847, Urbain montra la marche à suivre: d'abord la phase arabe, où l'administration française n'interviendra que de loin; puis celle des bureaux arabes; enfin celle du gouvernement direct, après la réconciliation des Arabes et des Européens: « Ce n'est plus la fusion inintelligente des races, des habitudes, des doctrines religieuses; c'est l'association des travaux pour atteindre un but commun, la paix et le bien-être. » Combattant les convertisseurs à outrance; Urbain affirma que les musulmans étaient avides de progrès, empressés à courir aux trop rares écoles ouvertes pour eux, prêts à s'unir aux chrétiens par le travail, tout en gardant leur foi (1).

(1) Urbain, *Algérie* (extraits de la *Revue de l'Orient et de l'Algérie*), 1848.

La république de 1848 essaya la colonisation officielle en Algérie, afin d'y déverser le trop-plein du prolétariat français. On avait résolu de suivre pour les créations de villages le plan donné par Enfantin ; mais Trélat, chargé de présider à ce grand travail, fit prévaloir un système différent (1). C'est alors que les Parisiens virent partir sur la Seine de vastes radeaux chargés d'émigrants qu'un prêtre venait bénir au moment des adieux. On crut avoir trouvé une solution du problème social. Malheureusement les belles espérances du début s'évanouirent très vite : les transports étaient mal faits, les premiers travaux mal dirigés ; au lieu de confier les colonies à des directeurs civils, on les mit sous les ordres de chefs militaires. Parmi les saint-simoniens, Barrault, qui s'intéressait depuis longtemps à l'Algérie, voulut participer à cette tâche ; le moment lui paraissait venu d'agir pratiquement, de ne « plus faire d'esbrouffe », selon son expression. Il emmena un groupe de colons dans la province de Constantine et supplia le Père, sans succès d'ailleurs, de venir se joindre à lui (2). Tout cela réussit peu ; dès 1849 le gouvernement réactionnaire du Prince-Président abandonna ces tentatives sur le rapport défavorable d'une

(1) Cat., *Précis de l'histoire de l'Algérie*, 1890, pp. 237 et suiv.

(2) *Œuvres*, XII, pp. 96 et 116.

commission, comme si en moins d'un an il avait été possible d'obtenir des résultats. Barrault, devenu député de l'Algérie à l'Assemblée Législative, plaida la cause du régime civil dans de longs discours fort peu écoutés ; le régime militaire fut quand même rétabli.

Mais bientôt la grande question se posa de nouveau : comment traiter les indigènes ? Un parti arabophile se forma, dont le chef reconnu fut Urbain, devenu conseiller du gouvernement en Algérie. Le saint-simonien mulsuman défendit les indigènes dans des ouvrages passionnés, qui respiraient tous les enthousiasmes d'autrefois (1) ; le moment du triomphe lui parut arrivé lorsque Napoléon III parcourut l'Algérie, l'ayant à ses côtés comme interprète, et qu'il écrivit la lettre fameuse sur le « royaume arabe » ; le sénatus-consulte de 1863, qui accordait aux indigènes de nombreux avantages, réalisa quelques-uns des vœux les plus chers d'Urbain. Mais la crise qui suivit, les révoltes survenues depuis 1864 exaspérèrent les colons ; pendant quelques années l'ardent arabophile devint le bouc émissaire de tous les péchés commis. Rien ne le découragea, pas même la chute de l'Empire et la perte de ses fonctions ; après 1870, dans ses lettres au *Journal des*

(1) *L'Algérie pour les Algériens,* 1861 ; — *Indigènes et immigrants,* 1863.

Débats, il continua de soutenir les opinions de sa jeunesse.

A côté de lui, bien d'autres saint-simoniens ont laissé un nom dans l'histoire de la colonie africaine. Fournel, ayant obtenu sous Louis-Philippe une mission comme ingénieur, publia en 1849 son ouvrage sur les *Richesses minérales de l'Algérie*, qui ouvrit pour ce pays l'ère industrielle ; lui-même donna l'exemple et, avec le concours de Paulin Talabot, provoqua l'exploitation des mines de fer de Mokta-el-Hadid, qui donnent encore aujourd'hui un revenu considérable ; après Louis Jourdan, les fils d'Arlès-Dufour se sont distingués parmi les plus entreprenants des colons. Enfin ce fut le fils de Charles Duveyrier qui, par ses belles explorations dans le Sahara, montra comment l'Algérie pouvait s'étendre vers le sud. On revient maintenant aux conseils d'Henri Duveyrier pour tâcher d'unir l'Algérie au Soudan à travers le désert ; et les mesures proposées récemment en faveur des indigènes par Jules Ferry, par Burdeau, par Masqueray (le successeur d'Urbain au *Journal des Débats*), s'inspirent du même esprit que les livres d'Urbain et de tous les saint-simoniens qui ont touché à l'Algérie. Masqueray a rendu le plus beau des témoignages à son prédécesseur : « C'est lui qui, le premier, a mis en plein jour cette formidable question indigène que tout le monde

aujourd'hui semble découvrir. Il l'a étudiée sous toutes ses faces, et il l'a théoriquement résolue avec la justesse d'esprit d'un homme d'État, l'élévation d'un philosophe, le détachement d'un religieux. Il est mort à la peine, exécré en Algérie, mal connu ou soigneusement oublié en France ; mais il vit d'une vie profonde dans les âmes mêmes de ceux qui feignent de l'ignorer et qui profitent de ses travaux. C'est là sa suprême récompense. Il n'aspirait, dans sa foi saint-simonienne, qu'à cette sorte d'immortalité (1). »

(1) *Journal des Débats*, 26 septembre 1891.

CHAPITRE VI

LE SAINT-SIMONISME SOUS LOUIS-PHILIPPE

Tandis que les saint-simoniens venus en Afrique, aux prises avec les difficultés de la vie, commençaient à s'assagir, un changement semblable se faisait parmi ceux qui étaient restés en France; après l'ère des folies venait l'ère des applications et des résultats. Des réformes sociales prudemment accomplies, un gouvernement fort qui en prenne l'initiative, un développement de la richesse matérielle qui les rende possibles : voilà les trois demandes sans cesse répétées dans leurs écrits. Leurs deux ennemis sont le conservatisme aveugle des « sans-cœur » et le libéralisme révolutionnaire des « sans-culottes »; les nouveaux socialistes, les Cabet, les Louis Blanc, les Proudhon, déplaisent à ces défenseurs du progrès pacifique.

Un des signes de cet esprit nouveau, c'est l'estime que leur inspire l'Autriche; d'après eux, la France doit prendre exemple pour quelque temps sur le pays tant maudit par les libéraux. Cette

puissance calme, bien assise, avec son empereur ennemi de la presse et ami de la prospérité matérielle, devient à leurs yeux l'idéal du gouvernement paternel. Nous avons vu que cette admiration pour l'Autriche apparaissait déjà dans *le Globe* après le schisme de Bazard. Quelques années plus tard, Enfantin, dans une lettre à Henri Heine, appela de ses vœux l'union de la France avec l'Autriche, en félicitant ce pays d'avoir défendu le principe d'ordre et méprisé le bavardage inutile du parlementarisme. D'Eichthal, dans *les Deux-Mondes,* insiste sur la position de l'Autriche au centre de l'Europe, avec ses deux peuples différents, l'un tourné vers l'est, l'autre vers l'ouest; dirigée par des gouvernants habiles, impitoyables pour le désordre, elle a le devoir de résoudre la question d'Orient et de servir de médiatrice entre les ambitions européennes. Bientôt Michel Chevalier au retour d'un voyage en Bohême vantera la foi et l'obéissance du peuple, le perfectionnement scientifique et industriel encouragé par le souverain qui développe l'instruction primaire tout en réfrénant l'esprit de critique et de négation (1).

Ainsi le saint-simonisme, laissant de côté la « loi vivante », tenait à rétablir le principe d'auto-

(1) *Œuvres*, X, p. 108. — D'Eichthal, *les Deux-Mondes,* Ire partie, ch. IV. — M. Chevalier, *Essais de politique industrielle,* 1843.

rité au profit du monarque, de Louis-Philippe. Ce fut la thèse favorite de Jules Lechevalier qui, malgré son passage au fouriérisme, gardait beaucoup de ses anciennes idées ; devenu journaliste, il défendit le gouvernement contre toutes les attaques et mena une vigoureuse campagne contre « les quatre sophismes révolutionnaires » : l'égalité, la fraternité, la liberté, la souveraineté du peuple. Cette haine pour le « libéralisme révolutionnaire » ne l'empêchait pas d'exiger le « libéralisme organisateur » ; il montra que, si le pouvoir négligeait la science, l'industrie, l'art, les lettres, ces forces arriveraient à se constituer d'une manière indépendante et peut-être dangereuse (1). Laurent, faisant l'histoire du principe d'autorité depuis le xv[e] siècle pour en expliquer la décadence, ne voyait qu'un régime capable de le relever : la « démocratie organique » ; cette démocratie, fondée sur un bon système d'éducation populaire, éviterait l'égalité absolue en instituant l'égalité proportionnelle au mérite. Barrault expliquait la coalition parlementaire de 1839 par l'absence d'un gouvernement actif et réformateur, ce qui laissait la place libre à de stériles discussions (2).

(1) *De l'Avenir de la monarchie représentative en France*, 1845.

(2) Laurent, *du Principe d'autorité en politique*, 1844. — Barrault, *la Coalition et le ministère*, 1839.

Le plus ardent apôtre de la politique réaliste et progressive fut Duveyrier. Dans un écrit de 1842 il proposait à la Chambre des pairs une mission toute nouvelle. Deux politiques sont en présence, dit-il : la politique « constituante » et celle des affaires ; depuis 1830 on ne s'est occupé que de la première, ce qui a fait la prépondérance de la Chambre des députés ; que la Chambre des pairs fasse prévaloir la seconde, et à son tour elle aura la prééminence. Cette assemblée représente l'administration, tandis que sa rivale représente le public ; que l'administration étudie les sciences politiques et favorise les intérêts matériels. Il faut, là aussi, trouver un juste milieu, une conciliation entre l'intérêt général, qui exige les chemins de fer et le libre échange, et les intérêts particuliers menacés par ces réformes ; on les dédommagera par une indemnité, à condition qu'elle ne soit pas excessive (1).

Duveyrier publia ensuite une série de *Lettres politiques*, intéressantes et suggestives, qui parlent de toutes choses : du gouvernement, dans lequel la pairie doit reprendre la place qui lui revient ; des chemins de fer, qu'il est essentiel de construire sans retard ; de l'enseignement, qui doit être fondé partout, et rendu pratique par l'abandon du latin et du grec. Duveyrier recommande à Louis-Phi-

(1) *La Pairie dans ses rapports avec la situation politique*, 1842.

lippe, comme autrefois Saint-Simon à Louis XVIII, cette alliance du roi et du peuple qui fut si profitable aux deux pendant plusieurs siècles. Les lettres se terminent par cette chaleureuse apostrophe adressée au peuple : « Peuple, à qui je dois le lait qui m'a nourri, le toit qui m'abrite, les tissus qui me couvrent, le temps que je te dévoue, jusqu'à la tombe de mon père et jusqu'aux jouets de mes enfants, Peuple ! sois le bienvenu ! (1) »

Ainsi les principaux saint-simoniens voulaient obtenir du gouvernement une organisation profitable à toutes les classes ; quelques-uns de leurs coreligionnaires, d'accord avec eux sur le but, demandaient pour y arriver la formation d'un parti nouveau, le « parti social » ou « parti des travailleurs » ; ce fut surtout le vœu de deux saint-simoniens du Midi, Charles Lemonnier et Léon Brothier, qui allaient désormais se distinguer dans l'école par l'originalité de leurs travaux. D'après Lemonnier, ce parti, n'ayant pas encore conscience de lui-même, se trouve partout et nulle part ; mais

(1) *Lettres politiques*, 1843. — Comme les saint-simoniens désiraient faire prévaloir leurs idées sous n'importe quel gouvernement, Duveyrier à la même époque lut au duc de Bordeaux, à Londres, une note sur le problème du paupérisme (*Œuvres*, XI, p. 230).— Duveyrier, après avoir songé à fonder une Revue pour défendre sa politique, devint, ainsi que Barrault, collaborateur du *Courrier français*, qui prit une couleur saint-simonienne.

plusieurs signes font espérer sa formation prochaine. Ce parti a le dégoût des querelles politiques et veut faire pacifiquement les réformes nécessaires : à l'intérieur, il réclame l'accroissement de la production, de la richesse, la fin des dépenses inutiles faites pour la guerre ; au dehors, une alliance politique et industrielle avec les nations libres. Le peuple cosmopolite des travailleurs, voilà ses missionnaires ; les routes, les télégraphes, les chemins de fer, voilà ses moyens d'action (1).

Brothier consacra un livre, qui mériterait d'être plus connu, à ce nouveau parti. Son programme présent est l'amélioration physique, morale et intellectuelle de toutes les classes ; le couronnement de la tâche sera une nouvelle conception morale et religieuse. Brothier veut transformer l'économie sociale en confiant à l'État le monopole du commerce. L'éducation est pour lui la base de toutes les réformes ; il combat l'abus du grec et du latin, et veut constituer l'enseignement professionnel par « l'alliance de l'école et de l'atelier » ; l'enseignement primaire, au lieu d'être intensif jusqu'à douze ou treize ans, prendra seulement quelques heures de la journée, mais sera continué jusqu'à dix-huit ans ; on doit assurer une bourse d'études à l'enfant le plus capable de chaque canton, de

(1) Lemonnier, *Présent et Avenir,* 1834.

manière à former une pépinière d'administrateurs. Arrivant enfin à la politique, l'auteur demande que le gouvernement représente à la fois les intérêts de l'individu, de la famille et de la société. Il y aura donc trois pouvoirs : la chambre élective, qui représente les intérêts individuels, se recrutera dans les corporations reconstituées, les prolétaires seuls étant exclus du vote ; la chambre des pairs, qui représente la famille, sera composée des plus riches agriculteurs de France, et aura le droit d'*adopter* des membres nouveaux ; le roi, chef suprême de l'administration, représentera les intérêts généraux. Voilà les projets présentés par Brothier à ce futur parti social, qui était à la même époque réclamé par Olinde Rodrigues et annoncé du haut de la tribune par Lamartine (1).

La plupart des saint-simoniens, renonçant provisoirement à un programme aussi vaste, se bornaient à insister sur le besoin de travaux publics et d'institutions financières. « Enrichissez-vous », auraient-ils dit volontiers comme Guizot, car cet enrichissement leur paraissait la préface nécessaire de toutes les améliorations. Le héraut de cette prédicationin dustrielle était Michel Chevalier. L'an-

(1) Brothier, *du Parti social*, 1839. — Un autre saint-simonien dissident, Pecqueur, se consacra depuis 1832 aux études sociales ; son *Économie sociale* est un livre de grande valeur. Pecqueur collabora plus tard avec Brothier et Lemonnier à la *Revue philosophique et religieuse*.

cien rédacteur en chef du *Globe*, avec une étonnante prestesse, devint au bout de peu de temps un collaborateur attitré du *Journal des Débats*. A ses convictions progressistes, qui n'avaient point disparu, il joignait maintenant le respect des économistes classiques; de là un curieux mélange d'aspirations vers les réformes et de défiance contre l'État; il cite Adam Smith et Jean-Baptiste Say en même temps que d'Eichthal et Brothier. Les saint-simoniens, tout en encourageant la production, attachaient une importance très grande à la distribution des richesses; Michel-Chevalier ne songe qu'à augmenter la production, persuadé qu'une juste répartition se fera d'elle-même. Dans son premier ouvrage, les *Lettres sur l'Amérique du Nord*, la préface est toute saint-simonienne : l'Amérique lui paraît destinée à faire la fusion de l'Orient et de l'Occident ; ce sont la France et l'Autriche, l'une mélangée de Latins et de Germains, l'autre de Germains et de Slaves, qui présideront à cette union. L'ouvrage lui-même renferme un tableau précis des États-Unis, sans cesse émaillé d'observations sur les exemples que la France peut leur emprunter. Toutefois, tandis que les Yankees aiment le morcellement et l'individualisme, Chevalier combat la théorie du gouvernement-ulcère ; il veut une France indivisible, dirigée par la royauté qui « doit représenter les classes inférieures ».

Deux ans plus tard, en insistant sur le progrès des intérêts matériels en France, Michel Chevalier comparait ce que la bourgeoisie obtint en 1789 et ce que la démocratie demande aujourd'hui (1). « La réforme, telle que l'entreprit la bourgeoisie, était celle que pouvaient concevoir des gens qui n'avaient ni faim, ni soif, ni froid. Celle qui reste à accomplir au profit de la démocratie doit être conçue de ce point de vue : que la démocratie a froid, soif et faim, qu'elle mérite de changer de condition, qu'elle en a la volonté et, disons-le franchement, la puissance. » Il appartient à la royauté de satisfaire les vœux de la démocratie par trois moyens : les chemins de fer, les établissements de crédit et une éducation pratique et industrielle qui détrônera les études classiques ; tant que la dynastie ne remplira pas le programme de la *poule au pot,* elle devra craindre le programme de l'hôtel de ville. Michel Chevalier, en vrai saint-simonien, méprise le parlementarisme ; comparant la France et la Chine, il estime que celle-ci l'emporte sur nous par son organisation politique et par un esprit conservateur qui est dû surtout à la puissance de la famille (2).

Michel Chevalier saisit d'ailleurs l'occasion de

(1) *Des Intérêts matériels en France.* 1838.

(2) *L'Europe et la Chine.* dans *Revue des Deux Mondes.* 15 juillet 1840.

préciser son attitude à l'égard de la secte. De Carné, dans le *Journal des Débats*, comparait Saint-Simon à Babœuf. Chevalier, dans sa réponse, représenta Saint-Simon comme un admirable penseur dont les idées étaient adoptées par tous les hommes d'État. L'erreur commune, dit-il, est de confondre le Maître avec ses disciples ; ceux-ci ont été victimes de leur éducation mathématique : ayant admis comme un axiome la suppression de tous les privilèges de la naissance, ils en ont déduit l'abolition de l'héritage. « Nous eûmes tort, continue-t-il, de penser que l'algèbre, c'est-à-dire la logique, sous sa forme la plus inflexible et la plus brutale, gouverne seule le monde... C'était une folie ; je ne fais nulle difficulté de le reconnaître, quoique, en somme, au lieu de déplorer la part que j'ai prise au mouvement saint-simonien, je m'en félicite hautement à cause des choses que j'y ai vues et apprises, et des hommes avec qui je m'y trouvai étroitement uni. » Quant aux doctrines immorales sur la famille, Chevalier demande qu'on en fasse retomber la responsabilité sur leur auteur, c'est-à-dire sur Enfantin ; Saint-Simon n'en a rien dit (1).

Bientôt l'ancien sectaire de Ménilmontant occupa la chaire d'économie politique au Collège de France.

(1) *Journal des Débats,* 6 janvier 1838.

Dans sa première leçon il exposa le rôle qui revient au principe moral dans l'industrie. C'est faute de ce principe que la transformation opérée par les machines cause tant de maux à l'ouvrier; la morale seule peut aujourd'hui rétablir l'accord entre la bourgeoisie et le peuple. — Quel est le moyen matériel de faciliter cet accord ? C'est l'accroissement de la production, répond Michel Chevalier dans un autre discours d'ouverture. Vouloir aujourd'hui partager le revenu de la France entre tous les citoyens, ce serait donner à chacun 63 centimes de rentes ; développons la production, le revenu total augmentera. « Et, si le progrès moral marchait de pair avec le progrès matériel, alors serait réalisé le rêve brillant de l'âge d'or qu'une tradition aveugle avait mis dans le passé, tandis qu'il est devant nous, s'il est quelque part dans ce monde. » Nous retrouvons ici la parole fameuse de Saint-Simon, accompagnée d'un doute. Le successeur de Jean-Baptiste Say n'hésite pas à réclamer l'intervention du pouvoir dans les travaux publics; comme dans *le Globe,* il demande qu'on les fasse exécuter par les troupes, et, loin d'approuver le laisser-faire, il signale tous les éléments d'organisation industrielle qui existent déjà. Ainsi le saint-simonisme prenait possession de l'économie politique, mais en se modifiant de manière à indigner parfois les ardents de la secte. Enfantin fut très

mécontent du second discours d'ouverture (1). Vinçard, après avoir lu un article du grand économiste sur l'immoralité des classes ouvrières, lui fit dans *la Ruche* une réponse virulente; il s'ensuivit un échange de lettres, Chevalier disant : « Vous n'êtes plus le Vinçard bienveillant et indulgent que j'ai connu », et Vinçard s'écriant, à propos de l'hérédité : « Est-ce que sur de telles questions, vous, Michel Chevalier, vous devez penser comme tout le monde ? (2) »

Ces travaux publics, ces chemins de fer tant désirés, les saint-simoniens en prirent l'initiative ; ce fut à Ménilmontant même, dans le temple de leur foi, que naquit la première société. Des ingé-

(1) Dans la colère que lui avait causée le mot sur les 63 centimes de rentes, Enfantin écrivit à Arlès-Dufour une lettre où il approuvait les communistes: « C'est au capital qu'ils songent, c'est à vos bonnes maisons bien meublées,... à votre propriété en un mot..., persuadés qu'ils sont d'ailleurs que, lorsque vous n'aurez plus toutes les douceurs de la vie, lorsque vos domestiques et vos grooms seront avec vos chevaux à la charrue..., la production augmentera (la production d'objets utiles au peuple) de tout le travail des gens qui cherchent, polissent et enchâssent vos diamants, vos perles et vos bijoux, qui vous couvrent de dentelle et de gaze, et qui alors feront, ainsi que vous-mêmes, entendez-vous, de gros souliers, des bas de laine bien chauds, du bon drap, et du grain, et du vin, et de l'huile, et peut-être un peu plus de soie, parce que toute femme du peuple voudra être jolie aussi le dimanche. » (*Œuvres*, XI, p. 164.)

(2) Vinçard, *Mémoires*, pp. 191-197.

nieurs affiliés à la doctrine, Lamé, Clapeyron, Stéphane et Eugène Flachat y étaient venus le 18 juillet 1832 pour assister aux funérailles d'Edmond Talabot ; de leur entrevue sortit le projet de voie ferrée entre Paris et Saint-Germain (1). Soutenu par Émile Péreire dans *le National*, par les Flachat dans *le Journal du Commerce* et *le Constitutionnel*, par Michel Chevalier dans le *Journal des Débats*, ce projet réussit enfin, et l'ouverture de la ligne de Saint-Germain en 1837 fut un grand événement dans l'histoire économique de la France.

Parmi les hommes les plus dévoués à la création des chemins de fer se trouva un saint-simonien qui n'était autre qu'Enfantin. Avec sa passion habituelle de l'unité, il voulait faire fusionner les nombreuses compagnies qui se formaient ; ses dons personnels de souplesse, de persuasion insinuante, purent s'exercer là d'une manière utile. Finalement on vit la signature de l'ancien utopiste, si souvent raillé par les hommes sérieux, figurer à côté de celles des Rothschild et des Hottinguer au bas de traités financiers considérables ; ayant mené à bien l'accord entre les Compagnies de Paris-Lyon, Lyon-Avignon et Avignon-Marseille, il entra en 1846 au conseil d'administration

(1) *Œuvres*, VII, p. 176.

des trois sociétés. Plusieurs de ses disciples entamaient des entreprises semblables. Duveyrier s'était fait une place honorable au théâtre par de nombreux vaudevilles et comédies, depuis *Michel Perrin*, écrit en collaboration avec son frère, jusqu'à *Oscar ou le Mari qui trompe sa femme,* composé avec Scribe ; il voulut, lui aussi, entrer dans l'Industrie et réussit, avec le concours financier des Péreire et d'Arlès-Dufour, à former une Compagnie qui afferma les annonces des principaux journaux et réalisa des bénéfices considérables. Cette Compagnie transformée subsiste encore (1).

Les parvenus excitent toujours l'envie. La puissance des saint-simoniens souleva bien des colères ; on raillait ces théoriciens qui, après avoir prêché l'abolition de la propriété, lui faisaient grâce maintenant qu'ils étaient riches ; on leur reprochait de s'entendre comme larrons en foire. Le signal fut donné par d'anciens adeptes qui, au lieu d'imiter le gros de l'école, s'étaient joints aux partis révolutionnaires ; ils s'indignaient de voir leurs chefs complètement embourgeoisés. G. Biard, saint-simonien gagné au communisme, publia sur Michel Chevalier une brochure sévère, où il mon-

(1) Parmi les saint-simoniens alors voués aux chemins de fer, citons plusieurs polytechniciens : Tourneux qui fit les lignes du Jura, Didion qui dirigeait la Compagnie de Bordeaux à Cette, Paulin Talabot qui s'occupait des lignes du Sud-Est.

trait l'apostasie des apôtres de la rue Taitbout (1). Terson, jadis prêtre catholique, un des quarante de Ménilmontant, qui devait être déporté en 1848 après les journées de juin, fonda en 1845 une Revue aux tendances socialistes ; il y compara, non sans aigreur, ces deux personnages très différents qui s'appelaient le Père Enfantin et Monsieur Enfantin (2). Vers 1845 éclatèrent à Paris de nombreux scandales financiers, où beaucoup d'hommes politiques se trouvèrent compromis. L'occasion était belle pour les polémistes de la gauche ; ils n'épargnèrent pas les saint-simoniens. Un journaliste, Dairnvaell, auteur de diverses brochures contre la haute banque, dénonça la coalition formée par tous les financiers, « depuis le roi Rothschild jusqu'aux derniers des saint-simoniens (3) ». L'attaque la plus violente vint de Toussenel, dans son livre fameux, *les Juifs rois de l'époque* (4) : on y sent une véritable haine de frères ennemis, de fou-

(1) G. Biard, *Biographie véridique de M. Michel Chevalier,* 1842. — *L'Atelier* avait aussi attaqué les saint-simoniens : Vinçard fit une réponse indignée dans *la Ruche populaire* (novembre 1841).

(2) *Les Droits du peuple*, revue sociale et politique, 1845, p. 208.

(3) *Rothschild Ier, ses valets et son peuple*, 1846, p. 24.

(4) Pp. 122-133. La même année 1847, Rothschild et l'école d'Enfantin étaient mis ensemble par Michaud et Villenave, *Histoire du saint-simonisme et de la famille Rothschild.*

riéristes contre saint-simoniens. D'après lui, c'est l'alliance de Saint-Simon et de Juda, de la théorie enfantinienne avec la pratique juive, qui a produit la féodalité financière. Le désastre de 1832 avait dispersé l'école, mais le Père, après une longue absence, a groupé de nouveau ses disciples afin de conquérir la richesse. Grâce à eux, le gouvernement vient de renoncer à construire lui-même les chemins de fer. Leur triomphe est complet : en 1843 les Juifs régnaient à la Bourse, Rothschild traversait triomphalement la France, Enfantin devenait secrétaire du conseil d'administration de Paris-Lyon, Duveyrier avait le monopole des annonces, Rodrigues une voix dans les conseils de la maison Rothschild. Tous étaient pourvus : « et le regard du Père s'élevait radieux vers le dieu d'Isaac pour le remercier du succès dont il couronnait ses efforts, et des grâces dont il comblait ses fils. » Ce n'est pas fini : sous prétexte de faire des largesses au peuple, Enfantin veut livrer aux Juifs tous les autres monopoles ; sous prétexte de prévenir les Anglais, il va donner le canal de Suez à Rothschild. Ses disciples sont repus et ne songent plus qu'à digérer.

L'attaque de Toussenel était injuste. Que plusieurs saint-simoniens, arrivés à l'aisance, aient pensé que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, la chose a dû se produire, car

elle est très humaine. Mais nous avons vu que les principaux d'entre eux, ceux qui parlaient ou écrivaient, ne devinrent nullement des « satisfaits » ; ils ne renoncèrent aux utopies que pour demander les réformes possibles. Cela est vrai surtout pour Enfantin ; retournons un peu en arrière pour suivre ses efforts. La pensée lui était venue en Égypte qu'au lieu d'entreprendre péniblement une œuvre restreinte, l'essentiel était de gagner un souverain et de s'en faire le conseiller. Tous les réformateurs ont caressé un rêve semblable. Pour employer son langage, l'apostolat populaire devait faire place à l'apostolat royal. A son retour en France, il adressa une longue lettre à Louis-Philippe, en lui conseillant de se faire le patron de l'industrie, de gagner les ouvriers en améliorant leur condition ; le jour où l'on aurait enlevé cette clientèle aux partis révolutionnaires, le sort de la dynastie serait assuré. Toutefois Enfantin comptait peu sur le roi-bourgeois ; c'est au duc d'Orléans qu'il essaya d'arriver avec l'aide de son ami Arlès-Dufour. Celui-ci était un négociant de Lyon, qui devint un des principaux représentants du commerce français dans les Expositions universelles de 1851, 1855 et 1862 ; il avait ce caractère particulier des Lyonnais, qui joignent souvent le sens et le goût des affaires à un intérêt ardent pour les plus hautes questions sociales ou religieuses.

Son esprit positif l'avait préservé des aberrations de la secte ; mais il adopta les grandes idées saint-simoniennes, et toute fondation destinée à rendre service aux classes pauvres put compter sur son appui matériel et moral ; son amitié pour Enfantin alla toujours grandissant (1).

Arlès-Dufour envoyait les lettres du Père au duc d'Orléans par l'intermédiaire de M. de Boismilon, secrétaire des commandements du prince. Les communications d'Enfantin se succédèrent pendant son séjour en Algérie, puis après son nouveau retour en France. Le duc d'Orléans, selon lui, doit prendre le rôle de prince industriel ; qu'il néglige les deux fléaux de notre pays, la tribune et la presse ; qu'il s'occupe moins des soldats et plus des ouvriers ; « organiser l'atelier », voilà quel doit être son principal souci. Lors de la construction des forts de Paris, Enfantin proposa une expérience immédiate : on organiserait les prolétaires parisiens en villages placés hors des barrières, soumis à une discipline assez large, portant

(1) Au congrès scientifique de Lyon, réuni à cette époque, Arlès-Dufour présenta quatre questions à examiner : 1° Comment ramener l'ordre dans l'industrie sans ruiner la liberté ? 2° Comment faire participer l'ouvrier aux bénéfices du maître ? 3° Comment rendre les machines profitables à l'ouvrier ? 4° Comment assurer une égale rétribution pour la femme et pour l'homme quand il y a égalité de services? (V. *la Ruche populaire,* novembre 1841.)

un costume à part, et l'on aurait ainsi le noyau d'une armée des ponts et chaussées. Mais le plus souvent le réformateur songe au prochain règne ; ses papiers renferment une note (qui fut peut-être envoyée à Louis-Philippe) où il conseillait au monarque d'abdiquer en faveur de son fils.

Quand le duc sera sur le trône, Enfantin l'engage à prendre comme président du conseil Lamartine, le grand orateur qui annonçait une transformation prochaine et qui invitait le gouvernement à l'accomplir ; par un pressentiment singulier, le Père a foi dans l'avenir politique de ce rêveur. « Lamartine ! écrivait-il à un ami ; mais vous auriez beau acheter une trompette d'or un million, elle ne sonnerait pas mieux et plus haut que la voix de cet homme. » Barrault, de son côté, adressait au poète une épître enthousiaste. Avec le duc d'Orléans et Lamartine au pouvoir, Enfantin se voyait déjà choisi comme conseiller, comme inspirateur du nouveau souverain ; qu'on juge de sa déception quand le duc, l'ayant enfin reçu, lui offrit... une sous-préfecture ! Sa colère fut grande, mais elle tomba peu après, à la nouvelle de la mort tragique du prince. Enfantin essaya d'adresser quelques avis au duc d'Aumale, on ne lui répondit pas ; l'apostolat royal avait échoué.

Le Père était alors dans une situation pénible ; il n'avait pour vivre que sa « liste civile », c'est-à-

dire le produit d'une souscription annuelle faite par d'anciens disciples depuis son retour d'Afrique. C'est alors que, voulant acquérir la fortune et l'indépendance, il contribua, comme nous l'avons vu, à fonder une grande Compagnie de chemins de fer. « Il fut un temps, écrivait-il, qui n'est pas loin, où les grandes questions politiques s'appelaient liberté de la presse, libertés municipales, liberté individuelle. A une autre époque elles s'appelaient Austerlitz, Iéna, Wagram ou Marengo ; à d'autres, c'était autour de Jansénius ou de Luther ou de Calvin que voltigeaient les esprits supérieurs ; aujourd'hui c'est près de Rothschild qu'il faut voler (sans calembour) et sur les rails qu'il faut marcher, si l'on veut se mêler vraiment aux grandes affaires de ce monde (1). » La prospérité ne changea point ses idées sur le besoin de réformes sociales à l'intérieur, d'une association des peuples au dehors ; mais c'était, comme autrefois, le problème religieux qui le préoccupait surtout. Une tendance nouvelle apparaît chez lui comme chez plusieurs de ses adeptes. En 1832, ils avaient essayé de fonder une religion pour remplacer le christianisme ; la pensée leur vient maintenant de conserver celui-ci en le transformant, de le réconcilier avec la société moderne. Cette

(1) *Œuvres,* XII, p. 39.

union que Lamennais avait tenté de faire par la liberté, Enfantin voulut y arriver par l'industrie. Certains catholiques y pensaient également : l'un d'eux avait adressé un appel aux anciens sectaires pour leur indiquer le moyen de revenir à la foi ancienne et, selon son expression, pour noyer le saint-simonisme dans le catholicisme (1).

Plusieurs saint-simoniens se tournèrent donc vers l'Église. L'évêque de Strasbourg avait publié un mandement défavorable au travail industriel et financier ; Paul Rochette, ancien rédacteur au *Globe,* le lui reprocha en invitant le clergé à protéger l'industrie, à perfectionner les procédés de culture, à prêcher la doctrine du progrès au lieu de lui dire anathème. Michel Chevalier, qui était venu assister à l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg à Bâle, vit dans cette cérémonie une assemblée de protestants alsaciens bénie par un évêque ; en rapprochant ce fait d'autres semblables, il célébra l'heureux changement qui s'accomplissait dans l'Église et montra dans cet accord de l'industrie avec la religion le seul moyen de rendre bienfaisant le nouveau régime

(1) *Aux saint-simoniens et aux saint-simoniennes. Sur la nécessité et la possibilité de rallier la doctrine de Saint-Simon à la foi chrétienne et au Christianisme temporel annoncé dans les Ecritures* (par Bourgeois), 1837. L'opuscule reparut avec quelques variantes en 1838 sous ce titre : *le Christianisme temporel.*

économique (1). Quant à Enfantin, il traita la question dans une série de lettres échangées avec un magistrat catholique de Grenoble, Albert du Boys. Reprenant les affirmations de Saint-Simon dans *le Nouveau Christianisme,* il déclare que l'Évangile permet à l'Église de progresser. Jésus-Christ a dit : « Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde. » César, c'est-à-dire le pouvoir temporel, était alors trop puissant pour qu'on pût le dompter. Mais aujourd'hui César n'a plus de prestige, il s'est fait épicier, sa couronne est un bonnet de coton, son épée un mètre ; pourquoi l'Église ne cherche-t-elle pas à prendre la direction des peuples ? Au lieu de condamner le progrès, qu'elle l'encourage ; au lieu de réprouver la matière, qu'elle glorifie l'industrie, et les ouvriers reviendront à elle ; mais le peuple, si les prédicateurs du catholicisme ne savent pas le convaincre, suivra ceux de *la Ruche* et de *la Phalange.* L'organisation du travail est une tâche religieuse que l'Église peut et doit accomplir. Qu'elle renonce enfin à l'intolérance ; au lieu de flétrir l'islamisme, qu'elle en comprenne la grandeur, comme le fit Joseph de Maistre. Alors le monde, acceptant le dogme rajeuni, s'inclinera de nouveau devant le clergé chrétien, corporation modèle qui se recrute parmi

(1) Paul Rochette, *Lettre à Mgr l'évêque de Strasbourg,* 1834. — M. Chevalier, *Essais de politique industrielle*, 1843.

les prolétaires et qui donne l'exemple d'une puissante hiérarchie (1).

Ainsi Enfantin, malgré ses occupations industrielles, avait toujours l'esprit tourné vers les grands problèmes. Il déplorait l'aveuglement des hommes politiques, absorbés par de mesquines discussions parlementaires. Thiers lui déplaisait par son libéralisme d'occasion et son napoléonisme belliqueux ; Guizot lui faisait pitié par sa lenteur et son impuissance ; c'étaient les Arago et les Lamartine, avec leurs grandes vues et leurs prédictions menaçantes, qui lui paraissaient le mieux comprendre l'état social. Dans sa correspondance avec Arlès-Dufour, il annonça maintes fois que, les réformes étant refusées, la révolution allait venir, et que, selon le mot de Saint-Simon, « l'omelette serait retournée ». Tout cela se trouva justifié le 24 février 1848.

(1) Enfantin. *Correspondance philosophique et religieuse*, 1847 ; elle est insérée dans les *Œuvres*, t. XXXIV et XXXV.

CHAPITRE VII

LE SAINT-SIMONISME SOUS LA SECONDE RÉPUBLIQUE

La révolution de 1848 changea en trois jours la forme du gouvernement ; beaucoup espérèrent changer en quelques mois l'état économique et social de la France : depuis dix ans de nombreux écrivains, artisans de chimères ou réformateurs sensés, avaient habitué le pays à croire toutes les innovations possibles, toutes les utopies réalisables. Jamais il n'y eut un plus généreux élan vers la liberté absolue, vers l'égalité définitive, vers la fraternité universelle ; jamais non plus il n'y eut un oubli plus complet des faits, du monde existant. La folie des démocrates n'avait d'égale que la terreur égoïste des bourgeois conservateurs. Dans ces circonstances, la conduite des saint-simoniens fut remarquable ; presque seuls, les anciens apôtres se tinrent entre les deux extrêmes ; ils approuvèrent la révolution et voulurent en profiter pour obtenir seulement des choses pratiques

et utiles, des écoles primaires pour tous, de grands travaux publics et des institutions de crédit.

L'école eut cependant sa droite et sa gauche. Un de ses principaux membres, épouvanté par le 24 février, convoqua plusieurs anciens coreligionnaires et leur proposa de fonder une religion nouvelle, le *Respect de la propriété*; ce singulier projet causa chez les auditeurs un tel étonnement que personne ne trouva rien à répondre (1). D'autres, au contraire, voulaient profiter de la révolution pour aller de l'avant. Olinde Rodrigues sentit se réveiller toutes les espérances de sa jeunesse. Le 9 mars, le disciple de Saint-Simon fit afficher sur les murs de Paris des placards où, l'un des premiers en France et en Europe, il proposait de résoudre les difficultés entre le travail et le capital par le système de la participation aux bénéfices. D'après son projet, à la fin de chaque exercice l'assemblée des représentants du travail et celle des représentants du capital étudieront séparément les comptes de l'année; puis des arbitres nommés par les deux assemblées examineront toutes les réclamations ou propositions, et, après avoir déduit des bénéfices le prix de revient, l'amortissement du capital et tous les autres frais, ils répartiront le reste en ayant pour principe l'égalité du capital et

(1) Vinçard, *Mémoires*, pp. 250 et suiv.

du travail (1). Olinde Rodrigues formulait ce projet au moment où la participation aux bénéfices était mise en pratique par Leclaire. Avec une activité infatigable, il exposa ses idées à Louis Blanc, demanda un emprunt national de 300 millions, écrivit à Émile de Girardin une lettre violente contre les velléités de restauration monarchique. Puis vinrent deux brochures concernant la prochaine Constitution et la réforme des banques. La première commence par une déclaration de principes où se trouvent les articles suivants : « Le travail, intellectuel ou corporel, est la condition fondamentale de l'existence morale et physique des individus, des sociétés, du genre humain. — Le travail du peuple est la base positive de sa souveraineté. » Le projet de Constitution de Rodrigues, souvent chimérique, assigne une grande place à l'Institut, à l'Université ; il reconnaît les droits politiques des femmes. Quant à la Banque de France, elle deviendra un immense organisme chargé d'accomplir toutes les opérations financières, de centraliser les recettes et les dépenses de l'État, et de faire des avances aux prolétaires qui voudront essayer une entreprise utile (2).

(1) V. *La République*, journal quotidien, 10 mars 1848, et aussi 16 et 17 mars.

(2) Olinde Rodrigues, *Projet de constitution populaire pour la République française*, 1848 ; *Théorie des banques*, 1848.

Rodrigues voulut aussi refaire le groupe saint-simonien et convoqua chez lui une réunion où se trouvaient, excepté Enfantin, les membres de l'ancien collège et plusieurs des quarante de Ménilmontant ; elle fut présidée par Lemonnier, un bourgeois, et Vinçard, un ouvrier. Mais les temps étaient changés : bientôt on se disputa, on récrimina ; quelqu'un blâmait-il la vie privée d'un de ses coreligionnaires, celui-ci lui reprochait une fortune trop rapidement faite ; Barrault fut accusé de ne songer qu'à sa candidature législative. Vinçard, qui en était resté aux illusions de 1832, s'indigna : « Osez donc, s'écria-t-il, faire afficher dans tout Paris une déclaration des principes de la doctrine de Saint-Simon, c'est-à-dire l'association de tous les producteurs, la rétribution selon les œuvres, et l'abolition radicale de tous les privilèges de la naissance, quels qu'ils soient ; osez la signer tous ici, et vous aurez prouvé au peuple que vous vous occupez de lui. — Si l'on veut accepter cette proposition, dit Isaac Péreire, je vais la signer de mon sang. » Mais tous s'y opposèrent, et l'on quitta la maison de Rodrigues sans avoir rien décidé (1). L'apôtre ne se découragea point encore ; avec une naïveté à la fois comique et touchante, c'est à la Bourse qu'il vint prêcher la né-

(1) Vinçard, *Mémoires*, pp. 257 et suiv.

cessité d'une réforme, d'un accord entre la bourgeoisie et le peuple ; l'échec fut complet. Rodrigues en reçut un coup profond ; néanmoins il travaillait, d'une part, à développer et à unir entre elles les sociétés de secours mutuels, d'autre part, à publier une édition définitive des œuvres de son maître, lorsque la mort vint l'arrêter. Il avait fait jusqu'au bout son devoir de saint-simonien (1).

Plusieurs membres de l'école, appelés à la vie politique par le suffrage universel, y portèrent les idées qu'on leur avait inculquées autrefois. Laurent, devenu député de l'Ardèche, essaya d'expliquer à l'Assemblée nationale que le vrai socialisme est forcément religieux. Carnot, arrivé au ministère de l'instruction publique avec Jean Reynaud comme sous-secrétaire d'État et Charton comme secrétaire général, entreprit la conciliation avec le christianisme tant désirée par ses frères de la doctrine ; il disait, par exemple, dans une circulaire aux évêques : « En s'empressant de proclamer dans ses prières la République que le

(1) Rodrigues laissa un héritier de ses projets dans G. Hubbard. Celui-ci était secrétaire du Comité pour la propagation des Sociétés de prévoyance, fondé en 1849 par Lanjuinais, Rodrigues, Gustave et Adolphe d'Eichthal. Au nom du Comité, Hubbard publia *de l'Organisation des sociétés de prévoyance ou de secours mutuels*, 1852 ; l'avant-propos rend hommage à Rodrigues. En 1857, Hubbard publia *Saint-Simon, sa Vie et ses Travaux*, biographie qui avait été préparée sous les yeux de Rodrigues.

peuple vient de fonder par l'énergie de sa volonté souveraine, le clergé a senti que l'inauguration du principe républicain ouvrait une ère nouvelle aux sentiments nobles et élevés que Dieu a mis au cœur de l'homme, et que la religion a mission de développer. » L'esprit saint-simonien dictait ses actes, soit qu'il instituât les lectures publiques du soir, soit qu'il organisât des bibliothèques communales, soit qu'il fondât l'École d'administration pour assurer le gouvernement des capacités; c'est lui aussi qui autorisa au Collège de France un cours spécialement consacré aux femmes. En même temps une commission préparait un projet de loi sur l'enseignement primaire gratuit et obligatoire; Carnot annonçait l'intention d'y introduire l'enseignement agricole et celui des devoirs civiques. Il fit préparer des manuels élémentaires destinés au peuple; l'approbation donnée à l'un d'eux, le catéchisme civique de M. Renouvier, causa plus tard la chute du ministre.

On essaya aussi, conformément aux idées saint-simoniennes, de donner aux artistes un rôle pédagogique et social. Ainsi Ledru-Rollin prescrivit à la Comédie-Française des représentations gratuites pour élever l'âme du peuple, et il ouvrit des concours de musique pour faire composer des chants républicains, de gravure pour découvrir une belle effigie de la République : le résultat fut piteux et

démontra l'impuissance de l'art à se transformer en instrument politique. Un des anciens de Ménilmontant, le peintre Paul Justus, aidé par le musicien Rogé, fonda un Institut artistique international qui dura seulement quelques mois (1).

Quant à Enfantin, lui aussi, comme Olinde Rodrigues, avait été rajeuni par la révolution ; mais son désir fut aussitôt de faire échouer les utopies afin de sauver les réformes pratiques. Dès le 2 mars il écrivait à Emile de Girardin pour le supplier « d'enterrer les alchimistes du Luxembourg dans leur alambic d'organisation du travail ». « Sauvez le principe, ajoutait-il, de l'échec inévitable qu'il éprouvera en sortant du creuset de Louis Blanc. Sauvez-le, en réalisant pratiquement ses premières conséquences, tandis qu'ils veulent lui faire produire de suite ce qui sera la grande œuvre du siècle ou mieux encore des siècles. » Dans une note envoyée en même temps à Lamartine, il déclarait que la République peut résoudre immédiatement deux questions : l'éducation des enfants et la retraite des vieillards ; la troisième, le salaire des hommes valides, doit être remise à plus tard. Enfin il présenta un projet de rachat des chemins de fer, avec indemnité aux actionnaires ; l'État devait se charger lui-même des tra-

(1) *Société internationale des artistes*, 1850.

vaux publics et, pendant la crise actuelle, recourir à la Banque de France pour continuer les travaux en train. Ce projet obtint l'assentiment de Duclerc, ministre des finances, qui le soumit à l'Assemblée Constituante ; attaqué par Montalembert, défendu par Laurent, les journées de juin et la démission de Duclerc le firent disparaître (1).

Après l'échec de la réunion saint-simonienne convoquée par Rodrigues, Enfantin redevint le chef naturel ou tout au moins l'inspirateur du groupe ; l'homme d'action, le lanceur d'affaires était l'ardent et actif Duveyrier. Tous deux montrèrent par leurs actes que les accusations de Toussenel étaient fausses : l'un proposa le rachat des chemins de fer par l'État, l'autre quitta la Compagnie de publicité, où sa fortune était assurée, pour fonder un journal de propagande. Comme Duveyrier l'écrivait à un ami, le saint-simonisme était libre maintenant de rouvrir les salles de la rue Monsigny et de la rue Taitbout ; mais il avait autre chose à faire : « Nous avons enseigné le Règne de Dieu. Nous avons aujourd'hui à le fonder. » Pour cela il fallait s'emparer du pouvoir par les moyens habituels, « par les relations, par les places, par l'élection, par les journaux (2) ».

(1) *Œuvres*, XII, pp. 69-78.
(2) *Ibid.*, XII, p. 87.

Un premier essai de ce genre fut fait par Bareste, ancien ouvrier, un des quarante de Ménilmontant, qui publia la *République*, journal quotidien, depuis le mois de mars 1848; Jourdan et Guéroult furent quelque temps ses collaborateurs. Les rédacteurs de cette feuille disent hautement : « Nous sommes socialistes » ; mais le socialisme ne signifie pour eux qu'une politique de réformes sérieuses et continues. Ils publient en les approuvant les projets de Rodrigues, les conférences de Lechevalier sur l'organisation du travail ; mais le journal insère une lettre où Vinçard critique les fautes et les témérités de Louis Blanc ; l'égalité des salaires lui répugne parce qu'elle favorisera les paresseux. Pour le présent, la *République* demande le rachat des chemins de fer par l'État et la création de nouvelles lignes, car le premier besoin d'un pays est l'ordre, et l'on ne l'obtiendra que par le travail (1).

Quant à Duveyrier, il créa un journal quotidien, *le Spectateur républicain*, dont le rédacteur en chef fut Jourdan. Celui-ci dans le premier numéro (29 juillet) donna le programme de sa politique : « Nous marchons, ainsi que l'annonçait de Maistre vers une imposante unité. C'est pour cela que

(1) Voir *la République*, 8, 17, 28 mars, 3 et 18 mai. Baud, l'ancien prédicateur, donna l'exemple de sacrifices considérables à la République (21 et 22 mars).

nous nous efforcerons de constituer le seul parti qui puisse exister aujourd'hui, le parti de la France républicaine... Nous ne cesserons de présenter l'amélioration du sort des classes pauvres comme la véritable, comme la seule base de l'ordre... En fait de principes, la France a conquis aujourd'hui tout ce qu'il a été possible à l'esprit humain de conquérir jusqu'ici. La grande affaire de notre temps est donc l'application pratique de ces principes... Nous croyons que les nations, soit dans leurs rapports intérieurs, soit dans leurs rapports réciproques, n'ont plus que deux ennemis à combattre : l'ignorance et la misère. » Et sans cesse il conjure l'Assemblée nationale d'en venir aux études utiles sur les travaux publics et les banques populaires, de renoncer au bavardage, qui a perdu la monarchie et qui pourra perdre la République. Jourdan combat vivement les partis révolutionnaires : « Nous sommes un peuple d'opposition, il faut que nous devenions un peuple gouvernemental. Nous ne nous sommes passionnés jusqu'ici que pour la liberté, il faut que nous nous passionnions pour l'autorité (1). »

Le Spectateur républicain eut à peine deux mois d'existence ; Duveyrier se remit à l'œuvre avec son coreligionnaire Amail ; secondés par Enfantin,

(1) 1er août.

ils réussirent à fonder un grand journal quotidien, *le Crédit,* qui dura depuis novembre 1848 jusqu'en août 1850. Les rédacteurs de ce journal ne se donnent pas comme les adhérents d'une doctrine particulière ; sans repousser le titre de saint-simoniens, ils se présentent surtout comme des hommes d'action, des hommes politiques ; Enfantin lui-même, répondant aux attaques d'une autre feuille, rappela fièrement que toutes les idées nouvelles sortaient de son école, mais il insista davantage sur son rôle industriel et ses rapports avec Rothschild et Hottinguer (1). Les articles philosophiques et religieux apparaissent quelquefois : *le Crédit* publia les principales lettres écrites par Enfantin vers 1840 ; d'Eichthal y exposa ses vues sur la mission pacificatrice de la papauté ; un autre rédacteur, comparant le choléra de 1849 à celui de 1832, signala dans ces fléaux un châtiment divin pour les deux révolutions (2). Mais le plus souvent le journal ne s'occupe que de politique réelle et applicable. Il veut former un parti modéré gouvernemental, et bientôt il s'intitule journal républicain conservateur. Les saint-simoniens, tenant compte du fait accompli, acceptent

(1) *Le Crédit*, 20 et 22 décembre 1849, 9 juillet 1850.

(2) Lettres d'Enfantin depuis le 1er janvier 1849 : d'Eichthal, 12, 18, 25 décembre 1848 ; 2, 8, 22 janvier 1849 ; sur le choléra, 11 juin 1849.

le suffrage universel ; leurs ennemis sont les Montagnards d'un côté, les monarchistes de l'autre. Aux premiers ils reprochent leurs chimères, leurs plans de rénovation universelle : « Nous préférons de beaucoup les questions spéciales, étudiées avec soin, envisagées sous leurs faces diverses, et susceptibles de recevoir une application immédiate. » Les exigences des Montagnards compromettent les réformes les plus utiles ; enfin beaucoup d'entre eux se défient trop du gouvernement et cherchent vainement à créer des institutions privées, comme Proudhon avec sa Banque du peuple et Considérant avec son phalanstère (1). Mais les monarchistes sont bien plus coupables ; méconnaissant la démocratie qui les enveloppe, ils n'approuvent que la politique de gendarmes, l'ordre à coups de sabre. Tous les « Burgraves », Guizot, Barrot et surtout Thiers, sont plongés dans ces erreurs ; « hommes de droite, s'écrie *le Crédit*, vous êtes des anarchistes ».

A l'extérieur, Amail et Duveyrier recommandent la paix ; si les révolutions du dehors leur plaisent, c'est qu'elles rendront possible une Constituante européenne ; loin de conseiller une intervention militaire, le journal répète comme un refrain la nécessité de désarmer. Parmi les pays

(1) 20 janvier, 10 février 1849.

alors en ébullition, l'Allemagne et Rome l'intéressent particulièrement ; l'unité allemande lui paraît nécessaire : à propos de Rome, les rédacteurs du *Crédit* joignent à la vénération pour le chef de l'Église une antipathie marquée pour son pouvoir temporel. Lorsque le bruit se répand que le pape est arrivé en France, la feuille saint-simonienne lui envoie son plus respectueux salut ; mais l'expédition de Rome, et surtout l'envoi de renforts prescrit par le Président malgré l'Assemblée Constituante lui apparaissent comme des attentats au droit des gens.

Le Crédit recommande sans relâche la politique nouvelle, celle qui se préoccupe d'améliorer le sort des travailleurs. Elle doit se proposer trois objets : l'instruction pour tous, les travaux publics, les établissements de crédit. L'instruction est un besoin pour le peuple ; bien comprise, elle ne dégoûtera personne du travail des bras ; développons donc l'enseignement professionnel et renonçons à l'étude du latin, qui est un fléau pire que le choléra. Les travaux publics, il faut s'y mettre immédiatement ; voilà le vrai, le bon socialisme, qui réconciliera la bourgeoisie et le peuple. Chemins de fer avant tout, et puis canaux de navigation et d'irrigation, travaux de reboisement et de dessèchement, exploitation des colonies : le programme à remplir est considérable. On pourrait employer

l'armée pour faire les routes ; mais ensuite il faudra donner aux ingénieurs des ponts et chaussées, qui forment un état-major sans soldats, une armée d'ouvriers bien constituée. Si la France entière a été ébranlée par cette devise : « organisation du travail », c'est parce que l'État n'est point organisé pour le travail ; ce que Napoléon a fait pour le soldat, la République doit le faire pour l'ouvrier. Les chemins de fer seront construits par l'État, qui prendra les terrains nécessaires en donnant des indemnités. L'indemnité doit devenir la règle : « Ou bien le principe salutaire de l'expropriation avec indemnité sera étendu progressivement de la propriété foncière aux bras et aux capitaux de l'industrie ; ou bien la pratique odieuse de la spoliation par le plus fort ou par le plus habile remontera, le socialisme aidant, de l'industriel et de l'ouvrier jusqu'au propriétaire (1). » A Paris en particulier, que de travaux à faire pour élargir les rues, pour détruire les bouges qui déshonorent la capitale !

Pour ces travaux il faut de l'argent, et pour en avoir il faut des institutions de crédit ; c'est ce qui rendra tout le reste possible ; de là vient le titre adopté par le journal saint-simonien. L'instrument de ces fondations nouvelles existe, c'est la

(1) 10, 27 mars, 2 avril 1849.

Banque de France ; mais elle demeure plongée dans une honteuse inertie dont le gouvernement doit la tirer. Son privilège, qui lui vaut tant de profits, lui impose l'obligation de travailler à l'intérêt général. Qu'elle provoque la reprise des affaires en créant une succursale dans chaque département ; qu'elle abaisse le taux de l'escompte et qu'elle augmente son capital pour tenter de plus grandes entreprises ; voilà qui rendra inutiles la « Banque du peuple » et toutes les rêveries des faiseurs de papier-monnaie (1). Mais ce qu'on attend surtout d'elle, c'est la création d'un Crédit foncier qui sera pour la terre ce que la Banque a été pour le capital mobilier ; il s'agit d'une grande institution, gérée par l'État ou par une société, possédant ce privilège que son papier servira de troisième signature comme garantie pour les commerçants dans leurs rapports avec la Banque de France. Le crédit foncier, complété par la réforme hypothécaire, existe déjà en Allemagne, tandis que nos agriculteurs l'attendent encore. *Le Crédit* étudie avec soin tous les projets sur cette matière ; son rédacteur en chef Duveyrier présenta en décembre 1849 au Président une députation de propriétaires qui réclamaient un établissement de ce genre ; on ébaucha même une Société

(1) 20, 27 novembre 1848 ; 11, 12, 13, 15, 19, 20, 30 mars 1849.

qui se réunit dans les bureaux du journal (1).

Les travaux publics profitent indirectement à l'ouvrier en le préservant du chômage ; mais *le Crédit* préconise aussi les réformes directes. Selon le précepte d'Enfantin, il laisse de côté la question des salaires ; par contre, le projet de loi déposé en novembre 1849 sur les retraites ouvrières trouve chez lui un examen attentif et bienveillant ; il approuve les subventions données à des sociétés ouvrières ; il demande l'assainissement des maisons insalubres et la suppression des octrois, d'autant plus que l'emprunt doit peu à peu remplacer l'impôt.

C'est toujours au gouvernement que notre journal s'adresse pour obtenir les réformes désirées ; toutes les entreprises particulières lui semblent devoir être insignifiantes et inutiles. Les saint-simoniens demeurent donc fidèles à leurs idées ; s'ils ne réclament plus un homme-sauveur, s'ils n'affichent plus le mépris de la légalité, le pouvoir, quel qu'il soit, reste à leurs yeux la source de tous biens. Ainsi *le Crédit*, après avoir fait une rude guerre au Président élu contre son gré, signale avec joie quelques paroles de Louis-Napoléon qui semblent indiquer des tendances progressives ; aussitôt il lui prodigue les conseils et les encoura-

(1) 25, 26, 30, 31 décembre 1849 ; 10, 14, 23, 29 janvier 1850.

gements, jusqu'à ce que l'esprit réactionnaire du Bonaparte se soit manifesté clairement. Dans son premier numéro le journal rappelait que l'Angleterre en dix ans, de 1806 à 1815, avait dépensé 17 milliards pour la guerre ; la France en dix ans, de 1848 à 1857, doit dépenser 17 milliards pour la paix. L'article 13 de la Constitution de 1848 contient le programme des œuvres que doit accomplir l'État (1). C'est le seul moyen d'écraser les utopies dangereuses ; « pour que les écus puissent sauver la France aujourd'hui comme les baïonnettes l'ont sauvée après 1793, il faut que le gouvernement inspire les écus comme il inspirait alors les baïonnettes ».

L'État doit agir non seulement au centre, à Paris, mais dans la France entière, grâce à une complète transformation administrative. L'admi-

(1) Voici cet article : « La société favorise et encourage le développement du travail par :
« L'enseignement primaire gratuit ;
« L'éducation professionnelle ;
« L'égalité de rapports entre le patron et l'ouvrier ;
« Les institutions de prévoyance et de crédit ;
« Les institutions agricoles ;
« Les associations volontaires ;
« Et l'établissement par l'État, les départements et les communes de travaux publics propres à employer les bras inoccupés ;
« En fournissant l'assistance aux enfants abandonnés, aux infirmes et aux vieillards sans ressources, et que leurs familles ne peuvent secourir. »

nistration est restée ce que Napoléon l'a faite, impériale et militaire ; qu'on la rende républicaine et industrielle. Le département a son pouvoir judiciaire, le conseil de préfecture ; son pouvoir législatif, le conseil général ; le pouvoir exécutif lui manque, c'est-à-dire un conseil composé des chefs de service, qui aidera le préfet à diriger les travaux publics. Au-dessus des départements il faut des ressorts plus étendus, comme ceux qui existent déjà pour l'armée, le culte, la justice, l'instruction publique ; ils seront dirigés par des préfets divisionnaires qui auront sous leurs ordres les préfets départementaux. De cette manière l'administration recouvrera sa puissance et marchera en tête de la société (1).

République modérée, accomplissant résolument les travaux et les réformes nécessaires, tel était l'idéal des saint-simoniens en 1848. Malheureusement l'heure était funeste aux partis modérés. Le *Crédit* obtint l'approbation publique de Cavaignac, de Dufaure, de Lamoricière, mais sa politique subit échec sur échec ; il avait fait campagne pour Cavaignac, et Louis Bonaparte fut élu Président ; à l'Assemblée Législative son parti se trouva étouffé entre la droite et la Montagne. On se passionnait beaucoup plus pour ou contre la loi du

(1) 11, 21, 22, 26 avril ; 3, 18, 21 mai ; 19, 23 juillet 1849.

31 mai, pour ou contre la liberté de l'enseignement, que sur la question du crédit foncier ou des logements insalubres. Enfantin essaya vainement de sauver le journal en faisant appel aux capitaux de ses amis d'Allemagne, au zèle de ses anciens disciples ; *le Crédit* finit par disparaître en août 1850.

On voulut remplacer le journal par la Revue ; un autre membre du groupe, Lhabitant, fournit les fonds d'un recueil hebdomadaire, *la Politique Nouvelle,* dont les fondateurs-gérants furent Amail et Arthur Enfantin, le fils du chef saint-simonien (1). C'était une revue intéressante et variée, qui fit une large place à la littérature et à l'art : Jules Simon, Renan, Pelletan, Murger y écrivirent. Cette politique nouvelle qui donnait son nom au recueil, c'était celle du *Crédit,* avec une nuance plus accusée de lutte contre la réaction alors triomphante ; un rôle plus grand aussi fut donné à la théorie, aux discussions de doctrine. Lhabitant fulmine contre la lâcheté de la bourgeoisie, qui découvre du socialisme dans les propositions les plus innocentes ; les rédacteurs politiques attaquent de toutes leurs forces la loi rétrograde qui a mutilé le suffrage universel ; Guéroult compare l'Église, si franche dans son audace agressive, et l'Univer-

(1) Elle parut de mars à novembre 1851.

sité se perdant par le jésuitisme, par la peur de se compromettre. Arlès-Dufour glorifie dans l'Exposition universelle de Londres le premier signe d'alliance durable entre la France et l'Angleterre. Enfantin écrit de nombreux articles sur les réformes sociales nécessaires ; il se loue de voir paraître, après les funestes utopies des Louis Blanc et des Considérant, les livres sérieux et pratiques de Vidal, de Cochut, de de Flotte ; mais il leur reproche de méconnaître le rôle de l'État, de ne plus avoir le sentiment du respect, de l'admiration ; de Flotte ne comprend pas non plus la mission pacifique et bienfaisante des femmes, sa politique et son style sont barbus. *La Politique Nouvelle* insiste, comme autrefois *le Globe*, sur le devoir social des beaux-arts. Rochery jette l'anathème sur le théâtre contemporain, comme entièrement dépourvu d'idées réformatrices, et Jules Simon adresse à la littérature une critique semblable. Les rédacteurs de *la Politique Nouvelle* ne craignent plus de se proclamer socialistes, mais leur socialisme est applicable et modéré. Cette revue, inspirée du même esprit que *le Crédit*, succomba pour les mêmes raisons, après quelques mois d'existence, à la veille du 2 décembre.

Quant à Michel Chevalier, la crainte du socialisme lui avait fait abandonner beaucoup de ses

idées saint-simoniennes (1). Ses *Lettres sur l'organisation du travail* combattirent non seulement les vues de Louis-Blanc, mais des projets plus modérés comme celui de Rodrigues ; lui qui avait accepté jusque-là une intervention discrète de l'État dans le régime industriel, il glorifiait maintenant la libre concurrence, parce que tous les systèmes soi-disant organisateurs étouffaient l'énergie individuelle et créaient une nouvelle exploitation de l'homme par l'homme, celle du bon ouvrier par le mauvais. Et cependant Michel Chevalier n'avait pas entièrement dépouillé le vieil homme ; un rédacteur de *la Politique Nouvelle* constata qu'il était seul dans l'enseignement supérieur à parler de morale et de solidarité. Le professeur du Collège de France énuméra les efforts tentés dans plusieurs villes, surtout à Lyon, en faveur des ouvriers ; il prôna toutes les formes de l'association. L'égoïsme de la classe riche le révoltait : « Nous bourgeois, fils d'affranchis, s'écriait-il, nous croyons que les prolétaires, fils d'esclaves, sont d'une autre nature que nous. » Le rapport de Thiers au nom de la commission d'assistance et de prévoyance publiques lui déplut par son caractère négatif et conservateur. Surtout il reprochait

(1) Avant 1848 il avait peut-être songé un instant à l'organisation du travail, s'il faut en croire la note remise par lui à Vinçard. (*Mémoires* de Vinçard, p. 199).

à beaucoup de gens bien intentionnés de vouloir, imitant un moyen âge de fantaisie, réorganiser le patronage à une époque où les ouvriers entendent être considérés comme des hommes libres et traités en égaux. La formule « Tout pour le peuple, rien par le peuple » est inapplicable : « notre seule chance est que nous réussissions à développer chez les populations ouvrières les vertus propres à l'indépendance, puisque la dépendance a fait son temps ». Le remède à la crise sociale est celui que notre auteur indiquait déjà en 1841, l'accroissement de la production, profitable et au capitaliste et au travailleur ; si pour l'obtenir il fallait supprimer la liberté politique, ce serait légitime, à condition qu'elle fût retirée à tout le monde sans exception (1). — Ce que disait là Michel Chevalier, la majeure partie de la nation le pensait en 1851, soit par crainte du socialisme, soit par désir d'ordre et d'améliorations pratiques ; c'est ce qui assura le succès du 2 décembre.

(1) *Études sur les questions politiques et sociales*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mars et 1er avril 1850.

CHAPITRE VIII

LE SAINT-SIMONISME SOUS L'EMPIRE

Les rédacteurs du *Crédit* et de *la Politique Nouvelle* avaient fait campagne en faveur de la République : elle fut détruite par le coup d'État ; ils avaient combattu la « politique de gendarmes », et celle-ci triomphait. Le 2 décembre semblait être la condamnation de leurs espérances ; au contraire, ce fut le triomphe de leurs idées. Nous l'avons déjà vu en 1832 et en 1848, la forme du gouvernement, les articles de la Constitution, étaient à leurs yeux choses secondaires ; mais tous réclamaient le développement des chemins de fer, du crédit, de l'industrie ; presque tous faisaient bon marché de la liberté politique et désiraient un pouvoir assez fort pour assurer à la fois l'ordre et le progrès. Ce qu'ils avaient espéré d'une république parlementaire, un gouvernement despotique le leur donna ; rien ne leur parut plus naturel que de se rallier à lui. Ce brusque changement

peut nous déplaire, mais ce serait une injustice de prétendre qu'il fut inspiré uniquement par le culte de la force et l'adoration du succès.

Enfantin approuva le nouveau régime quand il vit l'essor aussitôt pris par l'industrie ; le silence imposé aux journalistes ne lui causait aucune peine. Il écrivait à un ami en 1853 : « La tribune et la presse doivent se taire pour un temps, afin que le marteau retentisse seul là où parlait la poudre, afin que l'homme écrive sur le sol ses hiéroglyphes de fer, et non sur le papier des rébus politiques. » Tous les manieurs de matière, préoccupés de s'enrichir, travaillent en réalité pour l'idée : « Elle est toujours là, la maligne, elle est là qui se frotte les mains et qui dit tout bas : Allez, chantez, cancanez, bambochez ; travail et terre, vous enfantez, vous créez un nouveau monde (1). »

L'adhésion officielle du saint-simonisme fut donnée au 2 décembre par Laurent (de l'Ardèche) (2). L'historien de Napoléon Ier, dont l'ouvrage, illustré par Horace Vernet, avait contribué beaucoup à répandre la légende impériale, était bien qualifié pour saluer la victoire de Napo-

(1) *Œuvres*, XIV, préface.

(2) Laurent, dit *de l'Ardèche* depuis son élection, avait publié une *Histoire de Napoléon* en 1828, 1838 et 1849. En 1857, pour défendre la mémoire de Napoléon, il réfuta les *Mémoires* de Marmont.

léon III. D'après lui, les événements accomplis depuis le 24 février, la force et la violence des partis extrêmes, faisaient considérer à tout esprit observateur le coup d'État comme une nécessité. De tristes incidents l'ont accompagné, car « le menu des révolutions n'est jamais attrayant » ; mais une chose domine tout les faits particuliers, c'est la loi de la perfectibilité humaine : de Maistre l'a dit après Kant, il n'y a point de hasard dans le monde. Ainsi, pas de regrets stériles, pas de révoltes. Seulement il faut que l'initiative du Président soit justifiée par une œuvre de progrès, celle qu'a exposée l'auteur de *l'Extinction du paupérisme ;* le seul moyen de décourager les « burgraves », c'est de faire les améliorations dont le peuple a besoin (1). — Comme ces « burgraves », demeuraient fidèles à la cause orléaniste, Laurent publia plus tard contre les d'Orléans un volumineux pamphlet (2).

Le souverain qui disposait de la France était fait pour s'entendre avec l'école d'Enfantin. Cet homme, ce chef que les illuminés de 1832 appe-

(1) *Coup d'œil philosophique sur la révolution de décembre*, 1852.

(2) *La maison d'Orléans devant la légitimité et devant la démocratie*, 1861. — Laurent prenait part en même temps à la lutte contre l'ultramontanisme et publiait *Pourquoi la France est restée catholique* (1861). Il demande à l'Église de s'occuper des réformes sociales.

laient de leurs vœux, il était venu ; Napoléon III, ce fut, au moins pendant quelque temps, le saint-simonisme couronné. La bonté naturelle qui lui inspirait une sympathie si profonde pour les classes pauvres ; l'esprit de chimère qui lui fit approuver le principe des nationalités avec ses conséquences les plus extrêmes ; le désir constant qu'il eut de résoudre les questions européennes par des conférences et des Congrès : ses qualités comme ses défauts le préparaient à être un monarque saint-simonien. Dans sa jeunesse il avait connu comme précepteur de son frère et, jusqu'à l'établissement de l'Empire, il garda comme conseiller Vieillard, penseur intelligent qui en 1831 fit partie de l'école enfantinienne (1) et qui, après le 10 décembre 1848, protégea Auguste Comte menacé d'être réduit au silence par la réaction cléricale. La religion du progrès prit chez le futur empereur une forme spéciale, ce fut le culte de Napoléon ; l'instrument de toutes les réformes fut l'idée napoléonienne : « Elle va vivifier l'agriculture, elle invente de nouveaux produits, elle emprunte aux pays étrangers les innovations qui peuvent lui servir. Elle aplanit les montagnes, traverse les fleuves, facilite les communications et oblige les peuples à se donner la main. » Citons

(1) *Œuvres*. II, p. 96.

encore cette phrase qu'on dirait empruntée au *Globe* : « Un gouvernement n'est pas un ulcère nécessaire, mais c'est plutôt le moteur bienfaisant de tout organisme social (1). »

Le livre sur *l'Extinction du paupérisme,* paru en 1844, fut encore un appel au gouvernement, protecteur naturel des classes laborieuses. Il proposait de reconstituer la grande propriété en donnant les neuf millions d'hectares de terres incultes qui se trouvent en France à une gigantesque association ; les masses ouvrières enrôlées par celle-ci formeraient des colonies agricoles soumises à une vie rude, à une forte discipline ; on prendrait l'armée pour modèle, avec cette différence que l'armée est une *organisation,* avec le choix par en haut, et que là ce serait une association avec le choix par en bas, par les électeurs. — Si nous suivions Napoléon III dans ses discours, dans ses lettres, sans cesse nous le verrions d'accord avec les saint-simoniens. Lorsqu'il vint inaugurer le boulevard Malesherbes en 1861, il félicita la ville de Paris des mesures prises en faveur des pauvres et l'engagea, dès que ce serait possible, à diminuer les droits pesant sur les matières de première nécessité. Lorsque l'empereur à Auxerre, en 1863, prononça le discours fameux où il con-

(1) *Œuvres de Napoléon III,* 1856, I, pp. 11 et 21.

damnait les traités de 1815 et demandait l'union pacifique des peuples européens, Enfantin fit insérer par son disciple Guéroult dans *l'Opinion Nationale* une page de Saint-Simon qui donnait, cinquante ans à l'avance, le programme de la politique impériale (1).

Aussitôt après le 2 décembre, pendant les quelques mois de la dictature présidentielle, le gouvernement se mit à l'œuvre avec une activité fébrile; il concéda le chemin de fer de Lyon et de nouvelles lignes sur le réseau du Nord, poussa l'établissement des télégraphes, posa les bases du Crédit Foncier, réglementa les Sociétés de secours mutuels et les monts-de-piété, entama les travaux de Paris. Le ministre des finances, Bineau, un des polytechniciens qui avaient passé par le saint-simonisme, réalisa en 1852 la conversion des rentes qu'on avait tentée en vain à sept reprises; c'était accomplir cette réduction de l'intérêt qui, d'après les espérances de l'école, devait rendre l'oisiveté impossible. Après la proclamation de l'Empire, le zèle de tous redoubla. Les salles d'asile, les maisons maternelles se multiplièrent sous l'impulsion de l'impératrice. De la fin de 1852 à la fin de 1855, le nombre des sociétés de secours mutuels passa de 2,400 à 3,100; à Vincennes et au Vésinet, deux

(1) *Œuvres*, XIII, p. 221.

asiles furent organisés pour les invalides de l'industrie. Mais les deux plus grandes préoccupations du souverain et des ministres furent les chemins de fer et les établissements de crédit. Au lieu de 3,000 kilomètres exploités en 1852, il y en eut 6,500 à la fin de 1856 (1). Les inaugurations de nouvelles lignes étaient toujours des cérémonies solennelles, accompagnées de réjouissances, bénies par le clergé, en un mot les types de ces fêtes industrielles que *le Globe* espérait voir succéder aux fêtes guerrières du passé. La création définitive du Crédit foncier, sous la haute main de l'État, combla les vœux des journalistes saint-simoniens de 1848. Enfin les immenses travaux entrepris par le baron Haussmann furent la mise en pratique des vastes projets que Duveyrier et Michel Chevalier avaient exposés dans un langage extatique lors du choléra de 1832. L'Exposition universelle de 1855 marqua l'apothéose de ce grand mouvement industriel et financier. La recherche exclusive du confort, de l'argent, indignait les délicats et les idéalistes; Renan se moqua de cette grande foire internationale et prédit la fin de l'art, de la poésie, de la libre recherche intellectuelle, de toutes les nobles choses qui allaient être tuées par l'industrie. Un fidèle sectateur d'Enfan-

(1) De la Gorce, *Histoire du second Empire*, I, p. 50; II, pp. 3 et suiv.

tin, Guéroult, lui répliqua en célébrant la poésie de l'Exposition (1).

Ce ne furent pas seulement les idées, mais les hommes de l'école qui triomphèrent sous l'Empire. Plusieurs vivaient dans l'entourage de Napoléon III ; devenus des personnages officiels, comblés d'honneurs, quelques-uns se rappelaient avec plaisir les enthousiasmes de leur jeunesse ; d'autres préféraient faire oublier ces souvenirs compromettants. Un jour, à la table de l'empereur, comme un convive raillait les théories saint-simoniennes sur les femmes, un autre se leva et dit : « Je suis fils de Talabot, fils de Lambert, fils d'Enfantin, fils d'Olinde Rodrigues, fils de Saint-Simon. » Parmi les assistants, un sénateur et trois ministres auraient pu faire une profession de foi semblable, mais ils se turent (2).

En dehors du monde gouvernemental, leur rôle était aussi considérable. Nous avons vu les résultats atteints avant 1848 par Enfantin au chemin de fer de Lyon ; c'est encore lui qui contribua en 1857 à la fusion définitive entre les sociétés de Paris-Lyon et de Lyon-Méditerranée ; aussi devint-il administrateur délégué de la grande compagnie.

(1) Guéroult, *la Poésie de l'Exposition*, dans *Revue philosophique et religieuse*, III. L'article de Renan avait paru dans le *Journal des Débats*, 27 novembre 1855.

(2) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, ch. XIX.

Un des anciens amis du saint-simonisme, Paulin Talabot, très lié avec le Père, figure au premier rang parmi les créateurs de voies ferrées et de nombreuses entreprises industrielles encore florissantes (1). Pour les institutions de crédit, ce furent Émile et Isaac Péreire qui firent le plus. Après avoir aidé à la naissance du Crédit foncier, ils fondèrent une banque d'un autre genre qui leur appartenait en propre, le Crédit mobilier; le projet en avait déjà été présenté par eux en 1830 (2). Le nouvel établissement devait subventionner à leurs débuts toutes les entreprises ayant chance de succès, de manière à éveiller l'esprit d'initiative si engourdi en France. C'est ainsi que la Compagnie des chemins de fer du Midi, la Compagnie immobilière de Paris, la Compagnie maritime purent se former avec l'appui du Crédit Mobilier; bien vu par le gouvernement, il contribua au succès des emprunts de 1854 et 1855. Les Péreire agirent aussi au dehors : l'achat des chemins de fer autrichiens marqua le début de ces « interventions » finan-

(1) Paulin Talabot, directeur général du Paris-Lyon-Méditerranée, s'occupa aussi des chemins de fer du Piémont et de l'Autriche. Son ami Didion, beaucoup plus dévoué que lui au saint-simonisme, fut directeur de la Compagnie d'Orléans. Jullien travailla aussi aux chemins de fer.

(2) Ils avaient déjà contribué en 1848 à la fondation du Comptoir d'escompte. V. Castille, *les Frères Péreire,* 1861.

cières qui, d'après *le Globe,* devaient remplacer un jour les interventions militaires; le Crédit Mobilier s'intéressa également aux voies ferrées d'Espagne et de Suisse. La décadence vint plus tard, à la suite d'engagements excessifs, et l'établissement disparut, non sans avoir rendu de grands services et hâté la réduction de l'intérêt, selon le vœu anciennement exprimé par les Péreire. Tous deux profitaient de leur fortune pour secourir leurs anciens coreligionnaires; des saint-simoniens occupaient les principales charges du Crédit mobilier, qui eut Lemonnier comme secrétaire général. Barrault se fit l'apologiste de cette Société; après avoir annoncé dans la *Revue des Deux Mondes* la prochaine construction des chemins de fer russes, il consacra un livre à exposer les progrès des chemins de fer espagnols, et il prédit les résultats de ces travaux : « L'Europe aura bientôt son réseau de voies ferrées des monts Ourals à la Sierra Nevada ; elle s'alimentera d'une même circulation financière et respirera la même atmosphère morale (1). » Les membres de l'École possédaient encore d'autres établissements financiers, comme la Caisse des Actionnaires, dirigée par

(1) Barrault, *la Russie et ses chemins de fer* (*Revue des Deux Mondes,* 1er mai 1857) ; *le Chemin de fer du Nord en Espagne,* 1858, p. 197. — Ces chemins de fer espagnols furent faits par un autre ingénieur saint-simonien, Tourneux.

Amail. Une étroite union facilitait leur succès ; tous se sentaient solidaires. Naturellement l'envie se réveilla contre eux aussi vive qu'en 1846 ; l'appui qu'ils avaient donné à l'Empire leur assurait l'hostilité des partis opposants. Un journaliste libéral, Taxile Delord, dans un article très dur pour les « jésuites modernes », rapporta cette anecdote qui avait cours parmi les financiers : « Vous ne réussirez pas, disait-on dernièrement à un industriel qui fondait une grande entreprise, vous n'avez pas de juifs dans votre Compagnie. — Rassurez-vous, répondit-il, j'ai deux saint-simoniens (1). »

Leur puissance dans la presse était très grande, et plus d'une fois leurs journaux vantèrent les tentatives faites par les Péreire ou d'autres du même groupe. Au *Siècle* Louis Jourdan se tenait également en dehors des ministériels et de l'opposition, tout en bataillant avec ardeur contre la réaction catholique ; Guéroult, dont tous respectaient le caractère et la sincérité, fut un des principaux rédacteurs de *la Presse* avant de diriger *l'Opinion nationale*. Il gardait sans changement les idées

(1) T. Delord, *les Troisièmes Pages du journal le Siècle*, 1861, pp. 110 et suiv. — Proudhon écrivait quelques années auparavant : « M. Péreire est le représentant et le chef du principe saint-simonien de féodalité industrielle qui régit en ce moment notre économie nationale. » (Sainte-Beuve, *Vie de Proudhon*, p. 323.)

saint-simoniennes et s'en inspirait dans ses articles, soit que, luttant pour l'unité italienne, il voulût hâter la ruine du pouvoir temporel des papes; soit que, discutant avec l'abbé Gabriel, il montrât la nécessité pour l'Église de se réconcilier avec le monde et la matière ; soit qu'il glorifiât certaines académies provinciales d'avoir mis au concours la question du travail des femmes, afin de les affranchir de toute dépendance. Thiers avait dit que la modération est la vertu principale des peuples ; Guéroult lui répondit avec l'ardeur d'un sectaire de la rue Monsigny : « Nous souhaitons à notre pays plutôt les grandes passions qui égarent que les plates vertus qui annulent. » Partisan des travaux publics et des grandes entreprises financières, il dénonçait néanmoins avec une probité courageuse les abus de la spéculation (1) ; ami de la liberté, il voulait qu'elle fût distribuée avec ménagement à la France : « Un peuple sobre, rangé, laborieux, instruit, écrivait-il, pourra supporter une dose de liberté plus grande qu'un autre moins richement doué sous ce rapport, de même qu'un homme peut user sans inconvénient d'une liberté qui serait funeste à un enfant (2). » Beau-

(1) Guéroult, *la Liberté et les affaires*. 1861. — Lechevalier lui répondit par *la Polémique et les Affaires*, 1861.

(2) Idem, *Études de politique et de philosophie religieuse*, 1863. — Sous le pseudonyme de Théophraste, il

coup d'autres journalistes, dans *la Patrie,* dans *le Pays* et ailleurs, se rattachaient également à l'école (1) ; Jules Lechevalier, partisan convaincu du gouvernement impérial, le poussait vers les applications du socialisme (2).

La meilleure plume du saint-simonisme demeurait celle de Duveyrier ; ses relations avec la cour lui permirent de lancer maintes fois des brochures anonymes qui firent grand bruit en Europe, car on les croyait, non sans motif, inspirées par le souverain. En 1855, au milieu de la guerre contre la Russie, apparut une brochure intitulée *Nécessité d'un Congrès pour pacifier l'Europe.* L'auteur y développe cette thèse bizarre que la Russie n'a plus à prendre Constantinople, puisque l'œuvre de Pierre le Grand est accomplie. « Quelle pensée animait Pierre le Grand à l'égard de Constantinople ? Une pensée aussi généreuse, aussi sainte que celle qui conduisait le roi saint Louis, Richard d'Angleterre et Léopold d'Autriche au tombeau

avait publié en 1856 une étude très élogieuse sur Émile Péreire. Il avait poussé au mouvement industriel en fondant après le 2 décembre le journal *l'Industrie.*

(1) Sur les carrières embrassées par les saint-simoniens sous l'Empire, V. H. Castille, *le Père Enfantin*, 1859 ; Massol, dans *le Monde maçonnique*, VII, pp. 549-551 ; Pinet, dans *Revue de Paris*, 15 mai 1894.

(2) Lechevalier Saint-André, *la Question romaine*, 1861 (note à la fin) ; *la Question économique au Corps législatif*, 1862.

du Christ. » Pierre voulut régénérer la Turquie tout seul, car il n'y avait alors que mercantilisme dans l'Angleterre de Walpole et corruption dans la France du Régent ; mais aujourd'hui que l'Europe, elle-même régénérée, a transformé l'Orient et relevé la croix dans les pays de l'islam, le testament de Pierre se trouve exécuté.

En 1860, quand la question de l'unité italienne passionnait la France, une nouvelle brochure exhorta François-Joseph à céder la Vénétie au roi de Sardaigne en échange d'une indemnité ; celle-ci devrait être payée au moyen d'un emprunt italien garanti par toute l'Europe : les finances autrichiennes sortiraient ainsi de leur situation fâcheuse, et les pays européens, unis par cette garantie commune, pourraient enfin établir « un congrès universel et permanent ». Duveyrier s'écriait en finissant : « Ce ne sont pas les armées, c'est l'opinion qui remporte la dernière victoire (1). » L'empereur et les saint-simoniens se rencontraient dans leurs nobles et illusoires espérances.

Les anciens philosophes n'étaient donc pas entièrement absorbés par les affaires ; les grandes idées, les pensées généreuses, leur demeuraient familières. Michel Chevalier lui-même, qui s'était

(1) *L'empereur François-Joseph et l'Europe*, 1860.

le plus éloigné de l'école, gardait une place à part au milieu des économistes. Quand il réussit en 1860 à faire signer enfin le premier traité de commerce, le triomphe ne fut pas seulement pour les disciples de Bastiat, mais pour ceux qui réclamaient depuis trente ans une baisse de prix sur les denrées indispensables au peuple. En 1862 il écrivit l'introduction aux rapports du jury français envoyé à l'Exposition de Londres. Sainte-Beuve dit qu'on y trouve le même esprit que dans *le Globe* (1) ; c'est un peu exagéré, car cet ouvrage respire l'optimisme de l'homme arrivé ; cependant les passages sur le rôle des chemins de fer et des sociétés de crédit, sur la nécessité d'organiser l'instruction générale et spéciale, sur la misère des paysans français qui n'ont pas encore tiré profit de 1789, renferment comme un écho affaibli des anciennes revendications. Parmi les collaborateurs de Michel Chevalier à cette Exposition se trouvait Arlès-Dufour ; c'est lui qui fonda un prix à l'Académie de Lyon pour faire ouvrir un concours sur les moyens de favoriser le travail des femmes (2).

(1) *Nouveaux Lundis*, IV, p. 146 (article sur Guéroult).

(2) Une institution destinée aux femmes fut entreprise par Mme Clorinde Rogé, qui était demeurée passionnée pour le saint-simonisme. Elle comptait sur l'appui d'Arlès-Dufour, mais la mort vint l'arrêter (*Revue philosophique et religieuse*, VIII, pp. 312 et suiv.).

Ce même Duveyrier, qui prêchait l'union européenne, était loin d'avoir renoncé aux réformes intérieures, aux projets audacieux et tout empreints de socialisme. En 1856 parut une brochure non signée : *Pourquoi des propriétaires à Paris ?* L'auteur anonyme avoue qu'il est propriétaire, ce qui ne l'empêche pas de penser que le propriétaire « pourrait n'être qu'une superfétation sociale » ; le prêtre, le général, l'artiste, le négociant, font œuvre utile et, en mourant, laissent un vide : « Le propriétaire, lui, ne meurt pas !... Le propriétaire n'a rien appris, il n'invente rien, ne perfectionne rien, il est propriétaire. » Après avoir tracé un vif et amusant tableau des vexations imposées aux locataires, Duveyrier présente son projet : c'est que la Ville de Paris soit autorisée à faire exproprier tous les immeubles des particuliers dans la capitale. Les expropriés seront remboursés en obligations dites immobilières ; la Ville ne tracassera pas ses locataires, et elle donnera aux logements pauvres l'air et la lumière qui leur manquent. Duveyrier affirme que les concierges se comporteront beaucoup mieux quand ils seront élevés à la dignité de fonctionnaires municipaux.

Duveyrier, quoique très bien en cour, publia en 1864 un livre plein d'avertissements courageux et parfois menaçants pour la dynastie : *l'Avenir et les Bonaparte.* « Un gouvernement, dé-

clare-t-il, n'est solidement établi que lorsqu'il forme aux yeux du peuple, dans le présent et surtout dans l'avenir, un instrument de progrès supérieur à toute autre combinaison. » L'empereur a donné l'ordre à la France et l'a dotée de ses chemins de fer ; il lui reste à réaliser bien davantage, à organiser la démocratie. La base de cette organisation sera un enseignement complet, populaire, propre à mettre en valeur les innombrables aptitudes qui demeurent enfouies ; un système de crédit bien compris doit donner à tous les hommes intelligents, mais dépourvus de patrimoine, le moyen de développer entièrement leurs facultés, ce qui jusqu'à présent leur est impossible ; l'héritage deviendra sacré quand ceux qui n'en jouissent point pourront le dédaigner. A l'instruction des enfants il faudra joindre des maisons de retraite pour les vieillards ; enfin ces grandes réformes seront couronnées par le rétablissement de la liberté. Alors les Bonaparte auront un avenir assuré.

L'éducation nationale que désirait notre auteur était alors exigée par quantité d'esprits généreux, par un ministre comme Victor Duruy, et surtout par les adversaires de l'Empire. On trouvait là aussi, en petit nombre, des saint-simoniens, entre autres Édouard Charton et son ami Carnot. Le premier résolut d'instruire par l'image, par le

dessin ; il voulait que le Français détournât parfois ses regards du travail quotidien, des soucis mesquins, pour s'intéresser à l'art et pour étudier la planète livrée aux mains de l'homme. Cette idée inspira ses deux belles fondations, *le Magasin pittoresque* et *le Tour du Monde*. D'autres comptaient davantage sur la musique pour éveiller le sens artistique du peuple, surtout depuis que la méthode Chevé leur fournissait un admirable instrument d'éducation. Enfantin avait déjà célébré en 1851 les services qu'allait rendre cette méthode ; Azevedo, saint-simonien qui était devenu un critique musical influent, consacra de longues années à la propager.

Ainsi en Europe comme en Afrique, dans le monde de la presse comme dans celui des affaires, nous retrouvons les saint-simoniens actifs, entreprenants, bien aises de s'enrichir et de dominer, mais faisant toujours sa part à l'intérêt général. L'industrie demeurait à leurs yeux la base du progrès moral ; « l'industrie, s'écriait l'un d'eux (1), est la seule arme du prosélytisme de la civilisation. » Mais ils ne négligeaient ni la philosophie ni même la théologie, et le dogme saint-simonien devint encore une fois l'objet de travaux que nous allons résumer.

(1) Barrault, *le Chemin de fer du Nord en Espagne*, p. 199.

CHAPITRE IX

LE RÉVEIL DE LA PHILOSOPHIE SAINT-SIMONIENNE

I

De 1840 à 1851 les saint-simoniens, occupés de questions politiques et surtout obligés de se faire une place dans le monde, avaient laissé de côté la philosophie ; après le 2 décembre l'école, affranchie des préoccupations matérielles, revint aux problèmes qu'elle avait discutés autrefois avec tant d'ardeur. La suppression du régime parlementaire eut pour effet de ramener à la philosophie beaucoup d'hommes intelligents qui retrouvaient ainsi la liberté disparue ailleurs. Lemonnier le disait en 1854 : « Depuis deux ans que les journaux se taisent, la pensée, repliée sur elle-même, devient plus grave, plus calme, plus profonde : les brochures ont, petit à petit, pris la place des pamphlets ; voici que les livres prennent la place des brochures. » La question de Dieu et de l'immortalité se trouva encore une fois posée dans toute son ampleur, et deux tendances apparurent

chez les anciens disciples de la rue Monsigny. La première fut celle de Lemonnier et de Brothier, ces deux frères de doctrine dont nous avons déjà indiqué le caractère indépendant ; ils voulaient reprendre jusque dans ses fondations le travail théologique, soumettre à la critique toutes les idées reçues, afin de constituer définitivement une religion nouvelle ayant pour base le progrès; leur désir de voir succomber le christianisme était d'autant plus vif que la réaction inaugurée en 1850 arrivait alors à son apogée. Enfantin, au contraire, suivit la route où il s'était engagé depuis plusieurs années; il caressa l'illusion de faire adopter au catholicisme la réhabilitation de la chair, de le rajeunir en lui infusant une forte dose de panthéisme; quelques-uns des principaux saint-simoniens, entre autres d'Eichthal et Barrault, se proposèrent le même but. Parlons d'abord du premier groupe.

Lemonnier fonda en 1854 une revue consacrée aux libres études théoriques; ce recueil, qui s'appela successivement *Babel*, *la Revue du* XIXe *Siècle*, *la Revue*, enfin *Revue philosophique et religieuse*, dura jusqu'en 1858 (1). Le seul postulat exigé de

(1) Le premier titre n'est que sur quelques numéros isolés de 1854; le second va d'avril 1854 au commencement de 1855; puis vient le troisième titre, sur deux tomes de 1855; enfin avec le tome III, en décembre 1855, paraît le titre de *Revue philosophique et religieuse*, qui subsiste jusqu'au tome IX et dernier (décembre 1857-janvier 1858).

tous les rédacteurs était la croyance au progrès; Lemonnier eut soin de déclarer que sa Revue n'était ni positiviste, ni fouriériste, ni saint-simonienne, bien que ces diverses écoles y fussent représentées. Le saint-simonisme y tient pourtant la première place; plusieurs adeptes proclament leur foi inébranlable dans ses doctrines. « Les principes que j'ai puisés à l'école de Saint-Simon, dit Guéroult, depuis vingt-cinq ans m'ont servi de boussole sans qu'aucun événement me les ait fait trouver encore en défaut (1). » Et Jourdan à son tour : « Celui qui écrit ces lignes a été, est et mourra, s'il plaît à Dieu, dans la foi saint-simonienne (2). » Lambert, dans ses études sur la Trinité, s'appuie constamment sur des citations de *l'Organisateur* ou du *Globe* (3). Lemonnier et Brothier mettaient plus de réserve à revendiquer l'héritage de 1832 : plusieurs des idées acceptées alors leur parurent avoir besoin de corrections. Mais cela n'empêche pas Lemonnier de réclamer pour lui-même le nom de saint-simonien, parce que cette école a produit la doctrine la plus générale qui ait encore existé; tous d'ailleurs, les fidèles comme Jourdan et les tièdes comme Lemonnier,

(1) *La Revue*, t. I, p. 120.
(2) I, p. 181.
(3) T. III (*Fatalité-Providence-Libre Arbitre*) et IV (*Études sur la Trinité*).

affirment que l'influence du saint-simonisme sur l'esprit public est à peine à ses débuts, et qu'il va devenir plus puissant que jamais.

Puisque le dogme fondamental de la Revue est celui du progrès, on devine que la philosophie de l'histoire y tient une grande place. Cette prétendue science venait d'être attaquée par Edgard Quinet, un de ses anciens croyants; Guéroult en prend la défense et cherche à prouver que l'histoire tout entière démontre la marche de l'humanité vers l'association universelle. — Mais, dit-on, si une loi unique régit les peuples, si la liberté disparaît, l'histoire garde-t-elle un caractère moral? — Oui, répond Lemonnier; le moi et le non-moi sont inséparables; toute action de l'un des deux entraîne des conséquences et des responsabilités pour l'autre; la vraie liberté n'existe que si l'homme a ordonné l'Univers par rapport à lui, c'est-à-dire si lui-même s'est harmonisé avec l'Univers. On va crier au panthéisme, peut-être avec raison; cette doctrine n'enlève point à l'histoire sa valeur morale. — L'explication de Lemonnier manque de clarté, comme toutes celles qu'on a données pour concilier le panthéisme et la liberté (1).

La théorie du progrès permet de deviner ou tout

(1) Guéroult, I, pp. 115 et suiv. — Lemonnier, II, pp. 334 et suiv.

au moins de pressentir l'avenir ; dans cet avenir il n'y a pas de place pour le christianisme : une religion qui nie la philosophie de l'histoire et qui repousse toute réforme est condamnée à disparaître. *La Revue*, dans son hostilité contre l'Église, fait bon accueil au réveil du voltairianisme : elle ouvre ses colonnes à Erdan, le spirituel et peu révérencieux auteur de *la France mystique*, et à Littré qui salue avec joie l'apparition d'un nouveau XVIIIe siècle ; quand Béranger meurt, elle célèbre son apothéose. Fauvety, un des principaux rédacteurs, engage avec le pasteur Bersier une vive polémique sur les mérites et le développement de la morale chrétienne. Au dogme monothéiste *la Revue* substitue le panthéisme ; l'Être s'exprime par la Trinité sous tous ses aspects, trinité du sentiment, de l'esprit et de la matière dans l'homme, trinité de la vie individuelle, multiple et universelle dans le monde et en Dieu.

Sur la nature de la Trinité il y a des divergences. Lambert, défenseur du saint-simonisme orthodoxe, voit dans la Trinité denx termes opposés, avec un troisième terme supérieur qui les concilie. Ainsi la Providence concilie la fatalité et la liberté ; le sentiment sert de lien entre l'esprit et la matière. Les novateurs, Lemonnier et Brothier, pensent au contraire que la grande faute du saint-simonisme est d'avoir cherché partout l'inégalité,

d'avoir considéré toujours un terme comme supérieur aux deux autres ; de là découlent des conséquences fâcheuses dans les applications politiques, par exemple cette royauté du prêtre sur le savant et l'industriel, qui mena la secte à une théocratie effrayante. Si l'on admet l'égalité entre les trois termes, le dogme se trouvera débarrassé de ce qui l'a rendu odieux et inacceptable (1).

Le retour à la théologie dogmatique rencontrait dans *la Revue* elle-même de rudes adversaires. Le plus redoutable fut M. Renouvier, qui avait jadis passé par l'école saint-simonienne avant de devenir le fondateur du néo-criticisme. Essayait-on de transformer la philosophie de l'histoire en science, il répondait à Lemonnier que les lois historiques sont impuissantes à expliquer de nombreuses perturbations dues au hasard et à la liberté. S'agissait-il de la Trinité, sur laquelle Lambert, Lemonnier, Brothier, Pecqueur, d'autres encore discutaient à qui mieux mieux, il leur adressait une « objurgation criticiste » pour montrer le néant du nouveau dogme et de la controverse autour de lui. D'autre part un matérialiste convaincu, Chouippe, se moquait de cette Trinité dont on fait « 2 + 1 : 2 pour se battre et 1 pour les séparer (2) ».

(1) Brothier, V, pp. 265 et suiv.

(2) Renouvier, II, p. 385 ; VII, *passim*. — Chouippe, VI, p. 150.

La Revue s'abstient avec intention de tout ce qui n'est pas théorie pure ; elle ne s'aventure guère dans le domaine pratique. L'industrie lui est à peu près indifférente ; si Guéroult la glorifie, Lemonnier craint que cette reine nouvelle n'aspire bientôt à la tyrannie. La morale aussi est laissée de côté ; seule la question des femmes intéresse *la Revue*, qui demande l'égalité des sexes (1). C'est une femme, Mme Jenny d'Héricourt, qui se charge de cette cause ; elle la défend avec ardeur contre Auguste Comte et Proudhon. En esthétique *la Revue* conserve les idées saint-simoniennes sur le rôle éducateur et social de l'art ; c'est ce qui lui fait louer les *Chants modernes* de Maxime Du Camp, les poésies philosophiques de Louis Ménard ; l'auteur des *Contemplations* lui paraît donner l'exemple de ces œuvres nouvelles. Ce qui est singulier, c'est que Lemonnier méconnaisse complètement le théâtre d'Alexandre Dumas et considère le succès du *Demi-Monde* comme une preuve éclatante de l'immoralité publique.

La Revue ne demeure étrangère à aucune doctrine ; elle laisse une place à l'exposé des utopies nouvelles, comme la doctrine « fusionienne » de

(1) Sous la République de 1848 une saint-simonienne convaincue, Mme Niboyet, s'était fait connaître par de nombreuses conférences où elle défendait les idées de réforme.

Tourreil; elle suit les débuts de Renan et de Taine, sans partager leurs opinions (1). C'est une libre tribune que les saint-simoniens mettent à la disposition des penseurs, tout en demeurant fidèles aux croyances générales de l'école.

Lemonnier ne fut point découragé par la disparition de sa Revue. On venait de lui communiquer les manuscrits de Saint-Simon ; il publia une édition des œuvres choisies du maître, accompagnée d'un essai où il le jugeait très librement. « Saint-Simon, disait-il, n'est à nos yeux ni un révélateur ni un inspiré ; il est simplement l'homme qui a produit la conception la plus générale à laquelle l'humanité soit encore parvenue. » Incomplet sur bien des points, Saint-Simon a vainement essayé de conserver une partie du christianisme, il n'a rien dit sur les femmes et presque rien sur la morale. Sa grande découverte est celle d'une méthode nouvelle, qui exige l'emploi simultané de l'analyse et de la synthèse ; ajoutons-y un troisième procédé, l'intuition, et ce sera la méthode parfaite. L'étude et le commentaire de Saint-Simon sont plus nécessaires que jamais, car le progrès moral n'est pas allé de pair avec le progrès

(1) Cf. Lemonnier, *M. Ernest Renan et la question religieuse*, 1862. Lemonnier repousse le surnaturel, mais croit au surhumain, à l'existence possible, dans d'autres mondes, d'êtres supérieurs à l'homme.

industriel : « Le travail qui devrait être l'honneur et le pivot de la société demeure un frein, et il semble que tout l'effort du socialisme moderne doive aboutir à inscrire au bréviaire politique une maxime de plus : nourrissez le peuple sans l'éclairer (1). »

Brothier publia peu après, dans une collection fondée par l'école buchézienne, une *Histoire populaire de la philosophie* ; il y célébrait le développement du socialisme : « Avec son admirable instinct, le peuple ne voit pas dans le socialisme un parti ; il y voit une religion. C'est que, en effet, la religion et la société étant une seule et même chose, il est impossible qu'une grande révolution sociale ne soit pas, en même temps, une grande rénovation religieuse (2). » — Enfin Brothier, avec le concours de Lemonnier, de Massol, de Fauvety, rédigea un glossaire philosophique. Ils y esquissèrent la religion nouvelle qui, fondée

(1) *Essai sur les œuvres et la doctrine de Saint-Simon*, en tête des *Œuvres choisies de Saint-Simon*, 3 vol., 1859. — Peu auparavant, en 1857, avaient paru les études de Hubbard et de Bourgeois (l'auteur du *Christianisme temporel*) sur Saint-Simon, et en 1858 *la Science de l'homme*, publiée par Enfantin. Ajoutons une brochure de Brothier sur Saint-Simon, parue à Bruxelles en 1859.

(2) P. 189. — Ce livre fait partie de la *Bibliothèque utile* et parut en 1861. Buchez, Bastide, Ott, ont fait plusieurs livres dans la même collection. Brothier y avait déjà publié une *Histoire de la Terre* (1860), où, fidèle au panthéisme saint-simonien, il représentait la planète comme un être vivant.

sur l'association, doit concilier le spiritualisme, le matérialisme et le panthéisme. Le progrès est à la fois le développement de ce qui a existé autrefois, et la destruction de ce qui ne peut plus durer ; le saint-simonisme, n'ayant considéré que le développement, s'est brouillé avec la Révolution, qui n'a connu que la destruction ; tous deux doivent s'unir dans le socialisme (1).

Massol, qui avait été parmi les quarante de Ménilmontant, travailla comme Lemonnier à fonder une doctrine affranchie du christianisme. S'adressant à la franc-maçonnerie pour y arriver, il devint membre du Conseil de l'Ordre, et Vénérable de la loge Renaissance ; c'est devant elle qu'il fit un long et curieux récit de sa vie saint-simonienne, et porta sur Enfantin, qui venait de mourir, un jugement indépendant, mais sympathique. Massol consacra tous ses efforts à défendre et à propager la « morale indépendante », pure de tout mélange religieux (2). Lui, Brothier, Lemonnier, furent des hérétiques saint-simoniens, qui formèrent la transition entre l'école d'Enfantin et le socialisme actuel.

(1) Brothier, *Ébauche d'un glossaire du langage philosophique*, 1863. — V. l'Avertissement, fait par Lemonnier, et l'article *Progrès*.

(2) Voir *le Monde maçonnique*, VII, *passim*. — Massol, qui s'était lié avec Proudhon, fonda en 1865 *la Morale indépendante*.

II

Revenons maintenant au chef de l'école, à celui qui, pour un grand nombre de disciples, demeura toujours le Père. L'administrateur délégué de la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée demeura quelque temps à Lyon, où ses amis Arlès-Dufour et Holstein lui faisaient fête ; nommé à Paris en 1856, il vint s'y établir définitivement. Il mena là une vie heureuse, recevant beaucoup, fréquentant presque tous les artistes et les littérateurs connus, mais réservant les déjeuners du dimanche aux adeptes ; ceux-ci fermaient les yeux sur sa vie peu régulière, sur la nouvelle et durable liaison contractée par cet ennemi du mariage (1). Ils formaient un groupe respectueux autour de lui (2) ; Enfantin les tutoyait tous, aucun ne le tutoyait, sauf Louis Jourdan, qui avait été en Algérie le compagnon des jours d'épreuves ; Guéroult, Fournel, Duveyrier demeuraient parmi les plus assidus ; les Péreire, plus indépendants, le voyaient sou-

(1) La mère d'Arthur Enfantin était Mme Morlane ; elle fut remplacée par Mme Guillaume, qui resta auprès d'Enfantin jusqu'à sa mort, et qui cherchait à se faire passer pour sa fille.

(2) Jourdan indiqua la cause de cette union étroite : « On s'étonne souvent dans le monde, écrivait-il en 1855,

vent. Le plus dévoué, le plus enthousiaste de tous, Lambert, lui servait pour ainsi dire d'interprète, chargé de développer et d'éclaircir les formules souvent obscures du maître. Enfantin se prêtait volontiers à la discussion ou bien à la causerie mondaine, mais on sentait toujours chez lui des idées arrêtées qu'aucun argument ne pouvait ébranler. Il n'avait pas cessé de se considérer comme le fondateur de la religion de l'avenir ; parfois même les bouffées de folie de 1832 lui remontaient à la tête, comme le prouve la curieuse lettre qu'il écrivit un jour afin de consoler Maxime Du Camp : « Est-ce que tu as jamais rêvé que dans tes jours de souffrances et de larmes le Christ descendrait du haut de ses dix-huit siècles et demi pour te dire par ma bouche : Je t'aime ? (1) »

Loin de s'endormir dans le bien-être, Enfantin suivait avec passion les événements contemporains. La victoire du libre échange en 1860 fut acclamée par lui comme un pas vers l'association universelle ; les affaires italiennes l'intéressaient

de ce que les hommes qui ont porté ce titre de saint-simoniens, malgré leur dispersion, malgré la diversité des carrières qu'ils ont embrassées ou des positions qu'ils ont prises dans la société actuelle, ont conservé entre eux un lien puissant ; c'est que ce lien a été un lien religieux dans la plus haute acception du mot. » (*La Revue*, I, p. 182.)

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, ch. XIX.

beaucoup, et parce que le sort du pape était en jeu, et parce qu'il pressentait qu'elles ne seraient point isolées, que des drames nouveaux se préparaient en Europe. Mais surtout il revint à la méditation philosophique et religieuse, non pour découvrir du nouveau, mais pour exposer d'une façon définitive les dogmes qui lui étaient chers. Relisant en 1858 une profession de foi rédigée par lui et Bazard en 1831, il écrivait en note : « Vingt-sept années se sont écoulées, je ne vois rien à y changer (1). » Son audacieuse morale demeura provisoirement dans l'ombre, bien qu'elle lui parût toujours être la vérité ; sa pensée dominante fut de démontrer l'égalité de l'esprit et de la chair en la justifiant par le panthéisme, par l'union de ces deux éléments dans la vie universelle ; il avait toujours le désir et l'espérance de convertir l'Église à ses doctrines et de se servir d'elle pour rendre à la société la foi et la paix.

En 1858 il publia *la Science de l'homme*, ainsi que l'ouvrage composé par Saint-Simon sous le même titre en 1813, pour montrer ce qu'il avait ajouté aux travaux du maître. Le livre est adressé au D[r] Guépin qui avait récemment raillé l'ignorance du Père en physiologie (2). Enfantin blâme

(1) Archives saint-simoniennes.

(2) Guépin avait publié en 1854 *la Philosophie du* XIX[e] *siècle*, ouvrage intéressant, tout empreint de saint-

Guépin de proclamer les facultés intellectuelles supérieures aux facultés animales. On ne daigne apprécier dans l'homme que le cerveau ; en réalité, les deux organes essentiels du corps humain sont le cerveau, d'une part, et l'appareil générateur, de l'autre ; entre les deux se trouve le système nerveux, qui les unit comme le sentiment unit l'idée au fait. Ainsi reparaît le dogme trinaire. Chacun des deux grands organes est double, car il y a partout couple, « androgynéité » ; l'appareil cérébral renferme le cerveau qui est mâle, le cervelet qui est femelle ; l'appareil générateur comprend également les deux. Cessons, dit Enfantin, de traiter ce dernier comme une chose répugnante et vile : « Jamais vous ne ramènerez la pudeur, la décence, la grâce dans le monde, si vous traitez comme organes animaux, comme passions bestiales, les organes générateurs et le saint amour qui nous a donné à tous la vie. » L'esprit peut se dégrader comme le corps ; le cerveau, comme l'appareil générateur, sert parfois à la satisfaction de vices monstrueux. L'homme, composé d'un corps et d'un esprit, les unit par la force intérieure qui constitue son individualité ; au lieu de recevoir seulement les sensations extérieures,

simonisme. Il a fait plusieurs articles dans la *Revue philosophique et religieuse*. — *La Science de l'homme* a été réimprimée dans les *Œuvres*, t. XLVI.

comme le croyait Condillac, l'homme est par lui-même un générateur d'activité, de force, d'amour.

Son *moi* se pose en face du non-moi, le microcosme en face du macrocosme, et tous deux communient dans la vie universelle. L'accord de l'esprit et de la matière, c'est l'accord de l'industrie et de la science, qui s'accomplit dans la morale. Voilà ce que devinèrent Cabanis, Turgot et Condorcet ; ils sont, dit Enfantin, les précurseurs d'un monde nouveau, « dont Saint-Simon et moi nous « sommes les premiers nés. » — *La Science de l'homme* contenait, à côté d'idées intéressantes, beaucoup de choses vagues et puériles ; et surtout la plume peu habile d'Enfantin traita un sujet délicat d'une manière vulgaire et souvent inconvenante. Les catholiques l'attaquèrent avec violence : M. Wallon dénonça l'ouvrage, qui faillit être poursuivi ; une brochure pleine d'insultes fut consacrée à la « résurrection » du Père ; Henri Lasserre fit tout un volume contre la réhabilitation de la chair. Les libéraux étaient heureux de critiquer un socialiste rallié à l'Empire ; tandis que Taxile Delord se plaignait de l'avidité de l'école d'Enfantin, Émile Montégut exécuta une sorte de danse sauvage sur le cadavre du saint-simonisme. D'autres se bornaient à rire de la valeur philosophique attachée par le Père

aux fonctions les plus basses du corps humain (1).

C'est à l'Église, avons-nous dit, qu'Enfantin s'adressait pour faire triompher sa foi. Il entama cette campagne en répondant au Père Félix qui, dans ses sermons de Notre-Dame, avait glorifié l'ascétisme et flétri la réhabilitation de la chair. Il montra la chair du Christ sans cesse outragée, flétrie, sur les champs de bataille couverts de victimes, dans les bouges où s'entassent les prolétaires, dans les ateliers où les ouvriers travaillent comme des brutes. Prêcher l'ascétisme aux riches, c'est faire œuvre utile ; mais aux pauvres! « Ne leur dites pas de se priver de viande, quand ils mendient un pain noir; ne leur conseillez pas le cilice et les veilles, quand ils sont couverts de haillons et de vermine, et que les cris de leurs enfants affamés ne les laissent pas dormir. » Le catholicisme a fait les cathédrales, institué les pompes du culte, fondé l'industrie du moyen âge; voilà l'exemple qu'il faut suivre, et non cette

(1) Marie Recurt, *Résurrection du Père Enfantin*, 1858. — Henri Lasserre, *l'Esprit et la Chair*, 1858. — Taxile Delord, ouvrage cité. — E. Montégut, dans *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1859. — *De la déomanie au* XIXe *siècle, par un solitaire*, 1860. — L'antipathie que le saint-simonisme inspirait aux libéraux a été vivement exprimée par Prévost-Paradol dans une lettre à Michel Chevalier (Gréard, *Prévost-Paradol*, p. 279).

tradition purement spirituelle qui a engendré d'une part le mysticisme, de l'autre le jésuitisme (1).

Un peu plus tard un disciple d'Enfantin, Desplanches, écrivit dans le même sens à Mgr Dupanloup; la réponse dédaigneuse d'un vicaire, l'abbé de Lagrange, décida Enfantin à répliquer lui-même. Si l'Église, dit-il, perd chaque jour des fidèles, c'est qu'elle se retranche de plus en plus dans un ascétisme hautain; elle ne rejetait pas l'industrie au temps des moines défricheurs, mais l'industrie l'a rejetée au temps des moines fainéants. Que l'on compare un Grégoire VII, maître des peuples, suzerain des rois, avec un Pie IX, abandonné du monde auquel il lance l'anathème. Que l'Église sorte de son isolement et sache comprendre le monde nouveau ; c'est facile à un clergé qui depuis un demi-siècle se recrute presque exclusivement dans le peuple : alors la puissance lui reviendra (2).

Ce fut ensuite contre les attaques du Père Gratry que l'apôtre saint-simonien eut à défendre son dogme panthéiste. D'après lui, la croyance chrétienne à un Dieu personnel, qui a créé le monde *ex nihilo*, produit le mépris pour l'homme ainsi que pour l'univers, et ne laisse subsister d'amour

(1) *Œuvres*, XXXVI, pp. 45 et suiv.
(2) *Ibid.*, XXXVI.

que pour Dieu ; de là vient le dédain marqué de l'Église pour la science, l'industrie et l'art, dédain qui a causé le divorce entre le catholicisme et la société actuelle (1). Ce divorce, Enfantin le regrettait amèrement ; aux pointes voltairiennes de son ami Arlès-Dufour il opposait les mérites d'une Église « qui est fondée sur la prétention à l'universalité, et par un charpentier ; qui ne jouit pas de la conscription ; qui ne reconnaît pas de castes, ni même de races, parmi ses membres ; qui ne pratique ni l'hérédité de fonctions, ni l'hérédité de fortune, ni même la propriété privée ;... qui n'admet pas la peine de mort ; qui s'est montrée, jusqu'à présent même, incomparablement plus habile que tous à élever les marmots, à consoler les affligés, à panser et soigner les malades, à donner une espérance au mourant. » Tuer l'Église, ce serait ramener la déesse Raison ; fonder une religion nouvelle, ce serait ajouter une secte protestante aux mille sectes qui existent déjà ; la gagner et la régénérer, voilà ce qui est nécessaire (2).

Enfin le Père publia son testament philosophique et religieux dans un livre qui a pour titre *la Vie éternelle* (3); c'est l'exposé précis, parfois éloquent, du dogme saint-simonien sur l'immortalité. Le

(1) *Œuvres* XXXVI, pp. 142 et suiv.
(2) *Ibid.*, XIII, p. 97.
(3) Paru en 1861. Réimprimé dans les *Œuvres*, t. XLVI.

chrétien croit à une vie future pour l'individu ; le saint-simonien croit à une vie éternelle, c'est-à-dire passée, présente et future, dont chaque portion passe d'un individu à l'autre et fait partie de la vie universelle. « Je crois que ce qui est contient le résumé de ce qui fut, dont il est le tombeau, et le germe de ce qui sera, dont il est le berceau. » Un grain de sable ne disparaît pas ; comment l'homme rentrerait-il dans le néant? Les générations antérieures vivent en nous, et nous portons en nous les générations futures ; il ne s'agit pas seulement ici du phénomène physiologique, mais de la transmission des idées et des sentiments entre les maîtres et les élèves. La doctrine de l'immortalité personnelle engendre l'égoïsme : or l'homme est dévouement aussi bien qu'égoïsme ; il se dévoue à son prochain, il se dévoue à la science, à la gloire, fût-il même très ignorant, comme le zouave qui se fait tuer pour l'honneur du régiment. L'enfant n'a pas encore la vie, mais la reçoit de ceux qui l'entourent ; le vieillard ne l'a plus, il l'a donnée à d'autres. L'homme viril peut acquérir tout à coup une nouvelle vie, et l'exemple d'Enfantin le prouve ; élève du dix-huitième siècle, c'étaient Voltaire et Rousseau, Helvétius et d'Holbach qui vivaient en sa personne ; puis Saint-Simon entra en lui, menant à sa suite Moïse, Socrate, Platon, Grégoire VII,

Mahomet, Luther : « Je ne suis plus le fils de Voltaire et des philosophes du dix-huitième siècle ; ils ont fait place en moi à ce cortège puissant des grands générateurs de tous les siècles. » Les grands inventeurs, comme Papin ou Stephenson, les conquérants comme Alexandre, César et Napoléon, ne meurent pas, puisque leur œuvre se continue ; leur personnalité nous inspire et nous anime. Laissons donc de côté le culte idolâtrique des morts, auquel le peuple est encore si attaché ; adorons-les dans les vivants, qui ont reçu leur vie ; adorons-les en Dieu, qui est « la communion vivante de tout moi avec son non-moi, de tout être fini avec la nature indéfinie qui l'entoure ». Ce dogme empêche l'homme de se faire tyran, puisque les musulmans, les Chinois, les nègres communient avec les chrétiens dans la vie universelle ; il l'empêche de se résigner à l'esclavage, en lui montrant la dignité de son être. La croyance aux âmes placées en dehors de l'espace et du temps n'est plus possible pour un esprit sensé ; plus notre planète s'embellit par le travail, moins l'homme cherche un monde supra-terrestre pour s'y réfugier. La femme, qui ne veut pas être séparée de son enfant, qui se sent revivre en lui, dira, quand elle sera libre, comment elle conçoit la vie éternelle.

La doctrine panthéiste supprime-t-elle les peines et la prière ? Non, elle les transforme. Tout être

participe à la vie de Dieu, aspire à la justice et à la puissance, surtout au progrès : « C'est cette faculté d'être progressif dans le sein de la perfectibilité qui est la base de la religion de l'avenir. » Le péché est un oubli de ce mouvement progressif ; la peine est la perte d'un grade dans la hiérarchie des êtres. Quant à la prière, ce ne sera plus cette invocation fétichiste qui sollicite un changement dans les lois de la nature ; elle doit être une action de grâces pour ce qui existe, avec le souhait d'obtenir l'aide de Dieu pour hâter son propre progrès. On nous dit que les scélérats sont bien souvent heureux ; d'abord ce bonheur est-il réel ? Puis la solidarité humaine attribue à tous une part des fautes et des mérites de chacun : « Chacun de nous autres Français porte en lui les vices de sa patrie, pour lesquels il est journellement condamné et puni ; mais nous portons aussi en nous les vertus de la patrie, pour lesquelles Dieu nous bénit, nous protège et nous décerne incessamment de glorieuses et saintes récompenses. » Cette doctrine de la solidarité fera disparaître la peine de mort, la guerre, la croyance aux peines éternelles. Aujourd'hui le crime diminue et n'a plus que deux causes, la misère et l'ignorance ; toutes deux, la société en est responsable ; supprimons le paupérisme, et les révolutions finiront. Quant à la récompense des grands hommes, elle est dans leur

vie éternelle, dans le succès de leurs travaux, dans leur amour pour Dieu. « Mon Dieu ! s'écrie Enfantin, moi aussi j'ai eu ma cour d'assises, ma prison, mon désert, mes humiliations, mes misères ; qu'est-ce que tout cela, infligé par des hommes, dans une vie d'un jour, quand je me sens en vous, mon Dieu, pour toute la vie, comme un des amants les plus passionnés de votre parfaite bonté pour tous les hommes ? »

III

Tout en résumant sa doctrine et ses espérances, le chef du saint-simonisme se préoccupait de garantir ses disciples contre la misère et de conserver l'histoire de l'école. Il réussit à fonder pour les saint-simoniens pauvres une société de secours mutuels, *les Amis de la famille*, non sans obstacles de la part du gouvernement qui redoutait une résurrection de la secte ; Fournel en fut le président, Vinçard était chargé de recueillir les cotisations ; la société subsiste encore aujourd'hui, mais elle a perdu son caractère saint-simonien. Enfantin ne parvint pas à créer une société pour les archives de l'école ; il s'entendit alors avec Laurent, devenu bibliothécaire à l'Arsenal, dans cette même bibliothèque où Saint-Simon avait occupé un poste pendant quelques mois ; l'Arse-

nal reçut les livres et les manuscrits d'Enfantin, ces derniers devant être livrés au public seulement trente ans après sa mort.

Il s'intéressait à une question bien plus importante. Les saint-simoniens de la capitale, reprenant un projet conçu par eux en 1829, songeaient à faire une nouvelle Encyclopédie. Le libraire Gide offrit de s'en charger; les frères Péreire donnaient leur patronage financier, Michel Chevalier devait avoir la haute direction du dictionnaire; la cheville ouvrière était Duveyrier qui se mit avec ardeur à la besogne, en se réservant tout ce qui concernait l'éducation, le crédit et les retraites. Enfantin prit feu pour cette idée, mais son imagination toujours en travail voulut y joindre une entreprise considérable. Saint-Simon, dans son premier écrit, les *Lettres d'un habitant de Genève,* avait proposé une vaste association qui assurerait l'entretien des hommes de talent, des inventeurs; Enfantin crut arriver à ce résultat au moyen d'une société financière. En 1863 il adressa une véritable encyclique à Émile et Isaac Péreire, Michel Chevalier, Duveyrier, Fournel, Lambert. Le crédit industriel existe, leur disait-il; fondez maintenant le « crédit intellectuel », et, puisque ma tâche est finie, continuez-moi comme j'ai continué Saint-Simon. Le chemin de fer de Saint-Germain fut la préface du Crédit Mobilier; que l'Encyclo-

pédie soit la préface du nouvel établissement. Celui-ci servira de prêteur à tous les jeunes gens qui paraissent avoir un brillant avenir dans les lettres, les sciences ou les arts; ces avances, remboursables quand ils seront parvenus au succès, auront pour garantie la capacité de ces jeunes gens. « Comment! on trouverait fou que la sortie de l'École polytechnique ou de l'École normale dans les dix premiers rangs assurât un titre au crédit d'un établissement financier! Ce qui est fou, c'est que cela ne soit pas. » Les récompenses données par le gouvernement et les Académies sont insuffisantes; même après avoir fait *le Désert*, Félicien David n'avait pas le crédit d'un cordonnier. Des garanties matérielles seront nécessaires : par exemple, deux personnages connus dans leur profession témoigneront de la capacité de l'emprunteur, ou bien celui-ci devra présenter une police d'assurances sur la vie; cela vaut les deux signatures exigées dans le commerce. Le Crédit intellectuel doit être une affaire et une bonne affaire. L'Encyclopédie en sera le début ; à chacun des quarante volumes de ce dictionnaire on joindra un résumé populaire à 40 centimes. La Société nouvelle aura des docks pour la librairie, un musée d'exposition et de vente des œuvres d'art, une salle d'audition pour les ouvrages littéraires et musicaux. Il faut faire cela pour la science, qui veut

s'affranchir de Plutus : « Gare à une nouvelle nuit du 4 août pour notre nouvelle noblesse dorée ! »

Ce projet, qui enthousiasmait Arlès-Dufour, qui plut aux phalanstériens, rencontra plusieurs approbations dans la presse. Malheureusement les hommes d'affaires sur lesquels Enfantin avait compté ne se payaient pas de mots ; une commission réunie par Paulin Talabot accepta le principe, mais, sur le rapport d'Alfred de Courcy, finit par déclarer que c'était financièrement irréalisable. La lettre d'Enfantin avait paru dans les journaux ; dans deux réponses, également publiques, les Péreire, Duveyrier, Michel Chevalier proclamèrent leur indépendance vis-à-vis de l'ancien maître, déclarant n'avoir eu avec lui depuis de longues années que des relations d'hommes du monde (1). Enfantin était alors malade ; depuis longtemps il avait les mains tremblantes et souffrait du diabète ; cet échec, ce désaveu public lui portèrent un coup très grave. Lambert, le disciple toujours dévoué, cherchait à le consoler en lui montrant ses idées partout triomphantes, et lui disait d'entonner avec confiance le *Nunc dimittis*. Mais Lambert mourut ; ses funérailles, au grand

(1) V. l'encyclique d'Enfantin, dans *l'Opinion Nationale*, 24 mars 1863 ; et la polémique dans les numéros des 11, 18, 25 et 26 mars. — Cf. Paul de Jouvencel, *A MM. Péreire, de l'Emploi du pouvoir financier*, 1863. — *Œuvres*, XIII, pp. 164-200.

mécontentement de ses frères de doctrine, furent célébrées par l'Église ; au cimetière, d'Eichthal fit son éloge et proclama solennellement le lien du saint-simonisme avec les anciennes religions (1). Peu après, le Père sentit sa fin approcher ; son testament désigna comme légataires éventuels, en cas d'extinction de sa famille, Lhabitant, d'Eichthal, Laurent, Fournel et Guéroult ; deux sommes importantes étaient assignées pour *les Amis de la famille* et pour la publication des œuvres saint-simoniennes. Il mourut le 31 août 1864. Un convoi modeste, où Duveyrier et Isaac Péreire étaient venus se joindre aux fidèles, le conduisit au Père-Lachaise ; on l'enterra près des tombes des Rodrigues et d'Edmond Talabot. Guéroult, après avoir résumé la vie et l'œuvre d'Enfantin, acheva en disant au Père : « Est-il vrai que nous soyons séparés ? Ne serez-vous pas toujours notre guide, notre appui, notre maître ? Votre âme, votre esprit ne seront-ils pas toujours au milieu de nous ? » Arlès-Dufour déclara qu'une même passion l'avait toujours uni à son ami, c'était le désir d'améliorer le sort des prolétaires ; et, rappelant que ses voyages l'avaient mis en rapports avec les hommes éminents de toute l'Europe, il conclut : « Prosper Enfantin les domine tous dans mon long souve-

(1) Un extrait de ce discours a paru dans *les Archives israélites*, 1er mars 1864.

nir ». Le Dr Guy, ancien membre de la commission scientifique de l'Algérie, et un ouvrier, adepte de la religion fusionienne, vinrent aussi glorifier le chef du saint-simonisme (1). Cette mort passa inaperçue du grand public, mais elle émut profondément tous ceux qui l'avaient connu, même ceux qui avaient cessé de partager sa foi. Mme Bazard écrivait à Gustave d'Eichthal : « J'ai bien senti à la nouvelle de la mort de M. Enfantin combien avaient été puissants les liens qui autrefois nous avaient unis tous ; et malgré de rudes souvenirs et de grandes différences d'opinions, ce qui reste maintenant de vivace en moi, c'est l'élévation de ce grand esprit et sa mission providentielle. » Et Transon, devenu un ardent catholique, écrivait au même d'Eichthal, qui lui avait annoncé la mort d'Enfantin : « Je sens ce que je lui dois. Le mouvement qu'il a imprimé nous a fait connaître à tous qu'il y avait une grande œuvre à laquelle le moindre d'entre nous pouvait concourir pour si faible part que ce fût. » Quelques années plus tard, Sainte-Beuve exprima le regret de n'avoir pu assister aux funérailles d'un homme dont il avait apprécié « la largeur de cœur, les belles facultés affectives et généreuses (2). »

(1) *Œuvres,* XIII, pp. 248 et suiv.

(2) Papiers de G. d'Eichthal. — Sainte-Beuve, *Vie de Proudhon*, p. 3.

CHAPITRE X

LES DERNIÈRES ANNÉES

La mort d'Enfantin détruisit le centre autour duquel se ralliaient les derniers disciples ; mais ce ne fut pas la fin du saint-simonisme. Il y eut encore quelques essais, quelques publications qu'il faut suivre pour comprendre de quelle empreinte profonde la doctrine avait marqué ses adeptes.

Le projet d'Encyclopédie, cause de si tristes discussions entre le Père et ses anciens amis, subsistait toujours. Duveyrier, qui s'en occupait sans relâche, exposa ses vues dans deux conférences faites à l'Association polytechnique, le 9 et le 16 juillet 1865. Il montra combien la civilisation contemporaine avait encore de taches, combien la misère, les accidents professionnels, les lacunes de l'hygiène, faisaient de victimes ; un grand développement de l'instruction primaire et pratique devait y remédier. Il parla de fonder un « Institut de progrès social » qui aurait une bibliothèque, un musée, un conservatoire, sans compter des

salles de concert, de lectures publiques, d'exposition d'objets d'art ; un comité supérieur, secondé par des comités d'action, s'appliquerait à encourager toutes les entreprises utiles, tous les essais d'éducation, afin de cultiver l'homme aussi bien qu'on a cultivé jusqu'ici l'industrie. Ce projet n'est-il pas un hommage posthume rendu au Père, dont Duveyrier reprenait l'idée avec des changements insignifiants ? Mais, avant de songer à l'Institut, il fallait faire l'Encyclopédie ; les collaborateurs déjà choisis se réunissaient tous les samedis chez Duveyrier. Sainte-Beuve avait consenti à composer l'introduction, et l'on a conservé quelques-unes de ses notes préparatoires : adoptant certaines des idées saint-simoniennes, il montrait chez Victor Hugo, George Sand, Eugène Sue, les précurseurs d'une littérature nouvelle, au caractère social, aux tendances démocratiques ; il prévoyait un changement complet dans les conceptions et par suite dans les livres sur la femme. Mais bientôt les collaborateurs de l'Encyclopédie s'effrayèrent de l'immensité du travail, les Péreire étaient lassés de payer les frais de préparation, et ce beau projet s'évanouit (1).

(1) Duveyrier, *la Civilisation et la Démocratie française*, 1865. — V. l'article de Sainte-Beuve sur ces conférences dans *Nouveaux Lundis*, x, p. 237. Sur la participation de Sainte-Beuve à l'Encyclopédie, V. sa *Vie de Proudhon*,

D'autres saint-simoniens essayaient, comme leur maître, de concilier le christianisme et les temps nouveaux dans une religion transformée. D'Eichthal, en reprenant son indépendance à l'égard d'Enfantin, était resté un saint-simonien convaincu ; la doctrine lui paraissait, même sur la question du mariage et du sort des femmes, avoir compris l'avenir. En 1863, encore du vivant du maître, parut son livre des *Évangiles,* dont la préface est toute religieuse. L'Évangile, dit l'auteur, contient ces deux paroles célèbres : « Mon royaume n'est pas de ce monde. — Rendez à César ce qui est à César ». De ces deux textes sont sortis deux christianismes, l'un mystique, l'autre agissant ou pragmatique. Le premier, inspiré par l'Évangile de saint Jean, doit aujourd'hui s'effacer devant le second ; la papauté, au lieu de demeurer inerte, doit se remettre à la tête de l'Europe et fonder ce règne du christianisme social qui fut inauguré par la Sainte Alliance. Saint-Simon nous a enseigné que « le dernier mot de l'innovation n'est autre que le premier de la tradition. » Mais il a cru un Nouveau Christianisme nécessaire, tandis que le « Rendez à César », bien interprété, nous permet de trouver dans l'Évangile même la source du

pp. 347 et suiv. — Duveyrier mourut en 1866, fidèle à sa foi saint-simonienne, comme le dit G. d'Eichthal sur sa tombe.

progrès. Et, en finissant, d'Eichthal rendait hommage aux maîtres de sa jeunesse, aux Rodrigues, à Bazard, à Enfantin (1).

En 1865 parut un livre dogmatique de Barrault, *le Christ*. L'ancien prédicateur de la rue Taitbout, l'ancien auteur dramatique, devenu depuis 1851 un homme pratique, occupé surtout des lois sur les brevets d'invention, paraît avoir été décidé par la mort d'Enfantin à faire une profession de foi suprême. Cet ouvrage comprend une série de dialogues entre « le duc », ardent catholique, mais d'esprit très libre ; Michaud, un bourgeois protestant, qui joint à l'antipathie contre « les curés » la haine contre « les agitateurs, les utopistes » ; Chardevel, un philosophe élevé par le XVIIIe siècle, ennemi de toutes les Églises, passionné pour le progrès ; enfin Andrieux, un saint-simonien. Celui-ci définit le saint-simonisme « Une nouvelle réforme du christianisme, rien de plus, rien de moins ». Il rappelle avec joie les beaux jours de 1832 : « Maintenant que trente ans ont passé sur nous, pas un ne médit de ces jours de travaux incessants, d'espérances enivrantes, de douleurs saignantes et cachées..., jours comme on n'en voit

(1) En 1864, d'Eichthal défendit le saint-simonisme contre une attaque de Legouvé (*Opinion nationale,* 19 mars 1864). Il prépara ensuite un ouvrage sur le Christianisme politique, dont le début parut sous ce titre, *les Trois Grands Peuples méditerranéens et le christianisme,* 1865.

qu'une fois dans sa vie ; tous, quoi que nous soyons, où que nous soyons, nous vivons encore de cette renaissance religieuse. » — Là-dessus la discussion s'engage au sujet des doctrines de l'école ; et Andrieux de montrer toute l'histoire dominée par quelques grands couples qui comprennent un souverain pour le temporel et un réformateur pour le spirituel : Constantin et Athanase, Charlemagne et Grégoire VII, Charles-Quint et Luther, enfin Napoléon et Saint-Simon. Il expose comment la charité chrétienne, encore incomplète, va faire place à la charité saint-simonienne, qui s'étend sur la matière comme sur l'esprit. Puis il explique la transformation du dogme traditionnel : la vie future après la mort devient la renaissance du mort dans le vivant, et se complète par l'éternité avant le berceau ; le Christ devient un androgyne, qui personnifie l'union de l'homme et de la femme. Devant ces théories étranges, les interlocuteurs d'Andrieux résistent, protestent, mais se laissent peu à peu convaincre ; et finalement le catholique, le protestant, le philosophe, auxquels s'est joint un juif revenu de Jérusalem, s'accordent à célébrer la religion nouvelle, l'époque messiaque prochaine, et la formation du « tiers parti religieux » qui unira toutes les anciennes doctrines. — Le livre est bien supérieur à *la Vie éternelle ;* Barrault essaye, avec beaucoup plus de force et de préci-

sion que son maître, de transformer tous les dogmes chrétiens en dogmes saint-simoniens, de présenter cet « Évangile éternel » que Lessing avait annoncé. L'ouvrage a des longueurs, mais le style est chaleureux, souvent éloquent; le livre était digne de rester la dernière œuvre dogmatique de la grande école (1).

Bien d'autres disciples gardèrent jusqu'à la fin non seulement leur foi, mais l'espérance de la voir se répandre. Holstein, qui connaissait depuis longtemps la famille d'Enfantin, laissa par testament une somme de 10,000 francs pour propager la doctrine, en la remerciant de l'avoir ramené à la foi, et il ajoutait : « Gloire à Dieu ! gloire au Père ! (2) » Isaac Péreire avait mis à la disposition d'un fils d'Arlès-Dufour 15,000 francs pour publier et distribuer à profusion un catéchisme populaire saint-simonien, lorsque la mort vint le surprendre et fit avorter ce projet (3). D'autre part les amis désignés par Enfantin entreprirent aussitôt après sa mort la publication des archives. Après treize vo-

(1) Barrault soutenait ses croyances dans de fréquentes causeries avec son ami Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*, XIII, p. 13). Il mourut en 1869.

(2) *Œuvres*, X, p. 206.

(3) Le fait m'a été raconté par M. Arlès-Dufour fils, qui a fait avec le concours d'Isaac Péreire la liquidation de la grande édition des œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin.

lumes de notices, consacrés à raconter la vie de Saint-Simon et d'Enfantin et à résumer l'âge héroïque de la secte, ils publièrent les œuvres du précurseur et celles du Père, ainsi qu'une bonne partie de sa vaste correspondance ; la piété filiale leur fit même éditer beaucoup de lettres qui auraient pu sans inconvénient demeurer inconnues. Contre leur doctrine ils ne laissaient passer aucune satire, qu'elle vînt de M. Dupanloup, qui avait dénoncé la secte dans sa *Lettre à un cardinal*, ou de M. Vacherot, qui lui avait reproché ses aberrations mystiques (1). Vint 1870, l'écroulement de l'Empire, la guerre, la Commune. Ces vieux apôtres avaient en eux une telle puissance d'optimisme, une telle foi dans l'avenir, qu'ils ne furent point découragés. Guéroult, dans un article publié par la *Revue des Deux-Mondes* le 1er novembre 1870, demandait au gouvernement nouveau, comme auparavant à l'Empire, des réformes en faveur de la classe ouvrière, seul moyen d'éviter les révolutions ; il mourut quelques années après dans la foi saint-simonienne, qui fut également celle de Mme Guéroult jusqu'à l'instant suprême (2). Lemonnier, tandis que sa femme créait

(1) *Œuvres*, XXXVI, pp. 154 et 179.

(2) Les journaux annoncèrent la mort de Mme Guéroult (pendant l'hiver 1891-92) en disant qu'elle avait été enterrée civilement : une note de la famille, rectifiant cette

les excellentes écoles professionnelles qui s'appellent encore écoles Elisa Lemonnier, s'était consacré aux sociétés internationales de paix et d'arbitrage; dans un livre publié peu après l'année terrible, il exposa le but poursuivi par ces associations et n'hésita pas à déclarer que, malgré les apparences, nous sommes peut-être plus près que jamais de la paix définitive (1). Laurent (de l'Ardèche) continua la grande publication des écrits saint-simoniens, même quand tous ses collaborateurs furent morts; dans les préfaces des volumes parus entre 1871 et 1873, il louait Thiers de combattre également réactionnaires et communards, et le suppliait d'aborder les réformes sociales; jusqu'au bout il déclara que l'athéisme était la cause de tous les maux, et que *le Nouveau Christianisme,* commenté par Enfantin, donnait le secret de tous les remèdes; s'il s'arrêta dans sa publication après le quarante-septième volume, ce ne fut pas faute d'ardeur, mais faute d'argent. Vinçard, dans un livre naïf et touchant, racontait ses souvenirs, sans rien changer à ses convictions de 1832. Gustave d'Eichthal rassemblait quantité de documents pour écrire l'histoire de l'école, et à ce propos il écrivait peu avant sa fin : « Depuis soixante ans le

information, affirma qu'elle était morte fidèle à sa religion, le saint-simonisme.

(1) Lemonnier, *les États-Unis d'Europe*, 1872.

saint-simonisme a été en quelque sorte le fond de ma vie (1). » De pareils témoignages, de tels dévouements continués jusqu'au dernier soupir honorent une doctrine et en démontrent la grandeur.

(1) Note inédite de 1883.

CHAPITRE XI

CONCLUSION

L'école saint-simonienne est morte : il y a encore des fouriéristes, des comtistes, il n'y a plus de saint-simoniens ; mais son influence dure encore. Elle a d'abord voulu fonder un système, puis accomplir des œuvres pratiques ; voyons ce qui reste du système et ce qui subsiste des œuvres.

I

Le système est une vaste synthèse qui renferme une méthode : le positivisme, une métaphysique : le panthéisme, et une organisation sociale : le collectivisme ; le tout réuni constitue la religion terrestre qui doit remplacer la religion chrétienne. La méthode, qui consiste à interroger l'histoire pour y suivre les effets de la loi du progrès, se retrouve dans le *Cours de philosophie positive.* Nombreuses sont les ressemblances entre le saint-simonisme et le comtisme ; cela n'a rien d'étonnant pour qui se rappelle qu'Auguste Comte fut le collaborateur de Saint-Simon et devint même

un instant, à l'époque du *Producteur* le théoricien attitré de l'école. Plus tard, Comte prétendit ne rien devoir à Saint-Simon, et critiqua les allures sacerdotales des disciples ; mais ce qui lui paraissait blâmable en 1832, il l'a bientôt fait lui-même : instituer une Religion de l'Humanité, avec une Trinité nouvelle, s'en faire le grand prêtre, c'était agir comme Enfantin. Quant à l'influence de Saint-Simon sur Auguste Comte, elle est certaine, et l'on peut dire que la méthode saint-simonienne vit encore dans celle des écoles positivistes (1).

La métaphysique des saint-simoniens concilie toutes choses dans l'harmonie universelle et fait rentrer toutes les vies particulières dans la vie universelle. De même que Hegel unit la thèse et l'antithèse dans la synthèse, l'école trouve partout deux termes antagonistes et un troisième qui les associe. D'autre part, à la vie future de l'individu elle substitue la vie éternelle de l'espèce : « Le tombeau du mort, dit-elle, c'est le vivant. » Cela peut s'entendre de deux façons. L'homme continue à vivre dans ses successeurs par les idées qu'il a enseignées, par les actes qu'il a inspirés, par les monuments qu'il laisse debout ; les saint-simo-

(1) Voir la lettre de Comte à Michel Chevalier dans *le Globe*, 13 janvier 1832. Pour les rapports de Comte avec Saint-Simon, je me permets de renvoyer à mon livre, *Saint-Simon et son œuvre*, ch. XI.

niens ont mis en lumière surtout cette hérédité morale, et ils ont admirablement montré que les générations humaines sont solidaires, que la plus belle récompense des hommes de bien est dans les actes vertueux accomplis à leur exemple. Mais ils croient aussi que la vie proprement dite circule à travers les êtres, et cette théorie qui parut alors si bizarre trouve aujourd'hui une expression nouvelle et précise dans le darwinisme ; si nous apportons en naissant les qualités et les défauts moraux et physiques de nos ancêtres, si nous transmettons les nôtres à nos descendants, chacun de nous n'a-t-il pas une vie éternelle, antérieure au berceau et postérieure à la tombe ? Ainsi la philosophie saint-simonienne est loin d'avoir disparu. On la retrouve dans bien des systèmes actuels, témoin un ouvrage récemment paru sur *La Cité moderne*. L'auteur essaye comme les philosophes de 1830 une synthèse scientifique, sociale et religieuse ; comme eux, il est panthéiste et croit à la Providence ; la puissance créatrice de l'association, la barrière établie entre l'élite et la foule, la Trinité entendue au sens social, autant de points qui le rapprochent d'Enfantin et des siens (1).

Le collectivisme prôné par l'école est un régime social qui doit s'appliquer dans la commune aussi

(1) Izoulet, *la Cité moderne*, 1895. — Il ne s'agit pas d'une influence directe, car l'auteur, qui cite toujours les

bien que dans l'État ; la religion y tient le premier rang, et c'est une élite de prêtres, d'artistes, qui domine la masse. La différence est donc grande avec le collectivisme de Karl Marx, matérialiste, égalitaire et irréligieux. L'école allemande, qui a beaucoup puisé chez ses prédécesseurs, ne s'est pas fait faute de railler leurs chimères ; elle a pourtant des traits communs avec eux. Elle oppose à leurs utopies sa science historique, comme si les saint-simoniens n'avaient pas également prétendu s'appuyer sur l'histoire, sur la science ; Bazard emprunte ses arguments à Condorcet, l'auteur du *Capital* à Hegel ; l'un se sert de la loi du progrès comme l'autre de celle du développement économique. Avant Karl Marx, Enfantin a découvert dans Ricardo la preuve des erreurs de l'économie classique. Seulement l'esprit des deux doctrines est différent : les marxistes ne songent qu'à la réforme matérielle de la société, les saint-simoniens y joignent la réforme morale. C'est là un penchant propre à notre pays, et même aujourd'hui, malgré le triomphe des idées allemandes, il y a chez les socialistes français mainte révolte inspirée par les tendances généreuses du saint-simonisme (1).

sources où il a puisé, aurait nommé Bazard et Enfantin : mais cela même prouve que les idées saint-simoniennes vivent toujours. — Benoît Malon faisait au moment de sa mort une profession de foi évolutionniste et panthéiste.

(1) Voir Benoît Malon, *passim* ; Rouanet, *le Matéria-*

Le système formulé par les écrivains du *Globe* prête à des critiques graves. La philosophie de l'histoire, sur laquelle ils s'appuyaient comme sur une base solide, ne nous inspire plus confiance. Cette prétendue science a produit de belles théories, elle a donné lieu à des généralisations brillantes ; qu'en reste-t-il ? Pas une loi certaine, pas une prévision même probable. Les principes les plus satisfaisants pour l'esprit, comme la règle des trois états découverte par Auguste Comte, sont sujets à d'innombrables exceptions. La loi du progrès ne mérite pas le culte presque fétichiste qu'on lui a rendu. Tout change, tout évolue, c'est certain ; mais est-ce nécessairement pour s'améliorer ? N'a-t-on pas constaté que tout progrès se compense par une perte, que souvent il est suivi d'un « regrès » ? Et sous les formes changeantes n'y a-t-il pas un fond immuable ? Les grandes idées morales, par exemple, se sont-elles modifiées autant qu'on le soutient ? « Le parfait *brave homme* de tous les temps, a dit un profond penseur, Aristide ou Franklin, Epictète ou Littré, Epaminondas ou saint Louis, le marabout arabe ou le saint chrétien, est partout reconnaissable aux mêmes traits essentiels, ne différant que par le degré d'ouver-

lisme économique de Marx et le socialisme français (*Revue socialiste*, t. V) ; Georges Renard, *Etudes sur la France contemporaine*.

ture de son horizon intellectuel et par le rayon de la sphère d'humanité à laquelle il se dévoue (1). »

Un autre défaut de la philosophie de l'histoire, c'est qu'elle méconnaît l'influence des individus, des hommes d'action ou de pensée, sur leurs contemporains et leurs descendants. Les saint-simoniens eux-mêmes, sans voir qu'ils se contredisaient, ont attribué la part principale dans le progrès aux grands hommes, aux « révélateurs » ; on sait quelle puissance le sociologue que nous venons de citer donne aux « inventeurs » en face des « imitateurs ». Ainsi la méthode historique de l'école est douteuse, aussi bien que cette théologie qui, par le plus singulier des mélanges, prétend concilier le panthéisme avec le dogme de la Providence.

Quant au collectivisme saint-simonien, cette tyrannie étendue à toutes choses, aux pensées intimes du philosophe et aux actions extérieures du citoyen, laisse bien loin derrière elle les rêves d'un pape du moyen âge ou d'un souverain d'Orient. La liberté, d'après nos sectaires, consiste à aimer sa fonction, à aimer son supérieur ; mais on risque de se dégoûter de sa fonction, quand elle est imposée par un supérieur, et l'on ne saurait se commander l'affection pour un chef indigne ou brutal.

(1) Tarde, *les Transformations du droit*, p. 200.

Le Globe se plaignait que toutes les institutions libérales fussent inspirées par un sentiment bas, la méfiance ; n'est-ce point le résultat obligé de la faiblesse humaine ? Tant que l'homme ne sera pas devenu l'ange rêvé par les utopistes, on devra prendre des garanties contre l'arbitraire. Enfantin avait obtenu de ses disciples une obéissance illimitée ; à quoi le conduisit-elle aussitôt ? A de scandaleuses fantaisies sur le rétablissement du « droit du seigneur ». Le collectivisme est possible, disait-il, puisque l'armée subsiste ; mais la contrainte passagère imposée par le service militaire ne serait rien à côté de la contrainte permanente que le nouvel état social rendrait inévitable. Mortel pour la liberté, le collectivisme est aussi funeste au progrès ; l'organisation corporative et hiérarchique annoncée dans *le Globe* serait excellente pour maintenir l'ordre, mais elle étoufferait toute réforme, toute initiative personnelle. Le pays soumis à ce régime deviendrait une Chine stationnaire, figée dans l'admiration d'elle-même.

Enfin la grande erreur des saint-simoniens, c'est l'abus de la logique. D'après eux, les idées philosophiques et religieuses, le gouvernement, le système social, tout cela est inséparable, et celui qui se fait une opinion sur un de ces points n'est pas libre d'avoir des théories divergentes sur le reste. Ce fut vrai peut-être à l'époque où la reli-

gion dominait toutes les actions humaines ; mais un des bienfaits de l'esprit moderne n'est-il pas d'avoir relégué les opinions théologiques dans le domaine de la conscience individuelle ? D'ailleurs l'homme se conduit rarement par la logique pure ; nous subissons l'influence des milieux, des circonstances, des traditions. Et plus nous allons, plus les choses se compliquent, se différencient. La plupart, jugeant avec raison que la vie réelle a plus d'importance qu'une logique fictive, établissent dans leur esprit comme des compartiments distincts. Tel savant, rationaliste convaincu en physique ou en chimie, garde sa foi religieuse intacte ; tel démocrate, ennemi déclaré de l'hérédité des fonctions, veut le maintien de l'héritage.

II

Nous avons vu comment les hommes de la rue Monsigny, renonçant aux doctrines absolues, revinrent au travail pratique et traduisirent en actes raisonnables les utopies de 1830. Le système voulait détruire l'héritage pour supprimer l'oisiveté ; les hommes d'action, en fondant le Crédit Mobilier, en multipliant les banques, hâtèrent la baisse de l'intérêt, c'est-à-dire la ruine progressive de l'oisif. En 1830 on avait annoncé un régime d'inégalité où le pouvoir serait aux plus capables ;

et voici que depuis 1846 les anciens sectaires sont accusés de former une féodalité nouvelle, l'aristocratie des plus habiles et des plus entreprenants. Aux vains débats parlementaires *le Globe* avait opposé la politique des grands travaux, des réformes fécondes : sous Louis-Philippe et Napoléon III, ces travaux, ils les dirigent, ces réformes, ils les exécutent. Dans la salle Taitbout on prêchait l'union des peuples, la fraternité universelle ; ce langage n'est plus de mise dans les salons des sénateurs de l'Empire, mais Paulin Talabot en faisant les chemins de fer français et en préparant le canal de Suez, Michel Chevalier en signant les traités de commerce, les Péreire en subventionnant la construction des chemins de fer étrangers, contribuent à l'œuvre de rapprochement et de concorde.

Amélioration physique, morale et intellectuelle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre : telle demeura toujours la devise de l'école ; comme moyens pratiques, elle préconisait les établissements de crédit, les travaux publics et l'éducation populaire. Ce programme a été suivi de nos jours dans toutes ses parties. La naissance de grandes maisons financières comme le Crédit Lyonnais et la Société Générale a diminué la puissance de l'argent et forcé le capitaliste à se contenter de peu ; leurs succursales à l'étranger, en faisant

circuler rapidement les capitaux d'un pays à l'autre, ont créé de nouveaux liens entre les peuples (1). Les saint-simoniens demandaient aussi un crédit mis à la portée du pauvre, avec des garanties cherchées dans la valeur morale de l'emprunteur plutôt que dans sa fortune ; c'est ce qu'on essaye de faire aujourd'hui par la création des banques populaires, très avancée déjà en Allemagne et surtout en Italie, plus arriérée en France. Les travaux publics avaient été poussés activement sous l'Empire ; la République, en essayant de réaliser le « plan Freycinet », a répondu aux désirs des rédacteurs du *Globe* et du *Crédit*. L'instruction primaire, d'après eux, devait être donnée par l'État, imposée à tous ; il fallait y joindre l'enseignement professionnel, faire l'alliance de l'école et de l'atelier ; l'instruction secondaire devait s'affranchir de la tyrannie des langues mortes ; enfin, dans les écoles de tous les degrés, l'éducation morale passait avant l'instruction proprement dite. Aujourd'hui l'instruction primaire obligatoire est organisée ; les écoles professionnelles sont encore trop peu nombreuses, mais on sent qu'il y a là une lacune à combler ; un enseignement secondaire nouveau s'est constitué à côté de l'enseignement classique. Quant à l'ur-

(1) V. d'Avenel, *les Sociétés de crédit*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1895.

gence de l'éducation morale, n'est-ce pas ce que nous entendons redire maintenant jusqu'à la satiété ? Cette éducation morale, Enfantin avait fini par la demander à l'Église ; il conjurait le christianisme de se réconcilier avec le monde, de parler au peuple : la conduite de Léon XIII et d'une partie du clergé actuel est conforme à ces vœux.

L'école a prétendu affranchir non seulement les prolétaires, mais les femmes. Ses audacieuses théories semblaient avoir sombré sous le ridicule, et pourtant plusieurs ont été reprises de nos jours presque sans changement, par Bebel surtout, et s'imposent maintenant à la discussion sérieuse. Quant au mouvement « féministe », il a pris dans plusieurs pays des proportions considérables, et en France même il fait des progrès. C'est la fille d'un saint-simonien, Rosa Bonheur, qui a démontré les aptitudes artistiques de son sexe, et la femme d'un saint-simonien, Elisa Lemonnier, qui a créé pour les jeunes filles de remarquables écoles professionnelles (1).

Malgré le peu de sens artistique des disciples d'Enfantin, leur action sur les arts, sur les lettres, n'a pas été médiocre ; aucune école n'a aussi bien fait ressortir le rôle « pragmatique », éducateur, qui

(1) L'inspectrice générale de ces écoles, qui les dirige avec un dévouement admirable, est aussi la fille d'un saint-simonien.

appartient à la littérature ; ce rôle, de grands écrivains l'ont compris et accepté. George Sand subit l'influence de l'école ; ce n'est pas que son admiration pour Enfantin fût sans réserves : elle a raconté une curieuse conversation avec Liszt, où celui-ci parle avec enthousiasme du Père tandis qu'elle lui reproche de ne pas être un grand homme (1). Mais elle avait commencé à écrire au moment où la doctrine faisait le plus de bruit ; ensuite Pierre Leroux la convertit au socialisme. Les disciples demeurés à Paris lui présentèrent leurs hommages et nourrirent même un instant l'espoir de trouver en elle la Mère attendue. Victor Hugo a réalisé bien plus encore l'idéal de l'artiste populaire, du prophète, du *vates* antique ; l'auteur des *Misérables* et des *Châtiments* a satisfait aux objurgations que Laurent et Barrault adressaient à l'auteur des *Orientales* et d'*Hernani*. Vigny en 1831 était désigné par eux comme le plus capable de comprendre l'art nouveau ; le poète des *Destinées* a justifié cet éloge (2). Alexandre Dumas fils, dans les préfaces de ses pièces, a magnifiquement revendiqué pour l'auteur dramatique une mission morale ; il a porté au théâtre les théories nouvelles sur les droits des femmes, sur l'égalité des sexes ; un jour même, il

(1) *Lettres d'un voyageur* ; Bruxelles. 1837. t. II. pp. 177 et s.

(2) Vigny, dans une pièce de 1834, *Paris*, a résumé en beaux vers le programme saint-simonien.

a mis sur la scène l'économie sociale des saint-simoniens (1).

Les œuvres de Renan contiennent certains passages qui ne seraient pas déplacés dans les livres d'Enfantin. Qu'on lise ces quelques lignes de *Marc-Aurèle*, qui ont indigné l'ascétisme de Tolstoï : « Le christianisme est trop uniquement moral ; la beauté chez lui est tout à fait sacrifiée. Or, aux yeux d'une philosophie complète, la beauté, loin d'être un avantage superficiel, un danger, un inconvénient, est un don de Dieu comme la vertu. Elle vaut la vertu ; la femme belle exprime aussi bien une face du but divin, une des fins de Dieu, que l'homme de génie ou la femme vertueuse. » Ne retrouvons-nous pas là, en meilleur style, ce qu'a dit bien souvent le chef du saint-simonisme? Ailleurs il se plaint, comme l'auteur de la *Science de l'homme*, qu'on ne puisse parler de l'amour franchement, sans rire égrillard, sans réticences inconvenantes. Renan lui-même parlait des rapports qui existaient entre lui et « Saint-Simon le saint-simonien (2) ».

Bien d'autres écrivains ont dû beaucoup à

(1) *La Question d'argent,* acte III, sc. I. — D'ailleurs Alexandre Dumas fit cette pièce après avoir lu, sur le conseil d'Enfantin, une brochure d'Émile Péreire (*le Gaulois,* 7 décembre 1894).

(2) Faguet, *le Comte de Saint-Simon,* dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1894.

l'école d'Enfantin. Maxime Du Camp fut réveillé par elle du découragement et ramené à la vie active et saine, s'il faut en croire M. de Vogüé, qui ajoute : « L'influence du petit groupe saint-simonien sur notre siècle fut peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mouvement littéraire ; on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses, de nos mœurs et de nos lois (1). » Les doctrines sur le rôle social de la littérature ont paru en décadence pendant trente ans, à l'époque où dominaient les Théophile Gautier, les Flaubert, les Baudelaire et tous les théoriciens de l'art pour l'art. Mais aujourd'hui les écrivains sentent le besoin de se retremper, à l'exemple des Ibsen et des Tolstoï, dans la vie actuelle, et d'aborder les problèmes contemporains.

Ainsi Enfantin avait raison de dire : « Le monde se partagera nos dépouilles. » Plusieurs idées émises par l'école vivent encore ; et d'autres mériteraient d'être remises en honneur. S'il est mauvais de vouloir faire de tout homme un fonctionnaire au sens propre du mot, nommé par l'État, émargeant au budget, n'est-il pas juste de considérer toute profession comme une fonction, comme un rouage utile du grand corps auquel

(1) Réponse au discours de réception de M. Paul Bourget à l'Académie française. Cf. un article de M. de Vogüé sur G. d'Eichthal (*Journal des Débats*, 16 décembre 1887).

nous appartenons? Nous gagnerions beaucoup à développer cette notion, à nous pénétrer du sentiment social, encore si rare à présent : le jour où chacun sera persuadé qu'il n'y a pas de sot métier parce que tout métier a sa place nécessaire dans la vie de la nation, un immense progrès moral aura été obtenu. Les saint-simoniens ont réhabilité les professions inférieures; et en même temps ils ont affirmé qu'une situation plus élevée impose plus de devoirs, que richesse et instruction obligent, que toute aristocratie doit justifier son existence par les services qu'elle rend. Cette belle pensée, peu comprise par la bourgeoisie égoïste de 1840, plusieurs y reviennent aujourd'hui; l'un réclame la formation d'une aristocratie intellectuelle, l'autre blâme les banquiers, les patrons, de n'avoir pas constitué le pouvoir industriel demandé par Saint-Simon. Le Play, qui fut quelque temps un disciple de la doctrine, a fondé une école encore vivante et active, qui essaye d'assurer la paix sociale par le patronage (1).

Par une suite naturelle de ces principes, l'école d'Enfantin attache une importance extrême au choix des hommes, des capacités. Certes le mépris qu'elle affiche pour les institutions est dangereux;

(1) Henry Bérenger, *l'Aristocratie intellectuelle.* — Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Argent au* XIXe *siècle.* — Sur Le Play, V. *Œuvres*, VI, p. 130.

l'obéissance à une loi écrite, sans passions ni caprices, vaut mieux que la soumission aux ordres d'une « loi vivante ». Mais nous sommes allés trop loin dans ce sens; les partis politiques, absorbés depuis un siècle par des querelles sur les textes législatifs, ont relégué au second plan la désignation des plus capables; tel qui hésiterait à faire aboutir une mesure nuisible n'éprouve aucun scrupule à recommander un protégé sans valeur. Les saint-simoniens ont vu qu'un pareil état d'esprit est dangereux et que le choix des hommes est aussi important que la rédaction des codes.

Ici l'école saint-simonienne a joint l'exemple au précepte. Son œuvre industrielle et financière a été considérable, son action morale et philosophique, bien que moins visible, a été grande; mais son plus beau titre d'honneur est d'avoir développé chez ses adhérents l'activité personnelle et le dévouement à un idéal. Tous ont beaucoup travaillé, parce que la doctrine leur avait enseigné la sainteté du travail; tous ont pensé à d'autres qu'à eux-mêmes, ont voulu se rendre utiles, parce que la doctrine condamnait l'égoïsme et prêchait la solidarité. Le saint-simonisme avait dit que l'éducateur doit surtout former des hommes; lui-même en a fait et les a rendus capables d'accomplir de grandes choses. C'est là pour une école philosophique un mérite bien rare et une gloire suffisante.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les archives saint-simoniennes qui se trouvent à l'Arsenal ont été, en vertu du testament d'Enfantin, ouvertes au public trente ans après sa mort, c'est-à-dire en 1894. Elles ne sont pas encore classées, de sorte que les recherches y offrent des difficultés ; mais je les ai assez étudiées pour pouvoir dire qu'on n'y trouve rien d'important. Enfantin conservait toutes les lettres qu'il avait reçues, même les billets les plus insignifiants ; il gardait également le brouillon ou la copie de toutes les lettres écrites par lui, et les principales de ces dernières, celles qui intéressent l'école, ont paru dans la grande édition des *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*. Sont également négligeables de nombreux papiers et registres concernant la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée ; ils pourraient être utiles pour l'histoire de cette Compagnie, mais non pour celle du saint-simonisme.

D'autres parties de la collection offrent plus d'intérêt. Ce sont d'abord de nombreuses découpures de journaux ; puis des dessins et gravures sur les saint-simoniens et leur costume ; enfin la copie de lettres écrites entre 1828 et 1832 par les principaux saint-simoniens. Joignons-y des correspondances données à Enfantin par quelques-uns de ses fidèles,

par exemple de curieuses lettres de Michel Chevalier à Mlle Saint-Hilaire (plus tard Mme Mathieu) pendant sa prison et pendant son voyage aux États-Unis. On ne saurait dire qu'elles ajoutent des choses essentielles à l'histoire de l'école, pas plus que le *Livre nouveau* (travail dogmatique resté manuscrit) à la connaissance de la doctrine ; mais on peut y puiser beaucoup de renseignements sur des points de détail.

J'ai pu consulter d'autres manuscrits, ceux qu'avait réunis Gustave d'Eichthal, et je saisis l'occasion d'adresser mes vifs remerciements à M. Eugène d'Eichthal pour l'obligeance avec laquelle il m'a ouvert ses archives et a guidé mes recherches. Outre un double des principaux registres qui se trouvent à l'Arsenal (double donné par Enfantin à son ami), cette collection renferme plusieurs notes très intéressantes de G. d'Eichthal sur les chefs de l'école et sur le rôle que lui-même y a joué ; enfin quelques lettres écrites par des saint-simoniens (entre autres Laurent et Transon) à qui l'auteur des *Évangiles* avait demandé comment s'était faite leur conversion.

Parmi les documents imprimés, le principal est la grande édition des *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin* (Paris, 1865-78, 47 vol. 8°). C'est Laurent (de l'Ardèche) qui l'a dirigée, avec l'aide de quelques autres disciples, surtout Guéroult et Fournel (qui s'est chargé particulièrement d'éditer les œuvres de Saint-Simon) (1). L'Arsenal possède la bi-

(1) C'est cette édition que je désigne, dans les notes, par le mot *Œuvres*.

bliothèque d'Enfantin, dont un excellent catalogue manuscrit a été fait par un des conservateurs, M. Muller ; cette bibliothèque renferme beaucoup de pièces et de brochures rares sur le saint-simonisme. La Bibliothèque nationale, quoique moins riche, possède aussi un grand nombre d'écrits pour ou contre l'école, réunis sous la cote Ld190 dans le Catalogue de l'histoire de France. On trouvera l'indication des ouvrages publiés par la secte, jusqu'en 1832 inclusivement, dans la *Bibliographie saint-simonienne* de Fournel, 1833. J'ai indiqué chemin faisant les principaux écrits composés par les saint-simoniens depuis la dispersion.

Les plus sérieuses des études parues sur le saint-simonisme se trouvent dans les ouvrages suivants :

Lorenz v. Stein, *Geschichte der socialen Bewegung in Frankreich*. Leipzig, 1850, 3 vol. 8°.

Booth, *Saint-Simon and Saint-Simonism*. Londres, 1871, 8°.

Janet, *Saint-Simon et le Saint-Simonisme*. Paris, 1879, 8°.

Quacq, *De Socialisten* (en hollandais), t. III. Amsterdam, 1887, 8°.

Warschauer, *Saint-Simon und die Saint-Simonisten*, Leipzig, 1892, 8°.

Adam, *la Philosophie en France* (*première moitié du XIXe siècle*). Paris, 1893, 8°.

Le présent ouvrage était achevé quand a paru le livre de M. Henry Michel, *l'Idée de l'État*, qui renferme un intéressant exposé des doctrines saint-simoniennes (Hachette, 1895, 4°).

NOTE SUR LE MOT *SOCIALISME*

On ne sait pas encore exactement quand et par qui le mot *socialisme* a été employé pour la première fois en France. *Le Globe* se sert continuellement de l'adjectif *social*, mais, sauf erreur, je n'y ai trouvé qu'une fois le terme *socialisme*. C'est dans un article du 13 février 1832 sur les *Feuilles d'Automne*. Le rédacteur, Joncières, déclare que les poésies de Victor Hugo méritent l'admiration malgré leur caractère purement personnel. « Nous ne voulons pas, ajoute-t-il, sacrifier la *personnalité* au *socialisme*, pas plus que ce dernier à la personnalité. » Les deux mots sont en italique dans le texte, comme s'il s'agissait de termes nouveaux et rares ; mais cela ne prouve rien, car tous les saint-simoniens, à l'exemple d'Enfantin, ont abusé des lettres capitales ou italiques. On voit que le mot *socialisme* dans ce passage n'a pas tout à fait le sens que nous lui donnons aujourd'hui.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

30. N. JOLY. **L'homme avant les métaux**, 4e édit., illustré.
31. A. BAIN. **La science de l'éducation**, 7e édition.
32-33. THURSTON et HIRSCH. **Hist. de la machine à vapeur.** 3e éd.
34. R. HARTMANN. **Les peuples de l'Afrique**, 2e édit., illustré.
35. HERBERT SPENCER. **Les bases de la morale évolutionniste**, 5e édition.
36. TH.-H. HUXLEY. **L'écrevisse**, introduction à l'étude de la zoologie. Illustré. 2e édition.
37. DE ROBERTY. **La sociologie**, 3e édition.
38. O.-N. ROOD. **Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie**, avec fig. 2e édition.
39. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal.** *Les cryptogames*, illustré.
40-41. CHARLTON-BASTIAN. **Le système nerveux et la pensée.** 2e édition. 2 vol. illustrés.
42. JAMES SULLY. **Les illusions des sens et de l'esprit**, 2e éd., ill.
43. A. DE CANDOLLE. **Origine des plantes cultivées**, 3e édit.
44. YOUNG. **Le Soleil**, illustré.
45-46. J. LUBBOCK. **Les Fourmis, les Abeilles et les Guêpes.** 2 vol. illustrés.
47. ED. PERRIER. **La philos. zoologique avant Darwin**, 3e éd.
48. STALLO. **La matière et la physique moderne**, 2e éd.
49. MANTEGAZZA. **La physionomie et l'expression des sentiments**, 2e édit., illustré.
50. DE MEYER. **Les organes de la parole**, illustré.
51. DE LANESSAN. **Introduction à la botanique.** *Le sapin.* 3e édit., illustré.
52-53. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal.** *Les phanérogames.* 2 volumes illustrés.
54. TROUESSART. **Les microbes, les ferments et les moisissures**, 2e éd., illustré.
55. HARTMANN. **Les singes anthropoïdes**, illustré.
56. SCHMIDT. **Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques**, illustré.
57. BINET et FÉRÉ. **Le magnétisme animal**, 4e éd., illustré.
58-59. ROMANES. **L'intelligence des animaux.** 2 vol., 2e éd.
60. F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps.** 7e éd.
61. DREYFUS. **L'évolution des mondes et des sociétés.** 3e éd.
62. DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes**, illustré, 2e édition.
63-64. SIR JOHN LUBBOCK. **L'homme préhistorique.** 4e édition, 2 volumes illustrés.
65. RICHET (Ch.). **La chaleur animale**, illustré.
66. FALSAN. **La période glaciaire**, illustré.
67. BEAUNIS. **Les sensations internes.**
68. CARTAILHAC. **La France préhistorique**, illustré. 2e éd.
69. BERTHELOT. **La révolution chimique, Lavoisier.** Illustré.
70. SIR JOHN LUBBOCK. **Les sens et l'instinct chez les animaux**, illustré.
71. STARCKE. **La famille primitive.**
72. ARLOING. **Les virus**, illustré.
73. TOPINARD. **L'homme dans la nature**, illustré.

Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales, par les Drs Félix Terrier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, et M. Péraire, ancien interne des hôpitaux, assistant de consultation chirurgicale à l'hôpital Bichat, avec gravures. 3 fr.

Petit manuel d'anesthésie chirurgicale, par les mêmes, avec 37 gravures. 3 fr.

L'opération du trépan, par les mêmes, avec 222 grav. 4 fr.

Manuel d'hydrothérapie, par le Dr Macario. 3 fr.

A. — Pathologie et thérapeutique médicales.

AXENFELD et HUCHARD. **Traité des névroses.** 2e édition, par Henri Huchard. 1 fort vol. gr. in-8. 20 fr.

BARTELS. **Les maladies des reins,** avec notes de M. le prof. Lépine. 1 vol. in-8, avec fig. 7 fr. 50

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré,** son traitement hygiénique, 2e édition. 1 vol. grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHUT et DESPRÉS. **Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicales et chirurgicales,** comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie. 6e édition, 1895, très augmentée. 1 vol. in-4, avec 1001 fig. dans le texte et 3 cartes. Br. 25 fr.; relié. 30 fr.

CHARCOT. **Clinique des maladies du système nerveux.** 2 vol. in-8, chacun séparément. 12 fr.

CORNIL et BABES. **Les bactéries et leur rôle dans l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses.** 2 vol. in-8, avec 350 fig. dans le texte en noir et en couleurs et 12 pl. hors texte, 3e éd. entièrement refondue, 1890. 40 fr.

DAMASCHINO. **Leçons sur les maladies des voies digestives.** 1 vol. in-8, 3e tirage, 1888. 14 fr.

DAVID. **Les microbes de la bouche.** 1 vol. in-8 avec gravures en noir et en couleurs dans le texte. 10 fr.

DÉJERINE-KLUMPKE (Mme). **Des polynévrites et des paralysies et atrophies saturnines.** 1 vol. in-8. 1889. 6 fr.

DESPRES. **Traité théorique et pratique de la syphilis,** ou infection purulente syphilitique. 1 vol. in-8. 7 fr.

DUCKWORTH (Sir Dyce). **La goutte,** son traitement. Trad. de l'anglais par le Dr Rodet. 1 vol. gr. in-8 avec gr. dans le texte. 10 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité des eaux minérales** de la France et de l'étranger, et de leur emploi dans les maladies chroniques, 3e édition. 1 vol. in-8. 10 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité pratique des maladies des vieillards**, 2e édition. 1 fort vol. gr. in-8. 5 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Les épilepsies et les épileptiques**. 1 vol. gr. in-8 avec 12 planches hors texte et 67 grav. dans le texte. 1890. 20 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Le traitement des aliénés dans les familles**. 1 vol. in-18. 2e éd.; cart. à l'anglaise. 3 fr.

FÉRÉ (Ch.). **La famille névropathique**. 1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise, avec gravures. 1894. 4 fr.

FÉRÉ (Ch.). **La pathologie des émotions**. 1 vol. in-8. 1893. 12 fr.

FINGER (E.). **La blennorrhagie et ses complications**. 1 vol. gr. in-8 avec 36 grav. et 7 pl. hors texte. Traduit de l'allemand par le docteur HOGGE. 1894. 12 fr.

FINGER (E.). **La syphilis et les maladies vénériennes**, trad. de l'all. avec notes par les Drs SPILLMANN et DOYON. 1 vol. in-8, avec 5 planches hors texte. 1895. 12 fr.

HERARD, CORNIL ET HANOT. **De la phtisie pulmonaire**, 1 vol. in-8, avec fig. dans le texte et pl. coloriées. 2e éd. 20 fr.

ICARD (S.). **La femme pendant la période menstruelle**. Étude de psychologie morbide et de médecine légale. In-8. 6 fr.

KUNZE. **Manuel de médecine pratique**. In-18. 1 fr. 50

LANCEREAUX. **Traité historique et pratique de la syphilis**. 2e édit. 1 vol. gr. in-8, avec fig. et planches color. 17 fr.

MARVAUD (A.). **Les maladies du soldat**, étude étiologique, épidémiologique et prophylactique. 1 vol. grand in-8. 1894. 20 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

MAUDSLEY. **La pathologie de l'esprit**. 1 vol. in-8. 10 fr.

MURCHISON. **De la fièvre typhoïde**. In-8, avec figures dans le texte et planches hors texte. 3 fr.

NIEMEYER. **Eléments de pathologie interne et de thérapeutique**, traduit de l'allemand, annoté par M. CORNIL. 3e édit. franç., augmentée de notes nouvelles. 2 vol. in-8. 4 fr. 50

ONIMUS ET LEGROS. **Traité d'électricité médicale**. 1 fort vol. in-8, avec 275 figures dans le texte. 2e édition. 17 fr.

RILLIET ET BARTHEZ. **Traité clinique et pratique des maladies des enfants**. 3e édit., refondue et augmentée, par BARTHEZ et A. SANNÉ. Tome I, 1 fort vol. gr. in-8. 16 fr.
Tome II, 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.
Tome III terminant l'ouvrage, 1 fort vol. gr. in-8. 25 fr.

SIMON (Paul). **Conférences cliniques sur la tuberculose des enfants**. 1 vol. in-8. 1893. 3 fr.

SPRINGER. **La croissance**. Son rôle dans la pathologie infantile. 1 vol. in-8. 6 fr.

TAYLOR. **Traité de médecine légale**, traduit sur la 7e édition anglaise, par le Dr HENRI COUTAGNE. 1 vol. gr. in-8. 4 fr. 50

B. — Pathologie et thérapeutique chirurgicales.

ANGER (Benjamin). **Traité iconographique des fractures et luxations**. 1 fort volume in-4, avec 100 planches coloriées, et 127 gravures dans le texte. 2e tirage. Relié. 150 fr.

BERGER (P.). **Résultats de l'examen de dix mille observations de hernies**. 1 vol. in-8. 1895. 4 fr.

BILLROTH ET WINIWARTER. **Traité de pathologie et de clinique chirurgicales générales**, 2e édit. d'après la 10e édit. allemande. 1 fort vol. gr. in-8, avec 180 fig. 20 fr.

CHIPAULT (A.). **Études de chirurgie médullaire**, historique, médecine opératoire, traitement. In-8, avec 66 grav. et 2 planches hors texte. 15 fr.

Congrès français de chirurgie. Mémoires et discussions, publiés par MM. Pozzi, secrétaire général, et Picqué, secrétaire général adjoint.

1re, 2e et 3e sessions : 1885, 1886, 1888, 3 forts vol. gr. in-8, avec fig., chacun, 14 fr. — 4e session : 1889, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 16 fr. — 5e session : 1891, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 14 fr. — 6e session : 1892, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig. 16 fr. — 7e session : 1893, 1 fort vol. gr. in-8, 18 fr. — 8e session : 1894, 1 fort vol. grand in-8, 20 fr. — 9e session : 1 vol. grand in-8. 25 fr.

DELORME. **Traité de chirurgie de guerre**. 2 vol. gr. in-8.
Tome I, avec 95 grav. dans le texte et 1 pl. hors texte. 16 fr.
Tome II, terminant l'ouvrage, avec 400 grav. dans le texte 26 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

FRITSCH. **Traité clinique des opérations obstétricales**, traduit de l'allemand par le docteur Stas. 1 vol. gr. in-8, avec 90 gravures en noir et en couleurs. 10 fr.

JAMAIN ET TERRIER. **Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales**. 3e édition. Tome I, 1 fort vol. in-18. 8 fr. — Tome II, 1 vol. in-18. 8 fr. — Tome III, avec la collaboration de MM. Broca et Hartmann, 1 vol. in-18. 8 fr. — Tome IV, avec la collaboration de MM. Broca et Hartmann, 1 vol. in-18. 8 fr.

LIEBREICH. **Atlas d'ophtalmoscopie**, représentant l'état normal et les modifications pathologiques du fond de l'œil vues à l'ophtalmoscope. 3e édition, atlas in-fo de 12 planches. 40 fr.

MAC CORMAC. **Manuel de chirurgie antiseptique**, traduit de l'anglais par M. le docteur Lutaud. 1 fort vol. in-8. 2 fr.

MALGAIGNE ET LE FORT. **Manuel de médecine opératoire.** 9e édit. 2 vol. gr. in-18, avec nombreuses fig. dans le texte. 16 fr.

NÉLATON. **Éléments de pathologie chirurgicale**, par A. Nélaton, membre de l'Institut, professeur de clinique à la Faculté de médecine, etc. Ouvrage complet en 6 volumes.

Seconde édition, complètement remaniée, revue par les Drs Jamain, Péan, Després, Gillette et Horteloup, chirurgiens des hôpitaux. 6 forts vol. gr. in-8, avec 795 figures dans le texte. 32 fr.

NIMIER ET DESPAGNET. **Traité élémentaire d'ophtalmologie.** 1 fort vol. gr. in-8, avec 432 gr. Cart. à l'angl. 1894. 20 fr.

PAGET (sir James). **Leçons de clinique chirurgicale**, trad. par L.-H. Petit, et introd. du prof. Verneuil. 1 vol. gr. in-8. 8 fr.

PÉAN. **Leçons de clinique chirurgicale, professées à l'hôpital Saint-Louis**, de 1876 à 1880. Tomes II à IV, 3 vol. in-8, avec fig. et pl. coloriées. Chaque vol. séparément. 20 fr.
Tomes V, VI, VII, VIII et IX, années 1881-82, 1883-84, 1885-86, 1887-88, 1889-90, 5 vol. in-8. Chacun. 25 fr. Le tome Ier est épuisé.

REBLAUB. **Des cystites non tuberculeuses chez la femme.** 1892. 1 vol. in-8. 4 fr.

RICHARD. **Pratique journalière de la chirurgie.** 1 vol. gr. in-8, avec 215 fig. dans le texte. 2e édit. 5 fr.

SOELBERG-WELLS. **Traité pratique des maladies des yeux.** 1 fort vol. gr. in-8, avec figures. 4 fr. 50

TERRIER. **Éléments de pathologie chirurgicale générale.**
1er fascicule : *Lésions traumatiques et leurs complications.* 1 vol. in-8. 7 fr.
2e fascicule : *Complications des lésions traumatiques. Lésions inflammatoires.* 1 vol. in-8. 6 fr.

TERRIER ET BAUDOUIN. **De l'hydronéphrose intermittente,** 1892. 1 vol. in-8. 5 fr.

TERRIER ET PÉRAIRE. **Manuel de petite chirurgie de Jamain,** 7e éd. refondue, 1893. 1 vol. in-18, avec gr. Cart. a l'angl. 8 fr.

VIRCHOW. **Pathologie des tumeurs,** cours professé à l'université de Berlin, traduit de l'allemand par le docteur ARONSSOHN. — Tome I, 1 vol. gr. in-8, avec 106 fig. 3 fr. 75. — Tome II, 1 vol. gr. in-8, avec 74 fig. 3 fr. 75. — Tome III, 1 vol. gr. in-8, avec 49 fig. 3 fr. 75. — Tome IV (1er fascicule), 1 vol. gr. in-8, avec figures. 1 fr. 50

C. — Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène.

BOUCHARDAT. **Nouveau formulaire magistral,** précédé d'une Notice sur les hôpitaux de Paris, de généralités sur l'art de formuler, suivi d'un Précis sur les eaux minérales naturelles et artificielles, d'un Mémorial thérapeutique, de notions sur l'emploi des contrepoisons et sur les secours à donner aux empoisonnés et aux asphyxiés. 1896, 31e édition, revue et corrigée. 1 vol. in-18, broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr.; relié. 4 fr. 50

BOSSU. **Petit compendium médical,** quintessence de médecine usuelle, pathologie et thérapeutique. 4e éd. 1896, 1 vol. in-32, cart. à l'anglaise. 1 fr. 25

BOUCHARDAT ET DESOUBRY. **Formulaire vétérinaire,** contenant le mode d'action, l'emploi et les doses des médicaments. 5e édit. 1 vol. in-18, br. 3 fr. 50, cart. 4 fr., relié. 4 fr. 50

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré,** son traitement hygiénique. 2e édition. 1 vol. grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHARDAT. **Traité d'hygiène publique et privée,** basée sur l'étiologie. 1 fort vol. gr. in-8. 3e édition, 1887. 18 fr.

LAGRANGE (F.). **La médication par l'exercice.** 1 vol. grand in-8, avec 68 grav. et une carte. 1894. 12 fr.

WEBER. **Climatothérapie,** traduit de l'allemand par les docteurs DOYON et SPILLMANN. 1 vol. in-8. 1886. 6 fr.

Manuel d'hygiène athlétique à l'usage des lycéens et des jeunes gens des associations athlétiques. 1 élégant vol. in-32. 50 c.

D. — Anatomie. Physiologie. Histologie.

ALAVOINE. **Tableaux du système nerveux.** Deux grands tableaux avec figures. 1 fr. 50

BAIN (Al.). **Les sens et l'intelligence**, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 1 vol. in-8. 10 fr.

BASTIAN (Charlton). **Le cerveau, organe de la pensée**, chez l'homme et chez les animaux. 2 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte. 12 fr.

BELZUNG. **Anatomie et physiologie animales.** 1 fort vol. in-8 avec 522 gravures dans le texte. 5e éd., revue. 6 fr., cart. 7 fr.

BÉRAUD (B.-J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique**, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 figures gravées sur acier, avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.
Prix : fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr.

BERNARD (Claude). **Leçons sur les propriétés des tissus vivants**, avec 94 fig. dans le texte. 1 vol. in-8. 2 fr. 50

BERNSTEIN. **Les sens.** 1 vol. in-8, avec fig. 3e édit., cart. 6 fr.

BURDON-SANDERSON, FOSTER ET BRUNTON. **Manuel du laboratoire de physiologie**, traduit de l'anglais par M. Moquin-Tandon. 1 vol. in-8, avec 184 fig. dans le texte. 7 fr.

DEBIERRE. **Atlas d'ostéologie**, comprenant les articulations des os et les insertions musculaires, 1 vol. in-4, contenant 253 gravures en noir et en couleurs, cart. toile dorée. 12 fr.

DEBIERRE. **La moelle épinière et l'encéphale**, avec applic. physiol. et médico-chirurg. 1 vol. in-8, avec 242 fig. en noir et en couleurs. 1893. 12 fr.

DEBIERRE. **Traité élémentaire d'anatomie de l'homme.** Anatomie descriptive et dissection, avec notions d'organogénie et d'embryologie générales. Ouvrage complet en 2 volumes. 40 fr.
Tome I, *Manuel de l'amphithéâtre,* 1 vol. in-8 de 950 pages avec 450 figures en noir et en couleurs dans le texte. 1890. 20 fr.
Tome II et dernier : 1 vol. in-8 avec 515 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

DEBIERRE ET DOUMER. **Vues stéréoscopiques des centres nerveux.** 48 planches photographiques avec un album. 20 fr.

DEBIERRE ET DOUMER. **Album des centres nerveux.** 1 fr. 50

DUVAL (Mathias). **Le placenta des rongeurs.** 1 vol. in-4, avec atlas de 22 planches en taille douce. 40 fr.

DUVAL (Mathias). **Le placenta des carnassiers.** 1 vol. in-4, avec atlas de 13 planches en taille douce. 25 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : fig. noires, 15 fr. — Fig. coloriées. 30 fr.

FERRIER. **Les fonctions du cerveau.** 1 v. in-8. avec 68 fig. 3 fr.

F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps.** Couronné par l'Institut. 6e édit. 1 vol. in-8, cart. 6 fr.

LABORDE. **Les tractions rythmées de la langue**, traitement physiologique de la mort. 1 vol. in-12. 1894. 3 fr. 50

LEYDIG. **Traité d'histologie comparée de l'homme et des animaux.** 1 fort vol. in-8, avec 200 figures. 4 fr. 50

LONGET. **Traité de physiologie.** 3e édition, 3 vol. gr. in-8, avec figures. 12 fr.

MAREY. **Du mouvement dans les fonctions de la vie.** 1 vol. in-8, avec 200 figures dans le texte. 3 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie générale.** Traduit de l'allemand par M. J. Soury. 1 vol. in-8. 5 fr.

PREYER. **Physiologie spéciale de l'embryon.** 1 vol. in-8, avec figures et 9 planches hors texte. 7 fr. 50

RICHET (Ch.). **Dictionnaire de physiologie.** 3 vol. grand in-8. Tome premier, 1 vol. 1895. 24 fr.

E. — Physique. Chimie. Histoire naturelle.

AGASSIZ. **De l'espèce et des classifications en zoologie.** 1 vol. in-8, cart. 5 fr.

BERTHELOT. **La synthèse chimique.** 1 vol. in-8 ; 6e édit., cart. 6 fr.

BERTHELOT. **La révolution chimique, Lavoisier.** 1 vol. in-8, cart. 6 fr.

COOKE et BERKELEY. **Les champignons**, avec 110 figures dans le texte. 1 vol. in-8. 4e édition, cart. 6 fr.

DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes.** 1 vol. in-8 avec gravures. 2e édit. Cart. 6 fr.

GRIMAUX. **Chimie organique élémentaire.** 7e édit. 1 vol. in-18, avec figures. 5 fr.

GRIMAUX. **Chimie inorganique élémentaire.** 7e édit., 1 vol. in-18, avec figures. 5 fr.

HERBERT SPENCER. **Principes de biologie**, traduit de l'anglais par M. C. Cazelles. 2 vol. in-8. 20 fr.

HUXLEY. **La physiographie**, introduction à l'étude de la nature. 1 vol. in-8 avec 128 grav. et 2 pl. hors texte. 2e éd. 8 fr.

LUBBOCK. **Origines de la civilisation**, état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais. 3e édition. 1 vol. in-8, avec fig. Broché, 15 fr. — Relié. 18 fr.

LUBBOCK. **L'homme préhistorique.** 2 vol. in-8 avec 228 gravures dans le texte, cart. 12 fr.

PISANI (F.). **Traité pratique d'analyse chimique qualitative et quantitative**, à l'usage des laboratoires de chimie. 1 vol. in-12. 4e édit., augmentée d'un traité d'*analyse au chalumeau*. 3 fr. 50

PISANI et DIRVELL. **La chimie du laboratoire.** 1 vol. in-12, 2e éd. revue, avec grav. 4 fr.

THÉVENIN (E.). **Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles**, revu par H. de Varigny. 1 volume in-18 de 630 pages, cartonné à l'anglaise. . . . . 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 3 fr. 50. — Volumes in-8 à 5, 7 et 12 francs. Cartonnage toile, 50 c. en plus par vol. in-18, 1 fr. par vol. in-8.

EUROPE

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8 . . 42 fr.
Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 a 1878, par *Debidour*. 2 vol. in-8. . . . . 18 fr.

FRANCE

La Révolution française, par *H. Carnot*. 1 vol. in-18. Nouv. édit. 3 50
Napoléon et la société de son temps, par *P. Bondois*. 1 vol. in-8. 7 fr.
La vie a Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792), par *G. Isambert*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Histoire de la Restauration, par *de Rochau*. 1 vol. in-18. . . . 3 50
Histoire de dix ans, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
Histoire de huit ans (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-18. 15 »
Histoire du second empire (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8. . . . . 42 fr.
La France politique et sociale, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-8. 5 fr.
Les Colonies françaises, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8, 4e éd. . . 5 fr.
L'expansion coloniale de la France, étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8 avec 19 cartes hors texte. . . . . 12 fr.
L'Indo-Chine française, étude économique, politique et administrative sur *la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam* et *le Tonkin* (médaille Dupleix de la Société de Géographie commerciale), par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs. . . . . 15 fr.
La colonisation française en Indo-Chine, par *J.-L. de Lanessan*, 1 vol. in-12 avec cartes. . . . . 3 fr. 50
L'Algérie, par *M. Wahl*. 1 vol. in-8, 2e édition. Ouvrage couronné par l'Institut. . . . . 5 fr.
L'empire d'Annam et les Annamites, par *J. Silvestre*. 1 vol. in-18 avec carte. 3 50

ANGLETERRE

Histoire gouvernementale de l'Angleterre, depuis 1770 jusqu'a 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais . . . 7 fr.
Histoire contemporaine de l'Angleterre, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. 2e éd. . 3 50
Lord Palmerston et lord Russel, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. 3 50

ALLEMAGNE

Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 6e éd. revue par *Paul Bondois*. 3 50
Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18, 3e éd. continuée jusqu'en 1892, par *Paul Bondois* 3 50
L'Allemagne et la Russie au xixe siècle, par *Eug. Simon*, 1 vol. in-18 . . . . 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

Histoire de l'Autriche, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 vol. in-18. 3e éd. 3 50

ESPAGNE

Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50

RUSSIE

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA RUSSIE, par *M. Créhange.* 1 vol. in-18, 2° éd. 3 50

SUISSE

HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, par *Daendliker,* précédée d'une Introduction par *Jules Favre.* 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, par *Alf. Deberle.* 1 vol. in-18. 2° éd. 3 50
LES ÉTATS-UNIS pendant la guerre, 1861-1864, par *A. Laugel.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ITALIE

HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Sorin.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50
BONAPARTE ET LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES, par *P. Gaffarel,* 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

TURQUIE

LA TURQUIE ET L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN, par *V. Bérard.* 1 vol. in-18. 2° éd. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* 3 50

Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIII° SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque volume 3 50
— LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIII° SIÈCLE. 1 vol. in-18. . . . 3 50
Émile Beaussire. LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
E. de Laveleye. LE SOCIALISME CONTEMPORAIN. 1 volume in-18, 9° édition, augmentée. 3 50
E. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. 1 vol. in-18. 2° éd. 3 50
M. Pellet. VARIÉTÉS RÉVOLUTIONNAIRES, avec une Préface de *A. Ranc.* 3 vol. in-18, chaque vol. 3 50
Eug. Spuller. FIGURES DISPARUES, portraits contemporains, littéraires et politiques. 3 vol. in-18, chaque vol. 3 50
Eug. Spuller. HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE. 1 vol. in-18, 2° édit. 3 50
Eug. Spuller. L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE. 1 vol. in-18... 3 50
Eug. Spuller. L'ÉVOLUTION POLITIQUE ET SOCIALE DE L'ÉGLISE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
J. Bourdeau. LE SOCIALISME ALLEMAND ET LE NIHILISME RUSSE. 1 vol. in-18. 2° édition. 3 50
G. Guéroult. LE CENTENAIRE DE 1789. Évolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Aulard. LE CULTE DE LA RAISON ET LE CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME (1793-1794). Etude historique. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Aulard. ÉTUDES ET LEÇONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Joseph Reinach. PAGES RÉPUBLICAINES. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Hector Depasse. TRANSFORMATIONS SOCIALES. 1 vol. in-18 . . 3 50
Hector Depasse. DU TRAVAIL ET DE SES CONDITIONS, 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Eug. d'Eichthal. SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET GOUVERNEMENT, 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Weill (G.). L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE, son histoire, son influence jusqu'à nos jours, 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

125 VOLUMES IN-18.

Br., 2 fr. 50; cart. à l'angl., 3 fr.; reliés, 4 fr.

H. Taine.
Philosophie de l'art dans les Pays-Bas. 2e édition.

Paul Janet.
Le Matérialisme contemp. 6e édit.
Philosophie de la Révolution française. 5e édit.
Origines du socialisme contemporain. 3e éd.
La philosophie de Lamennais.

Alaux.
Philosophie de M. Cousin.

Ad. Franck.
Philosophie du droit pénal. 4e édit.
Des rapports de la religion et de l'État. 2e édit.
La philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.

Beaussire.
Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.

Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse.

Charles Lévêque.
Le Spiritualisme dans l'art.

Émile Saisset.
L'âme et la vie.
Critique et histoire de la philosophie (frag. et disc.).

Auguste Laugel.
L'Optique et les Arts.
Les problèmes de la vie.
Les problèmes de l'âme.

Albert Lemoine.
Le Vitalisme et l'Animisme.

Schœbel.
Philosophie de la raison pure.

Jules Levallois.
Déisme et Christianisme.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.

Stuart Mill.
Auguste Comte et la philosophie positive. 4e édition.
L'Utilitarisme. 2e édition.

Mariano.
La Philosophie contemp. en Italie.

Saigey.
La Physique moderne. 2e tirage.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

Ernest Bersot.
Libre philosophie.

W. de Fonvielle.
L'astronomie moderne.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 5e édit.
L'individu contre l'Etat. 4e éd.

Gauckler.
Le Beau et son histoire.

Bertauld.
L'ordre social et l'ordre moral.
De la philosophie sociale.

Th. Ribot.
La philos. de Schopenhauer. 5e éd.
Les maladies de la mémoire. 10e éd.
Les maladies de la volonté. 11e éd.
Les maladies de la personnalité. 6e éd.
La psychologie de l'attention. 3e éd.

E. de Hartmann.
La Religion de l'avenir. 4e édition.
Le Darwinisme. 5e édition.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 7e édition.
Le fondement de la morale. 5e édit.
Pensées et fragments. 13e édition.

Liard.
Les Logiciens anglais contemporains. 3e édition.
Définitions géométriques. 2e édit.

Marion.
J. Locke, sa vie, son œuvre. 2e édit.

O. Schmidt.
Les sciences naturelles et la philosophie de l'Inconscient.

Barthélemy-Saint Hilaire.
De la métaphysique.

A. Espinas.
Philosophie expérim. en Italie.

Conta.
Fondements de la métaphysique.

John Lubbock.
Le bonheur de vivre. 2 vol.

Maus.
La justice pénale.

P. Siciliani.
Psychogénie moderne.

Leopardi.
Opuscules et Pensées.

A. Lévy.
Morceaux choisis des philos. allem.

Roisel.
De la substance.

Zeller.
Christian Baur et l'école de Tubingue.

Stricker.
Du langage et de la musique.

Coste.
Les conditions sociales du bonheur et de la force. 3e édition.

Binet.
Psychologie du raisonnement. 2e éd.
Introd. à la psychol. expérim.

G. Ballet.
Langage interieur et aphasie. 2e éd.

Mosso.
La peur. 2e éd.
La fatigue intellect. et phys. 2e éd.

Tarde.
La criminalité comparée. 3e éd.
Les transformations du droit. 2e éd.

Paulhan.
Les phénomènes affectifs.
J. de Maistre, sa philosophie.

Ch. Richet.
Psychologie generale. 2e éd.

Delbœuf.
Matière brute et mat. vivante.

Ch. Féré.
Sensation et mouvement.
Dégénérescence et criminalité. 2e éd.

Vianna de Lima.
L'homme selon le transformisme.

L. Arréat.
La morale dans le drame, l'épopée et le roman. 2e édition.
Mémoire et imagination.

De Roberty.
L'inconnaissable.
L'agnosticisme. 2e édit.
La recherche de l'Unité.
Auguste Comte et Herbert Spencer.
Le bien et le mal.

Bertrand.
La psychologie de l'effort.

Guyau.
La genèse de l'idée de temps.

Lombroso.
L'anthropologie criminelle. 3e éd.
Nouvelles recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle.
Les applications de l'anthropologie criminelle.

Tissié.
Les rêves, physiologie et pathologie.

Thamin.
Éducation et positivisme. 2e éd.

Sighele.
La foule criminelle.

Pioger.
Le monde physique.

Queyrat.
L'imagination chez l'enfant. 2e édit.
L'abstraction, son rôle dans l'éducation intellectuelle.
Les caractères et l'éducation morale.

G. Lyon.
La philosophie de Hobbes.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

Carus.
La conscience du moi.

G. de Greef.
Les lois sociologiques. 2e édit.

Th. Ziegler.
La question sociale est une question morale. 2e éd.

Louis Bridel.
Le droit des femmes et le mariage.

G. Danville.
La psychologie de l'amour.

Gust. Le Bon.
Lois psychologiques de l'évolution des peuples. 2e éd.
La psychologie des foules. 2e éd.

G. Dumas.
Les états intellectuels dans la mélancolie.

E. Durkheim.
Les règles de la méthode sociologique.

P.-F. Thomas.
La suggestion, son rôle dans l'éducation intellectuelle.

Dunan.
Théorie psychol. de l'espace.

Mario Pilo.
La psychologie du beau et de l'art.

Allier.
La philosophie d'Ernest Renan.

Lange.
Les émotions. Trad. Dumas.

Lefèvre.
Obligation morale et idéalisme.

Max Nordau.
Paradoxes psychologiques. 2e éd.

Bouglé.
Les sciences sociales en Allemagne.

Jaëll (Mme).
La musique et la psychophysiologie.

Lechalas.
Étude sur l'espace et le temps.

Boutroux.
Conting. des lois de la nature. 2e éd.

Dugas.
Le psittacisme.

Lachelier.
Du fondement de l'induction. 2e éd.

De Lanessan.
Morale des philosophes chinois.

160 VOLUMES IN-8.

Brochés à 5, 7 50 et 10 fr.; cart. angl., 1 fr. de plus par vol.; reliure, 2 f

Barni.

Morale dans la démocratie. 2ᵉ éd. 5 fr.

Agassiz.

De l'espèce et des classifications. 5 fr.

Stuart Mill.

Mes mémoires. 3ᵉ éd. 5 fr.
Système de logique déductive et inductive. 4ᵉ édit. 2 vol. 20 fr.
Essais sur la Religion. 2ᵉ édit. 5 fr.

Herbert Spencer.

Les premiers principes. 10 fr.
Principes de psychologie. 2 vol. 20 fr.
Principes de biologie. 2 vol. 20 fr.
Principes de sociologie. 4 vol. 36 fr. 25
Essais sur le progrès. 5ᵉ éd. 7 fr. 50
Essais de politique. 3ᵉ éd. 7 fr. 50
Essais scientifiques. 2ᵉ éd. 7 fr. 50
De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 10ᵉ édit. 5 fr.
Introduction à la science sociale. 11ᵉ éd. 6 fr.
Les bases de la morale évolutionniste. 5ᵉ éd. 6 fr.

Collins.

Résumé de la philosophie de Herbert Spencer. 2ᵉ éd. 10 fr.

Auguste Laugel.

Les problèmes. 7 fr. 50

Émile Saigey.

Les sciences au XVIIᵉ siècle. La physique de Voltaire. 5 fr.

Paul Janet.

Les causes finales. 3ᵉ édit. 10 fr.
Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale. 3ᵉ édit. augm., 2 vol. 20 fr.
Victor Cousin, son œuvre. 3ᵉ éd. 7 fr. 50

Th. Ribot.

L'hérédité psychologique. 5ᵉ édition. 7 fr. 50
La psychologie anglaise contemporaine. 3ᵉ éd. 7 fr. 50
La psychologie allemande contemporaine. 5ᵉ éd. 7 fr. 50
Psychol. des sentiments. 7 fr. 50

Alf. Fouillée.

La liberté et le determini 2ᵉ édit. 7 f
Critique des systèmes de m contemporains. 3ᵉ éd. 7 f
La morale, l'art et la religion près M. Guyau. 2ᵉ éd. 3 50
L'avenir de la métaphysique f sur l'expérience.
L'évolutionnisme des idées-fo 7
La psychologie des idées-fo 2 vol. 1
Tempérament et caractère. 7 75
Le mouvement idéaliste. 7
Le mouvement positiviste. 7 75

Bain (Alex.).

La logique inductive et déduc 3ᵉ édit.
Les sens et l'intelligence. 3 1
L'esprit et le corps. 5ᵉ édit.
La science de l'éducation. 7ᵉ éd.
Les émotions et la volonté. 1

Matthew Arnold.

La crise religieuse. 7 fr

Flint.

La philosophie de l'histoire en A magne. 7 fr.

Liard.

La science positive et la métaph sique. 3ᵉ édit. 7 fr.
Descartes. 5 f

Guyau.

La morale anglaise contemporaine 3ᵉ éd. 7 fr. 5
Les problèmes de l'esthétique contemporaine. 2ᵉ éd. 5 fr
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. 3ᵉ éd. 5 fr
L'irréligion de l'avenir. 5ᵉ éd. 7 fr. 5
L'art au point de vue sociologique 2ᵉ éd. 7 fr. 5
Hérédité et éducation. 3ᵉ éd. 5 f

Huxley.

Hume, sa vie, sa philosophie. 5

E. Naville.

La logique de l'hypothèse. 2ᵉ éd. 5
La physique moderne. 2ᵉ édit. 5
La définition de la philosophie. 5

Et. Vacherot.

ais de philosophie critique. 7 fr. 50
religion. 7 fr. 50

Marion.

solidarité morale. 4e édit. 5 fr.

Schopenhauer.

horismes sur la sagesse dans la ie. 4e édit. 5 fr.
quadruple racine du principe e la raison suffisante. 5 fr.
monde comme volonté et représentation. 3 vol. 2e éd. 22 fr. 50

James Sully.

pessimisme. 2e éd. 7 fr. 50

Buchner.

ence et nature. 2e édition. 7 fr. 50

Egger (V.).

parole intérieure. 5 fr.

Louis Ferri.

psychologie de l'association, deuis Hobbes. 7 fr. 50

Maudsley.

pathologie de l'esprit. 10 fr.

Séailles.

ai sur le génie dans l'art. 5 fr.

Ch. Richet.

omme et l'intelligence. 2e éd. 10 fr.

Preyer.

ments de physiologie. 5 fr.
me de l'enfant. 10 fr.

Wundt.

ments de psychologie physiologique. 2 vol., avec fig. 20 fr.

Ad. Franck.

philosophie du droit civil. 5 fr.

Clay.

lternative. Contribution à la psyhologie. 2e éd. 10 fr.

Bernard Perez.

s trois premières années de l'enant. 5e édit. 5 fr.
nfant de trois à sept ans. 3e éd. 5 fr.
ducation morale dès le berceau. 3e édit. 5 fr.
rt et la poésie chez l'enfant. 5 fr.
caractère, de l'enfant à l'homme. 5 fr.

Lombroso.

L'homme criminel. 2 vol. avec atlas. 36 fr.
L'homme de génie, avec 11 pl. 10 fr.
Le crime politique et les révolutions (en collaboration avec M. Laschi). 2 vol. 15 fr.
La femme criminelle et la prostituée (en collaboration avec M. Ferrero) avec planches hors texte. 15 fr.

Sergi.

La psychologie physiologique, avec 40 fig. 7 fr. 50

Ludov. Carrau.

La philosophie religieuse en Angleterre, depuis Locke. 5 fr.

Piderit.

La mimique et la physiognomonie, avec 95 fig. 5 fr.

Fonsegrive.

Le libre arbitre, sa théorie, son histoire. 2e éd. 10 fr.

Roberty (E. de).

L'ancienne et la nouvelle philosophie. 7 fr. 50
La philosophie du siècle. 5 fr.

Garofalo.

La criminologie. 4e édit. 7 fr. 50
La superstition socialiste. 5 fr.

G. Lyon.

L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle. 7 fr. 50

Souriau.

L'esthétique du mouvement. 5 fr.
La suggestion dans l'art. 5 fr.

Fr. Paulhan.

L'activité mentale et les éléments de l'Esprit. 10 fr.
Les caractères. 5 fr.
Les types intellectuels, esprits logiques et esprits faux. 7 fr. 50

Barthélemy-Saint-Hilaire.

La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion. 5 fr.

Pierre Janet.

L'automatisme psychologique. 2e édit. 7 fr. 50

Bergson.

Essai sur les données immédiates de la conscience. 3 fr. 75

E. de Laveleye.

De la propriété et de ses formes primitives. 4e édit. 10 fr.
Le gouvernement dans la démocratie. 3e éd., 2 vol. 15 fr.

Ricardou.
De l'idéal. 5 fr.

Sollier.
Psychologie de l'idiot et de l'imbécile. 5 fr.

Romanes.
L'évolution mentale chez l'homme. 7 fr. 50

Pillon.
L'année philosophique. 6 vol. 1890, 1891, 1892, 1893, 1894 et 1895. Chacun séparément. 5 fr.

Rauh.
Le fondement métaphysique de la morale. 5 fr.

Picavet.
Les idéologues. 10 fr.

Gurney, Myers et Podmore
Les hallucinations télépathiques. 2e éd. 7 fr. 50

Jaurès.
De la réalité du monde sensible. 7 fr. 50

Arréat.
Psychologie du peintre. 5 fr.

L. Proal.
Le crime et la peine. 2e éd. 10 fr.
La criminalité politique. 5 fr.

G. Hirth.
Physiologie de l'art. 5 fr.

Dewaule.
Condillac et la psychologie anglaise contemporaine. 5 fr.

Bourdon.
L'expression des émotions et des tendances dans le langage. 5 fr.

Novicow.
Les luttes entre sociétés humaines. 10 fr.
Les gaspillages des sociétés modernes. 5 fr.

Durkheim.
De la division du travail social. 7 fr. 50

Payot.
L'éducation de la volonté. 5e édit. 5 fr.
De la croyance. 5 fr.

Ch. Adam.
La philosophie en France (première moitié du XIXe siècle). 7 fr. 50

H. Oldenberg.
Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté. 7 fr. 50

V. Delbos.
Le problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans le Spinozisme. 10 fr.

J. Pioger.
La vie et la pensée. 5 fr.
La vie sociale, la morale et le progrès. 5 fr.

Max Nordau.
Dégénérescence. 2 vol. 4e édition. 17 fr. 50

P. Aubry.
La contagion du meurtre. 3e édit. 5 fr.

G. Milhaud.
Les conditions et les limites de la certitude logique. 3 fr. 75

Brunschvicg.
Spinoza. 3 fr. 75

A. Godfernaux.
Le sentiment et la pensée. 5 fr.

Em. Boirac.
L'idée de phénomène. 5 fr.

L. Lévy-Bruhl.
La philosophie de Jacobi. 5 fr.

Fr. Martin.
La perception extérieure et la science positive. 5 fr.

G. Ferrero.
Les lois psychologiques du symbolisme. 5 fr.

B. Conta.
Théorie de l'ondulation universelle. 3 fr. 75

G. Tarde.
La logique sociale. 7 fr. 50
Les lois de l'imitation. 2e édition. 7 fr. 50

G. de Greef.
Le transformisme social. 7 fr. 50

Crépieux-Jamin.
L'écriture et le caractère 3e éd. 7 fr. 50

J. Izoulet.
La cité moderne. 2e éd. 10 fr.

Lang.
Mythes, cultes et religion. 10 fr.

Thouverez.
Le réalisme métaphysique. 5 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 358-96.